inforespace

ufologie
phénomènes
spatiaux

revue semestrielle n° 92

novembre 1995, 24e année

SERVICE LIBRAIRIE DE LA SOBEPS

Nous vous rappelons que les ouvrages suivants sont en vente à la SOBEPS où vous pouvez les obtenir en versant le montant de la commande au C.C.P. n° 000-0316209-86 de la SOBEPS, avenue Paul Janson 74 - 1070 Bruxelles, ou au compte bancaire n° 210-0222255-80 de la Société Générale de Banque. Pour la France et le Canada, uniquement par mandat postal international ou par transfert bancaire (ne pas envoyer de chèque).

— **DES SOUCOUPES VOLANTES AUX OVNI**, de Michel Bougard (éd. SOBEPS); une œuvre collective écrite sous la direction de notre président et qui tente de faire le point de la recherche ufologique — **500 FB (prix spécial)**.

— **ACTES DU PREMIER CONGRES EUROPEEN SUR LES PHENOMENES AERIENS ANORMAUX**, (éd. SOBEPS); un volume de plus de 200 pages qui reprend les interventions faites lors de ce congrès qui s'est tenu à Bruxelles (SOBEPS) en novembre 1988; un tour d'horizon des recherches de pointe en ufologie par des spécialistes de la plupart des pays européens, des U.S.A. et de l'U.R.S.S. — **850 FB**.

— **MYSTERIEUSES SOUCOUPES VOLANTES**, de Fernand Lagarde et le groupement « Lumières dans la Nuit » (éd. Albatros); œuvre collective nous présentant les réflexions sur le sujet de chercheurs comme Aimé Michel et Jacques Vallée et décrivant des voies de recherches possibles pour une étude approfondie du phénomène — **500 FB**.

— **BLACK-OUT SUR LES SOUCOUPES VOLANTES**, de Jimmy Guieu (éd. Ommiun Littéraire); un « classique » de l'ufologie française, récemment réédité — **395 FB**.

— **ET SI LES OVNI N'EXISTAIENT PAS ?**, de Michel Monnerie (éd. Les Humanoïdes Associés); un livre intelligent et courageux qui prend le parti de dire que les méprises sont plus courantes qu'on ne le croit, ce qui permet à l'auteur de proposer son hypothèse socio-psychologique pour expliquer les OVNI — **425 FB**.

LE PIN'S DE LA SOBEPS EST ARRIVE

On nous le réclamait depuis longtemps : il est enfin là !

Une superbe épinglette en cinq couleurs (grand feu, c'est-à-dire la plus haute qualité), grand format (35 mm de large), que vous ne pouvez manquer d'acquérir.

Si vous voulez aider la SOBEPS en vous faisant plaisir, voilà le moyen tout trouvé. Complétez votre propre collection (ou celles de vos enfants et petits-enfants) en réservant dès à présent votre/vos exemplaires.

Son prix : 350 FB (ou 65 FF)
1000 FB (ou 180 FF)
pour 3 exemplaires

Ci-contre : le pin's SOBEPS
en taille réelle.



Pour recevoir votre commande (livrée sous enveloppe spéciale), veuillez effectuer votre virement/versement à son compte bancaire n° 210-0222255-80 de la SOBEPS, avenue Paul Janson 74, B-1070 Bruxelles, ou encore au CCP n° 000-0316209-86. Pour la France et le Canada, uniquement par mandat postal international, ou par transfert bancaire mais avec les frais à votre charge.

inforespace

Organe de la Société Belge d'Etude des Phénomènes Spatiaux, asbl
Avenue Paul Janson, 74
B - 1070 Bruxelles
Téléphone : 32 - 2 - 524.28.48 (rép./enr.), 32 - 2 - 525.04.04 (mercredi et samedi)
Téléfax : 32 - 2 - 520.73.93

Président : Michel Bougard
Secrétaire Général : Lucien Clerebaut
Trésorier : Christian Lonchay
Conception et réalisation : Lucien Clerebaut, Philippe Paquot
Editeur responsable : Lucien Clerebaut

Imprimerie Pesesse - Haine-St-Pierre

Sommaire

Editorial

La vague est loin derrière nous et le bureau de la SOBEPS qui grouillait de monde il y a cinq ans est aujourd'hui quasiment déserté. Mais la *vague belge* continue d'intéresser par son aspect inédit dans la phénoménologie OVNI. Le 10 septembre 1995, j'ai ainsi eu le plaisir de me rendre aux Etats-Unis, à Portsmouth, à l'invitation du MUFON du New Hampshire, pour évoquer les principaux éléments des enquêtes réalisées par la SOBEPS entre 1989 et 1991.

Une occasion rare de découvrir une ufologie américaine toute entière plongée dans les cas d'enlèvements (*abductions*) et focalisée sur les derniers rebondissements du cas de Roswell. L'occasion aussi de s'entretenir avec quelques *ténors* de l'ufologie d'Outre-Atlantique, comme Budd Hopkins (le spécialiste incontesté des abductions), Stanton T. Friedman (l'ufologue qui connaît le mieux le cas de Roswell), Colin Andrews ("chasseur" de *crop circles* -traces dans les champs de blé anglais-), et même Betty Hill, une adorable *mammy* qui vient de publier ses mémoires de "première enlevée" (la fameuse affaire "Betty et Barney Hill" remonte à 1961).

Mes plus vifs remerciements vont à Peter Geremia, Directeur du MUFON du New Hampshire pour son aimable invitation, et à son épouse Fran, pour son chaleureux accueil.

Nous avons voulu consacrer ce dernier numéro de 1995 au dossier du cas de Roswell et au film actuellement diffusé qui montre une prétendue autopsie d'une des créatures extraterrestres qui auraient été récupérées au Nouveau-Mexique en juin ou juillet 1947. Tout est au conditionnel dans une affaire confuse et complexe, encombrée d'une multitude de documents parfois contradictoires, mais qui s'avère d'un intérêt capital pour l'avenir de l'ufologie.

Ce que nous vous présentons est destiné à faire le point aujourd'hui et de prendre date pour l'histoire. Le dossier que vous allez découvrir est totalement inédit en français. Nous nous sommes livrés à une enquête aussi exhaustive que possible pour vous permettre de vous forger vous aussi votre propre opinion. Je crois sincèrement que les enjeux sont importants et que l'ufologie scientifique est aujourd'hui menacée. Si on apportait la preuve que le film de Roswell n'est qu'une mystification, c'est tout le dossier de ce cas remarquable qui risquerait de tomber en poussière, malgré les efforts de dizaines d'enquêteurs et d'ufologues de renom.

A l'inverse, toute authentification véritable de ce film entraînerait la certitude de l'origine extraterrestre des OVNI et la preuve du mensonge des dirigeants des Etats-Unis depuis près d'un demi-siècle. Il est donc interdit de se tromper, et on ne peut que regretter la légèreté avec laquelle on a annoncé la découverte des documents filmés, de même que l'absence d'expertise rigoureuse à leur sujet. Le simple bon sens aurait voulu qu'on se livre d'abord à des analyses sur le film ainsi qu'à une enquête approfondie sur les assertions du cameraman qui prétend avoir opéré en juin 1947, avant d'ameuter les médias et laisser diffuser des images spectaculaires à propos desquelles il n'y a finalement guère de garanties.

C'est sur ce point d'interrogation que nous vous abandonnerons à votre lecture. Avec l'espoir sincère et justifié de vous retrouver l'an prochain. En vous présentant, au nom de toute l'équipe de la SOBEPS, nos voeux de bonheur, de prospérité et de bonne santé à l'occasion de la nouvelle année qui s'annonce, je me permets donc de vous demander de bien vouloir renouveler sans tarder votre cotisation pour le prochain exercice. Bonne lecture et à l'année prochaine...

Michel Bougard,
Président.

RENOUVELLEMENT DES COTISATIONS

En 1996, nous vous proposons deux numéros de la revue INFORESPACE (n° 93 et 94) aux conditions suivantes :

Cotisation membre	Belgique	France	autres pays
d'honneur	1.500 BEF	260 FRF	1.600 BEF
ordinaire	1.000 BEF	180 FRF	1.100 BEF

Pour ceux qui choisiront la formule de cotisation de membre d'honneur, nous rappelons qu'il s'agit là de la seule formule offrant la possibilité d'une carte de membre.

Tout versement est à effectuer au compte bancaire n° **210-0222255-80** de la SOBEPS, ou à son CCP n° **000-0316209-86**, avenue Paul Janson 74, B-1070 Bruxelles. Veuillez utiliser si possible le bulletin de versement ci-joint.

Pour la France et le Canada, nous vous rappelons que le versement doit se faire **uniquement par mandat postal international**, ou par transfert bancaire **MAIS AVEC LES FRAIS DE TRANSFERT BANCAIRE A VOTRE CHARGE.**

Nos enquêtes

LAEKEN,
fin août 1987.

Ce n'est que tout récemment que cette observation est venue à la connaissance de Gérard Grède. Claude C. et sa compagne Marylène B. se trouvent sur la terrasse de leur appartement et prennent l'air. Il fait entre chien et loup, en cette soirée. A leur grande stupéfaction ils constatent que des lumières (blanches-rouges-jaunes) «comme des avions, mais sans bruit» viennent de l'ouest (Atomium) et se dirigent vers l'est (Zaventem). Ces lumières entourent des formes rouges bombées.

Pendant plus d'une demi-heure ces ensembles de lumières vont passer par groupes, à certains moments , ils resteront même stationnaires.

«Quand ça commençait à bouger tout l'ensemble bougeait» dit Claude C.
L'altitude de ce ballet aérien se situait un peu plus haut que l'immeuble le plus grand (16 étages) mais bien plus bas que l'altitude habituelle où passent de nombreux avions. Pour tenter d'en voir plus, les témoins observent le phénomène aux jumelles. Malgré cela, ils ne peuvent discerner plus de détails.

Au grand étonnement des témoins, ils constatent le manque d'intérêt des centaines d'autres locataires des immeubles environnants qui, inévitablement, pouvaient être spectateurs potentiels. Avant le passage des OVNI il y avait le va-et-vient habituel des avions commerciaux. Pendant le passage des OVNI, aucun avion ne circula! Après le passage des OVNI, à nouveau il y eut le déplacement habituel des avions dans le ciel. Où étaient-ils restés pendant tout ce temps ? Une vérification dans les dossiers anciens à la SOBEPS n'a malheureusement pu confirmer pareille observation, ni aucune autre d'ailleurs au mois d'août 1987.

TERVUREN,
novembre 1988 ou février 1989.

M. Claude B. et Mme Marylène B. sont-ils des témoins privilégiés?
Voilà qu'ils racontent à Gérard Grède cette autre observation qu'ils ne peuvent pas exactement situer dans le temps, mais qu'ils estiment s'être produite soit début novembre 1988 vers la Toussaint, soit en février 1989 dans la période du Carnaval.

Ils sont en voiture et viennent de quitter le tunnel sous les Quatre Bras de Tervuren. Ils se trouvent très exactement au carrefour Léonard, avant de prendre l'autoroute des Ardennes. Que ce soit en novembre ou en février, la nuit tombe vite : c'est l'hiver. C'est la fin de l'après-midi, début de la soirée...

A leur droite, dans le ciel, ils voient un énorme OVNI triangulaire au-dessus de la Forêt de Soignes. Ils arrêtent leur véhicule sur une petite aire de stationnement.
Selon Claude B., l'engin *«fait de boulons apparents comme dans les dessins illustrant les romans de Jules Verne»* avançait *«à pas d'homme»* et semblait se situer *«au ras des cimes des arbres»* à une distance d'environ 100m. Selon Marylène B., *«c'était à la fois moderne et archaïque»* et c'était *«énorme comme un stade de football»*.
Après les quelques dizaines de secondes d'observation, l'engin de couleur verdâtre (selon Claude B.) est parti très vite, en une fraction de seconde en direction de Waterloo, sur une trajectoire parallèle au périphérique.

Ici aussi, ce qui a le plus étonné les témoins, c'est le manque d'intérêt des centaines d'automobilistes passant par là, qui auraient pu, eux aussi, ralentir ou stationner pour voir le phénomène.

MOLENBEEK ST JEAN,
13 février 1994.

Chaque soir, entre 19h30 et 20h, Mme W. sort le petit caniche sur la terrasse de l'appartement au premier étage, pour qu'il y fasse ses besoins sur des torchons. En effet, elle craint tellement pour la santé de son petit chien, qu'elle préfère de loin qu'il s'exécute sur la terrasse, plutôt que dans la rue ou dans un parc. *«Comme ça, il ne se salit pas les pattes dans la rue»* dit-elle.

La terrasse donne sur le NNE. C'est aussi au NNE qu'en cette période de l'année, Sirius est visible, bas sur l'horizon, avec une magnitude de -1,7. Le ciel est clair et dégagé (nous le savons) mais Mme W. n'a pas d'yeux pour le ciel étoilé, bien qu'elle ait remarqué que la lune brille au SE. Elle voit, dans l'espace ouvert entre deux maisons, une lumière continue, d'une blancheur comparable à la luminosité d'un flash et ayant une forme oblongue, comme un cigare. Cette lumière reste immobile pendant 6 bonnes minutes. Subitement la lumière démarre vers le sud et disparaît en survolant le pâté de maisons dans lequel habite Mme W. Cette dame traverse l'appartement encourant, espérant revoir l'objet dans le ciel devant l'immeuble. Elle ne voit plus rien. Ah! Si Mme W. ne jurait ses grands dieux que cet objet a survolé sa maison, j'opterais bien pour une confusion avec Sirius : il y eut tant de confusions ce jour-là!

Mme W. signale qu'elle était comme fascinée par l'objet, elle ne l'a pas perdu de vue un seul instant pendant toute la durée de l'observation. *«C'était le même qu'il y a 18 ans !»*, dit-elle à Mme Claire Hauzeur, notre enquêtrice. Le chien n'a pas réagi.

Le mari de Mme W. s'est montré très coopérant à la fois pour essayer de voir où l'objet se dirigeait quand il a démarré (mais il n'a rien vu) et pour aider sa femme à remplir le questionnaire. Lui aussi avait été témoin de l'observation il y a 18 ans. Dans ce cas Mme W. avait observé ce cigare lumineux qui était très grand, avait prévenu son mari qui lui avait dit que c'était la lune. Elle lui a prouvé le contraire en le conduisant dans la chambre voisine dont les fenêtres donnaient dans la direction opposée et d'où on voyait parfaitement la lune. M. Weber a été complètement convaincu.

Par ailleurs, Mme W. a essayé d'interroger ses voisins, personne n'a rien vu. Il faut noter que l'observation a eu lieu pendant le journal télévisé.

MOLENBEEK ST JEAN,
17 février 1994.

Comme chaque jour M. et Mme D. se réveillent à 06h15 le matin dans le petit appartement situé au 2ème étage d'un immeuble qui en compte trois. La vue arrière, à partir de la chambre donne vers le SSO et la direction du Home «Ten Prins» situé au Boulevard du Prince de Liège. *«Je me suis éveillé pour aller à mon travail. Je me suis*

assis sur mon lit et mon attention a été attirée par un objet très lumineux à environ 35° d'élévation dans le ciel. Il m'a semblé voir d'abord un lustre illuminé, mais mon raisonnement n'accepta pas cette solution. Mon épouse, après m'avoir regardé assis, étonnée, regarda également vers l'extérieur. Je pense qu'elle vit la même chose que moi mais avec moins de détails car elle ne portait pas ses lunettes...».

L'objet se présente comme une sorte de lustre à 5 côtés, avec quatre lumières, deux traverses comme de gros tuyaux gris, elles-mêmes entourées de lumières multicolores en boules qui tournent autour de ces traverses. L'ensemble s'inscrit dans cinq côtés rectilignes et rigides, couleur carbone.

Mme D., qui voit flou sans ses lunettes décrit une sorte de gros rubis sans structure mais à scintillements multiples. La dimension apparente de cette chose est au moins égale à trois fois celle de la pleine lune. Cet objet est stationnaire à une altitude estimée à 600m et à une distance de 4 km (si la distance est correctement estimée, cet objet devait avoir au moins 500m de long). Je suppose donc que la distance et l'altitude ne sont pas estimées correctement par le témoin, pourtant fort tatillon, car il fût, en son jeune temps, chef artilleur à l'armée. D'après lui, l'objet se trouvait au dessus de la nouvelle centrale électrique de l'Interbrabant qui venait d'être mise en route ces jours-là (Forest-Drogenbos).

Au début, les deux témoins observent cet objet à partir de leur lit, à travers le voilage devant la vitre. Ensuite, ils se lèvent et soulèvent le voilage. Le ciel est dégagé, la lune montre son dernier quartier, une planète brille plus haut et plus à droite dans le ciel.

La température est légèrement négative (-3°C) et le vent quasi nul. Ils regardent pendant une vingtaine de secondes ce *«lustre éclairé» «féerique»* puis s'en vont vers la salle de séjour qui pour prendre les jumelles, qui pour mettre ses lunettes. De retour devant la vitre de la chambre, tout a disparu.

«C'était une construction compliquée et parfaitement immobile dans le ciel. Les cinq boules aux extrémités donnaient une lumière très blanche et laiteuse, mais non éblouissante. Elles ne provoquaient pas de rayon lumineux. Elles avaient un contour très net et étaient dirigées vers le bas. Les bords verticaux de l'objet étaient bien distincts et il me semblait observer l'objet de face et non par le dessous». Claire Hauzeur, qui a mené l'enquête, a essayé de faire préciser ces paradoxes géométriques par le témoin: les lumières sont dirigées vers le bas et il n'y a pas de faisceaux lumineux pour étayer cette certitude; le témoin est sûr de voir l'objet de face et il est certain également de ne pas le voir par le dessous.

Tout cela n'est pas très cohérent : le témoin le sait mais persiste dans sa description. *«Plus au centre de l'objet, deux tubes entrecroisés reliaient les extrémités; ils étaient entourés de points lumineux qui changeaient de couleur (rouge, bleu, vert). Il se peut que ces tubes étaient plus nombreux car le centre scintillait fort. La vue de l'objet était féerique. Les tubes étaient énormes et gris et les lumières étaient en fait des boules lumineuses colorées qui contournaient ces tubes à grande vitesse».*

Un observation ancienne, du 10 juillet 1971, faite par le commandant G. pilotant un avion de ligne en vol au-dessus du Poitou (France) est accompagnée d'un croquis très semblable à celui fait

par M. D. Fait assez curieux : l'objet dessiné par ce commandant a été «formellement» reconnu en ce temps-là par le Gepan, comme étant un «ballon sonde d'un modèle très spécial» (sic).

GLIMES,
28 février 1995.

Gérard Grède nous rapporte ce témoignage qui lui est parvenu directement. Chantal S. et son amie sont en voiture sur la chaussée Tirlemont-Charleroi à hauteur du carrefour avec la chaussée Louvain-Namur, ce mardi, 28 février 1995, vers 19h20. Elles se rendent à Perwez pour y disputer un match de mini-foot comptant pour le championnat du Hainaut. Le ciel est clair, la température fraîche, les deux amies en pleine forme n'ont que la rencontre sportive en tête.

Après avoir traversé le carrefour St Michel à Glimes, à l'intersection des localités de Glimes et de Thorembais les Béguines, peu avant le croisement de la rue du Chêne, les deux sportives voient dans le ciel, à basse altitude, soit à environ la hauteur de deux maisons traditionnelles et à faible allure, une masse rectangulaire sombre. Cette chose est flanquée de lumières bleues et rouges aux quatre coins, disposées en quinconce. Cet objet bizarre, semblant provenir de la direction de Perwez, les survole et disparaît en direction de Dongelberg (trajectoire sud/nord) en ne produisant aucun bruit qui aurait pu être perçu dans la voiture qui ne s'est pas arrêtée en raison du trafic. Alors que Chantal S., au volant, poursuit sa route en regardant devant elle et en conduisant à une vitesse d'environ 80 km/h, la passagère a le temps de voir s'éloigner l'aéronef vers sa droite. Subitement les lumières changent de couleur, deviennent vertes et jaunes, sans jamais clignoter. La masse porteuse n'avait apparemment pas d'épaisseur, était sombre (gris-noir) mais n'était pas parfaitement plate, car elle y distinguait des sortes de tuyaux, mais non complètement détachés de la plate-forme, un peu comme un bas-relief. La longueur était le double de la largeur et en la comparant à la route l'envergure avoisinait les 15m. Seule Chantal S. accepte de témoigner, l'équipière refuse l'enquête.

WEMMEL,
4 mars 1995.

Wemmel ressemble parfois à la campagne profonde, alors que Bruxelles n'est qu'à quelques kilomètres. Le chemin qui mène vers la maison du témoin serpente à travers champs, avec ici et là quelques maisons, étriquées, désuètes, très étroites, construites avec de petits moyens il y a cinquante ans et plus. Dans une de ces maisons Jonathan S., 15 ans, vit seul avec sa mère.

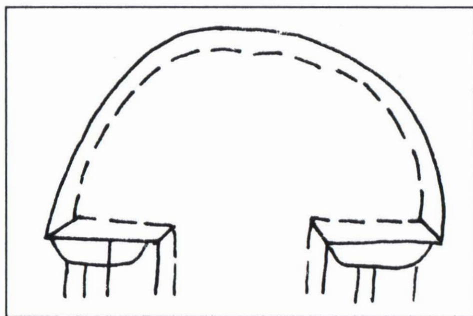
Ce samedi soir, la maman est installée devant la télévision et Jonathan monte à l'étage où se trouve la salle des bains. Il est 21h08 très exactement. Du palier il ouvre la porte, la pièce est plongée dans le noir et la fenêtre donne sur la campagne au sud : la vue est dégagée, à 750m de là l'horizon est bordé d'un bois.

Par la fenêtre, il observe, au-dessus de ce bois, une lumière insolite. Cette lumière lui semble unique et fixe, jaune, non éblouissante. Intrigué, car cette lumière à cet endroit est bien inhabituelle, et toujours dans l'obscurité, Jonathan va vers la fenêtre et l'ouvre. A ce moment il perçoit un léger ronronnement vibrant qu'il compare au

bruit d'un baffle sous tension. Ce bruit vibre dans sa tête et il lui semble qu'il est répercuté dans toute la maison.

La lumière se rapproche et Jonathan peut observer qu'il s'agit de quatre lumières en ligne horizontale, les deux plus fortes se trouvent au centre, celles des extrémités sont moins fortes et se situent un peu en retrait: elles sont donc situées sur 2 plans horizontaux.

Il discerne un élément porteur d'environ 10m d'envergure, de couleur sombre, grise ou noire. A l'avant les lumières sont en forme de coupoles (bombées) et elles éclairent droit devant elles, horizontalement, sur une longueur de 20m environ. L'objet va survoler la maison et Jonathan se précipite dans la chambre du côté nord, pour continuer à observer cet engin ne ressemblant pas du tout à un avion conventionnel; à l'arrière, arrondi en demi cercle, il n'y a d'ailleurs aucun éclairage. Cet engin se déplace avec une aisance extraordinaire et semble glisser dans l'air.



En s'éloignant, l'aspect de l'engin devient une forme allongée, au-dessus de cette forme et en dessous, l'air est éclairé du halo des phares portés sur l'avant. L'épaisseur de l'engin est estimée à 2m environ. En partant, l'objet pivote sur son axe et change de direction avec une extrême facilité. Au moment où l'objet disparaît du champ de vision, il occupe la surface comprise entre un arbre et le toit d'une maison à l'horizon nord. L'enquête a établi que cet objet volait à une altitude de 100m ou un peu moins, la progression était de 150m/seconde. La durée totale de l'observation serait de 30 secondes.

Du rez-de-chaussée, où elle suivait un programme à la télévision, la maman de Jonathan n'a rien entendu. Le jeune témoin n'a parlé de cette observation qu'avec sa mère et spontanément il s'est signalé à la SOBEPS après avoir vainement tenté d'appeler la police et l'aéroport de Zaventem. Dans cette famille, le thème OVNI n'avait pas sa place avant l'observation et envers ses camarades de classe, Jonathan observe la discrétion la plus absolue.

ASSE-ZELLIK,
le 13 avril 1995.

Le témoin travaille dans une imprimerie et la publicité, et il lui arrive très souvent de ne rentrer chez lui qu'après minuit. C'était le cas dans la nuit du 12 au 13 avril. Vers 00h40 il circule en voiture sur la N9, chaussée de Gand, en direction de Bruxelles. A hauteur du zoning «Doornveld», à la limite des communes de Zellik, Dilbeek et Asse. Ce terrain à vocation industrielle, abrite notamment les installations E.T.F. (fabrication de transformateurs électriques), Frigo King, André Luxe chaussures, Breuval, et à l'arrière une entreprise d'importation et de traitement de bois. A moins de 500m vers le NE, la ligne de chemin de fer, au-delà de celle-ci le domaine militaire de Zellik.

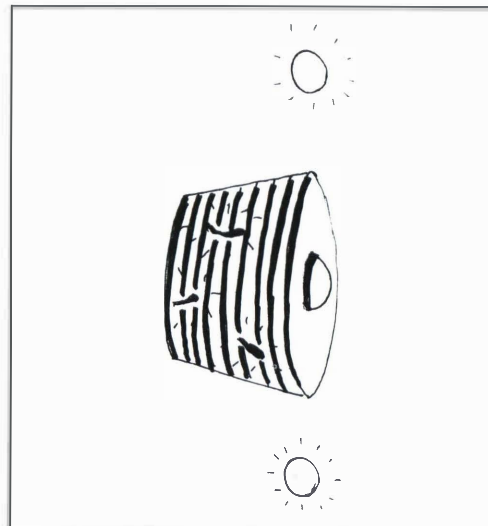
Le Ring passe à moins d'un kilomètre à l'est, tandis qu'à l'ouest, à moins de deux kilomètres, les lignes de haute tension de la centrale de Liedekerke sont ponctuées de nombreux pylônes.

Le zoning montre un champ magnétique très variable, devant certains bâtiments, l'aiguille de la boussole perd carrément le nord !

A quelque distance de cet endroit, la route montre un tracé droit : c'est là que le témoin voit arriver du NE un objet. Il semble progresser à une vitesse régulière comme un avion de ligne, mais à une altitude réellement basse. Il croit qu'il peut s'agir d'un hélicoptère, comme ceux utilisés pour amener à pied d'oeuvre des éléments de construction. A sa stupéfaction, cette chose s'arrête pile au-dessus du zoning industriel.

Il lui est impossible de se garer : la chaussée est fort fréquentée de jour comme de nuit et il n'y a pas de bascôté. S'il le faisait, il y aurait risque d'accident. Il ralentit donc l'allure et ne parvient pas à désigner d'un nom connu la chose qui est arrêtée là, au-dessus des bâtiments. C'est un objet en forme de large cône, montrant sa partie supérieure (le dessous n'est pas observé) et une partie de ses parois. Le corps de la chose comporte une vingtaine de bandes alternées grises et noires et à trois endroits y sont comme accolés les restants d'un serpentin lumineux rouge. La lumière rouge de ces morceaux de serpentin éclairent la «carcasse». Le dessus de la chose se présente comme un grand anneau gris entourant une protubérance bombée circulaire, grise elle aussi. Le témoin a baissé la vitre, mais n'entend rien de plus que la circulation sur le Ring tout proche. De part et d'autre de l'objet, il y a une assez grande lumière de couleur blanc-jaune, mais cela n'éclaire rien.

Les lumières ne semblent même pas rattachées au corps de l'objet, du moins, si elle le sont, il lui est impossible de discerner quoi que ce soit entre le corps et les lumières latérales. Il se trouve, au plus près, à une cinquantaine de mètres de cet objet qui, lui, se situe à une altitude estimée à 30m. A bout de bras, la distance d'une lumière à l'autre, avec au centre cette «soupière», fait 10 cm.



Continuant sur son itinéraire obligé, le témoin perd assez rapidement cette chose de vue, non sans avoir raté la sortie du Ring qu'il emprunte d'habitude.

Rapports d'enquête résumés par Godelieve Van Overmeiren.

Pour des raisons personnelles, notre responsable du réseau d'enquêtes, Godelieve Van Overmeiren, a décidé de démissionner de ses activités. Nous la remercions pour son dynamisme productif, son humour réconfortant, et l'efficacité qu'elle a montrée dans la réorganisation de ce service. La collecte des témoignages doit rester notre priorité et le travail d'enquête, souvent ingrat, constitue la mission obligée de toute association ufologique. Nous espérons que la relève sera à la hauteur.

L'affaire du « crash » de Roswell... ou le « crash » de l'affaire de Roswell ?

(Première partie)

En bref.
Eté 1947, désert du Nouveau-Mexique aux Etats-Unis : «quelque chose» est tombé du ciel et s'est écrasé «quelque part», dans les plaines environnant la petite ville de Roswell...

«Disque volant» récupéré par les militaires de la base aérienne locale, d'après un communiqué officiel émanant de son service des relations publiques, transmis aux stations de radio, agences de presse et quotidiens; «ballon météorologique», selon un démenti formel du commandant en chef de Fort Worth, au Texas, le Q.G. de la Eighth Air Force...trois ou quatre heures à peine après la première dépêche qui fit fantasmer quelques centaines de milliers de citoyens américains mais aussi étrangers! Une regrettable méprise, donc. Sans plus (1).

---

(1) Notre ère de sur-information et ses «autoroutes de la communication» n'est pas davantage à l'abri des bourdes de ce genre : le 25 octobre 1995, la très sérieuse BBC annonça dans un de ses journaux du matin que le président Boris Eltsine, chef d'état de l'ex-Union Soviétique... venait de décéder! Quelques heures plus tard, un démenti cinglant avertit les Britanniques du contraire! (d'après France-Inter, 26.10.1995).

Le contexte historico-ufologique.
C'est précisément cette année-là, en 1947, que les «soucoupes volantes» firent officiellement une entrée remarquée dans le ciel des Etats-Unis et dans l'opinion publique américaine, par l'intermédiaire de la presse écrite et des radios. Faut-il le rappeler, tout débuta avec la désormais célèbre observation de Kenneth Arnold, mainte fois rebâchée, quoique mal connue dans le détail (voir l'utile mise au point de Pierre Lagrange; 1993).

Ce businessman pilotait son avion privé au-dessus des monts Cascade, dans l'Etat de Washington, lorsqu'il aperçut sur sa gauche *«une série (d'objets) qui me rappelait la queue d'un cerf-volant, et qui oscillait et filait à une vitesse terrifiante en se profilant devant le Mont Rainier»* (commentaire d'Arnold au journaliste Ted Smith, le 26 juin 1947). Il précisa aussi que la forme des engins évoquait celle *«d'un plat à tarte coupé par la moitié avec une sorte de triangle à l'arrière»*.

Le 25 juin, au lendemain de son aventure, Arnold rencontra deux autres journalistes, Nolan Skiff et William Bequette. Durant l'entrevue, il décrivit le déplacement des objets : *«like a saucer if you skipped it across the water»*. Une dépêche à l'agence Associated Press et un article dans l'East Oregonian en résulteront. Il y sera alors respectivement question de *«saucer-like objects flying at incredible speed»* et de *«nine saucer-like aircraft flying in formation»*. Ce qui n'avait donc été décrit que comme un mode de déplacement avait ensuite été retraduit en terme de forme par la presse (interprétation aussi libre... que lourde de conséquences)! Par la suite, les journaux qui rendront compte des aircrafts de Kenneth Arnold en feront des «flying saucers» (expression cependant déjà forgée en 1878, pour la première fois) et des «flying disks». Comme le souligne judicieusement Lagrange : *«La veille, nous avions des engins aux noms incertains : missiles, jets, et autres... Nous voilà maintenant avec des soucoupes et des disques volants !* Dans l'heure qui suivit la diffusion de la dépêche, le bureau de Bequette fut assailli de demandes d'informations provenant de partout. De nombreux autres témoins se manifestèrent alors et l'on du se rendre à l'évidence : Arnold n'avait pas été le premier!

Sans entrer dans le détail des observations de l'ère «pré-arnoldienne» (ni remonter aux «visions» du prophète Ezéchiel ou aux «Airships» de 1897 - voir à ce propos Bougard; 1977), un seul coup d'oeil à un ouvrage de référence comme le «Report on the UFO Wave of 1947» (Bloecher; 1967), renseigne que pas moins de 853 cas de «soucoupes» ou de «disques» volants furent recensés de début juin au 30 juillet 1947 (dont 38 avant la date fatidique du 24 juin... et 9 ce même jour, dans les heures qui précédèrent l'observation d'Arnold)!

Le rapport de Bloecher met également en évidence quelques journées «pics» regroupées selon une curieuse progression culminant le 7 juillet : 24 cas le 1er du mois; 23 le 2; 87 le 4; 77 le 5; 156 le 6; 159 (!) le 7; 89 le 8; 27 le 9; etc.

On constate en outre que si les cas concernent pratiquement tous les états de l'Amérique du Nord (avec semble-t-il une prédilection pour la partie est), le territoire du Nouveau-Mexique n'a été «visité» que 15 fois sur 853 (à 6 reprises, pourtant, durant la seule journée du 27 juin, il faut peut-être le souligner).

L'Amérique découvre les «crashs».
Dans les années '50, circulèrent des rumeurs d'engins mystérieux qui se seraient écrasés dans l'une ou l'autre zone désertique de l'Ouest américain. A la source de ces racontars, invariablement auréolés d'un flou nébuleux, un ouvrage à sensation, le premier de l'histoire des OVNI - ou plutôt des «soucoupes volantes», pour reprendre la terminologie en vigueur alors - qui devint un «best-seller» : «Behind the Flying Saucers», de Frank Scully (1950). Il y était question de quatre «atterrissages» survenus avant 1950. Trois de ceux-ci auraient permis à l'armée de l'air américaine de récupérer pas moins de trente-quatre (!) de ses occupants. Le premier de ces «crashs» était supposé avoir eu lieu le 25 mars 1948, près d'Aztec, dans le Nouveau-Mexique, au sommet d'un plateau rocailleux. Le vaisseau lenticulaire, d'une trentaine de mètres de diamètre, était pratiquement intact; par un des hublots bâillant, les découvreurs aperçurent seize corps de petite taille (environ un mètre), d'apparence humaine. L'engin semblait fait d'un métal plus dur que tout ce qui était connu sur Terre. Toujours d'après Scully, les militaires avaient rapidement localisé l'épave, pour avoir suivi les évolutions de l'objet volant non-identifié intercepté par trois radars différents qui avaient renseigné le point d'impact...

Scully prétendait détenir ses informations d'un certain Silas Newton, dont l'associé, présenté comme étant le Dr. Gee - un nommé Leo GeBauer, en réalité - aurait lui-même pris part à l'autopsie des êtres venus «d'ailleurs». Par la suite, le journaliste J.P. Cahn s'employa à démontrer, non sans virulence, dans une édition du magazine True, qu'il ne s'agissait que d'un canulard monté par des escrocs (Cahn; 1952). Il s'en fut pourtant quelques-uns pour imaginer qu'il n'y avait sûrement pas eu de fumée sans feu! D'aucuns avancèrent que Frank Scully fut abusé de bonne foi par l'un de ses informateurs peu scrupuleux. C'est la thèse maintenue par l'épouse de l'auteur, après son décès en 1964.

Des récits de la même veine, avec récupération d'un disque volant accidenté et son équipage d'humanoïdes, il en surgit périodiquement dans les deux décennies qui suivirent, mais à chaque coup des renseignements précis et des témoignages circonstanciés manquaient cruellement. Ce fut au point que les «crashs» d'OVNI finirent par relever d'une sorte de folklore indissociable, apparemment, du phénomène.

En 1978, l'affaire rebondit. Jesse Marcel, l'officier qui avait été chargé de recueillir les débris (aux propriétés ôh combien surprenantes!) du «ballon» découvert trente et un ans auparavant dans les alentours de Roswell, rompit le silence : il affirma qu'il avait bel et bien été obligé de participer à une vaste opération de désinformation orchestrée par l'armée de l'air et le gouvernement pour faire le black-out sur la récupération d'un engin extraterrestre. D'autres langues se délièrent et assurèrent qu'il fallait également non seulement compter avec des cadavres d'humanoïdes retrouvés sur les lieux, autopsiés et conservés dans les chambres froides de quelque base ultra-secrète, mais encore avec au moins une créature qui resta en vie durant plusieurs années! Cette fois on tenait des témoins, des noms, des dates, des lieux et un train d'informations qui avaient l'air de se recouper.

Les enquêtes débutèrent et des articles apparurent dans des revues spécialisées. Un premier livre aussi : «The Roswell Incident» par Charles Berlitz et William L. Moore (1980). Peu à peu, de nouveaux témoins furent repérés. Au fil du temps, l'incident suscita l'attention de chercheurs demeurés jusque là extrêmement réticents vis-à-vis du sujet et qui bientôt se mirent en chasse à leur tour.

En janvier 1990, une émission de télévision populaire outre-Atlantique, «Unsolved Mysteries» (celle-ci inspira en France la série «Mystères» sur TF1), consacra l'affaire de Roswell auprès de quelque vingt-huit millions de téléspectateurs (une diffusion ultérieure connut une audience similaire). En fin de programme, un numéro d'appel gratuit invitait les spectateurs détenant d'éventuels renseignements complémentaires à se mettre en rapport avec la chaîne. Le résultat dépassa les espérances. Un second livre sortit en 1991 («UFO Crash at Roswell», par Kevin D. Randle et Donald R. Schmitt), suivi d'un troisième en 1992 («Crash at Corona», par Stanton T. Friedman et Don Berliner), puis d'un quatrième encore («The Truth About the UFO Crash at Roswell»; 1994), des mêmes Randle et Schmitt déjà nommés; en fait une version actualisée, revue et (très) remaniée de leur livraison précédante.

Entre-temps, et pour corser les choses, une controverse d'un autre ordre s'était installée en marge et opposait les ufologues depuis l'hiver 1987 : elle portait sur «l'Opération Majestic-12», révélée par une série de documents soi-disant officiels, classifiés «Top-Secret». Sept pages rédigées le 18 novembre 1952 confirmeraient la constitution d'un groupe de douze personnalités politiques, militaires et scientifiques de premier plan, à qui aurait échu la délicate mission de gérer l'incident de Roswell et de perpétuer le «cover-up». Elles auraient été destinées au général Dwight Eisenhower, élu à la présidence des Etats-Unis en novembre 1952, pour l'en informer. Une huitième page serait un mémorandum signé par son prédécesseur, Harry Truman, en date du 24 septembre 1947. Adressé au général James Forrestal, Secrétaire d'Etat à la Défense, il mentionne une «Operation Majestic Twelve».

Documents authentiques, faux grossiers ou intoxication, «Majestic 12» est pour le moins une véritable peau de banane lancée dans les pieds des ufologues, qui a suscité une interminable polémique à en rendre paranoïaque plus d'un. Et l'on ne connaît toujours pas (vraiment) aujourd'hui le fin mot de l'histoire! Stanton Friedman qui y a probablement consacré le plus d'efforts, termine actuellement la rédaction d'un livre annoncé pour le début de 1996, «Top Secret/Majic», qui devrait faire le point sur la question.

Vînt le moment où, après maintes publications consacrées à Roswell, émissions de télévision, interviews et conférences, les spécialistes se retrouvèrent face à plusieurs centaines de personnes(!) - civils et militaires confondus - qui majoritairement corroboraient la version du «crash» d'un vaisseau extraterrestre et de ses occupants, camouflée obstinément par les plus hautes instances militaires et gouvernementales (le Président Harry Truman et ses successeurs y compris!), avec la complicité de la CIA, du FBI et de diverses agences de renseignement, prétendent d'aucuns.

Dans le but de forcer les autorités à s'expliquer, une association de chercheurs projeta, en 1990, de saisir le Congrès américain. La tentative s'échelonna sur près de quatre années. L'opiniâtreté de quelques-uns, soutenue par Steven H. Schiff, député républicain du Nouveau-Mexique, finit par porter l'affaire au niveau politique. Un tournant s'amorça lorsqu'ils réussirent à obtenir un audit commandité par le GAO (United States General Accounting Office). Cette institution est chargée de rendre compte au Congrès américain des dépenses du Trésor Publique; son pouvoir est tel qu'elle a l'autorité pour enquêter sur les quelque... *trente milliards de dollars de dépenses annuelles* (vous avez bien lu!) consacrées aux fameux «Black Budget Programs», dont le niveau de confidentialité se situe au-delà de «top secret» (c'est dans le cadre de ces programmes que furent testés et mis au point des prototypes d'avions «furtifs» comme le F-117, le B-2, l'Aurora, etc.) Le GAO donc, se pencha sur le rôle de l'armée de l'air et la façon dont elle traita l'incident de 1947. Pour la circonstance, le Président Clinton fera même demander à l'US Air Force de déclassifier des archives relatives aux OVNI.

Entre-temps, le débat s'élargit encore, de sérieuse divergences surgissant entre les chercheurs. Elles sont d'ailleurs loin d'être aplanies à l'heure actuelle. A l'origine des discussions, la publication d'une (nouvelle) contre-enquête, probablement une des plus

pertinentes à ce jour : «Roswell in Perspective» (Pflock;1994).

Le rapport tant attendu (Report of Air Force Research Regarding the «Roswell Incident»), parut en juillet de la même année; il ne sera cependant disponible qu'en septembre. L'armée y réfute le scénario de la chute d'un «disque volant» *mais*... confesse néanmoins l'existence d'un ballon peu ordinaire, lâché depuis la base d'Alamogordo, dans le cadre d'une opération ultra-secrète (le «Project Mogul»), et qui serait effectivement tombé dans les sables du Nouveau-Mexique. Il s'agissait, en fait, d'un type de sonde expérimentale constituée de près d'une vingtaine de ballons disposés en grappe, destinée à détecter des essais nucléaires soviétiques...

Largement commenté par les grands média (Washington Post, New York Times, etc.), le rapport élude certains aspects de l'affaire et c'est peu dire qu'il ne fait pas l'unanimité. Non seulement le mystère reste entier, mais par certains côtés, Roswell ressemblerait de plus en plus à une enquête criminelle où toutes les parties en cause se contrediraient - ce qui est banal, somme toute - mais où de surcroît - et là, c'est plus extraordinaire et irritant - la victime et l'arme du crime resteraient désespérément introuvables!

En janvier 1995, tomba «le» scoop qui achèvera de diviser la communauté ufologique du monde entier : la divulgation («mise sur le marché» siérait davantage!) de plusieurs bobines de films d'archives, en noir et blanc, prétendument tournés en 1947 sur les lieux du sinistre. Ils montreraient notamment les restes du vaisseau spatial hissé sur un camion, l'examen de son contenu et des débris par des experts - on reconnaîtrait même le Président Truman en personne dans cette séquence! - et des phases d'un réalisme discuté de «l'autopsie» de deux des créatures humanoïdes gisant près de l'épave, affirme Raymond Santilli, l'actuel détenteur des images (voir l'article de Michel Bougard)...

Enfin, la «cerise sur la chantilly» : fin juillet 1995, le rapport final de l'enquête menée par le GAO auprès du Ministère de la Défense, à la demande de Schiff, établit que l'US Air Force n'était plus en possession des archives qui auraient permis d'éclaircir l'affaire (Goverment Records - Results of a Search for Records Concerning the 1947 Crash Near Roswell, New Mexico). Le GAO estime que les archives administratives datant de mars 1945 à décembre 1949, ainsi que les documents émis par Roswell Army Air Field, d'octobre 1946 à décembre 1949, ont été détruits il y a plus de 40 ans maintenant, sans que l'on sache trop par qui ni pour quelle raison! En d'autres termes, concluent Schiff et ses partisans : l'USAF décrète qu'il est désormais inutile de s'évertuer à lui demander des comptes... puisqu'il n'y a plus rien à trouver!

En guise d'avertissement.
Aborder l'affaire de Roswell, tenter un examen critique ou simplement s'essayer à la résumer, reste à l'heure actuelle une entreprise téméraire qui conduit immanquablement à mettre les pieds dans un chausse-trape.
Les faits - encore conviendrait-il de s'accorder sur le sens que l'on donne à ce terme! - remontent à près de cinquante ans et se sont déroulés au fin fond du Nouveau-Mexique, soit quasi à l'autre bout du monde pour nous autres Européens. C'est dire que pour les relater, il faut se contenter de matériel de seconde main. L'histoire qui en découle n'est pratiquement fondée que sur les souvenirs des acteurs directs, encore vivants aujourd'hui ou ayant été interrogés avant leur décès, et indirects: parents proches ou amis, certes, mais aussi simplement des tiers «ayant ouï dire que...», voire ayant ouï dire «qu'untel avait entendu dire que...»! On avance parfois des chiffres qui fluctuent entre 300 et 400 témoins, au total, mais il y a lieu de nuancer (appréciablement) ce nombre.

Se borner à raconter l'affaire n'est pas une chose aisé, puisque toute narration de son déroulement n'est finalement *rien d'autre* - il faut le souligner - qu'une reconstitution élaborée. Et comme plusieurs équipes sont sur la brèche, il existe naturellement des versions contradictoires. Il est vrai que tous n'ont pas forcément eu accès aux mêmes sources, des protagonistes ayant disparu entre-temps. A cela s'ajoute la sensibilité personnelle de l'investigateur... ou du contradicteur.
En outre, voici deux ou trois ans qu'il ne s'écoule plus un mois sans qu'un élément inédit s'ajoute au puzzle compliqué à souhait, remettant en cause la chronologie des événements, tel ou tel aspect d'un récit, quand ce n'est pas la crédibilité d'un témoin... voire celle d'un enquêteur!

Face à la complexité du dossier, au vu de l'imbroglio, d'incohérences flagrantes, de spéculations et de conclusions hâtives, il est clair que des choix seront nécessaires. Très probablement me rendrai-je coupable de quelque trahison. Pour me faire absoudre, le lecteur trouvera dans les références une liste d'ouvrages utiles à consulter pour en savoir plus.
Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, sans doute n'est-il pas superflu de présenter les principaux enquêteurs qui ont contribué à transformer l'incident de Roswell en une polémique qui perdure et s'amplifie.

Les enquêteurs
Une courte allusion à Roswell figurait déjà dans «Flying Saucers - Serious Business», dont l'adaptation française eut un certain succès à l'époque, dans nos pays. L'auteur, Franck Edwards, apparemment peu informé, s'interrogeait sur un *«[...]cerf-volant auquel était suspendu un disque d'aluminium de la taille d'une grande tourtière»* qui *«[...]était passé en feu à basse altitude au-dessus de sa maison»* (celle du rancher), avant de s'écraser et de brûler *«[...]sur une colline qu'on voyait de sa maison»*...(Edwards;1966).

Ce n'est que vers la fin de la décennie suivante que trois chercheurs commenceront à étudier plus sérieusement le dossier : Stanton T. Friedman, William L. Moore, et Leonard H. Stringfield.

Commençons par Stanton Friedman, puisque c'est à lui que revient le mérite d'avoir véritablement initié les premières investigations sur Roswell. Friedman est un physicien nucléaire....
Stanton T. Friedman est un physicien nucléaire. Il a travaillé pendant quatorze ans pour d'importantes entreprises telles que General Electric, General Motors, Westinghouse ou McDonnell Douglas et diverses agences gouvernementales, dans le cadre de projets classifiés (notamment dans le domaine des applications du nucléaire à la recherche spatiale). Il peut être considéré comme un «pro» de l'ufologie, puisque de 1970 à 1982 il s'est consacré exclusivement aux enquêtes, à la rédactions de rapports, d'articles, de scénarii de documentaires pour la té-

lévision et à des tournées de conférences (à plus de 600 reprises, il a présenté sa fameuse conférence intitulée « Flying Saucers are Real», dans laquelle il soutient que certains OVNI sont des vaisseaux extraterrestres et que ce sujet constitue un véritable «Watergate cosmique»). Depuis 1982, il alterne des missions de consultant scientifique pour le compte de diverses sociétés privées, avec une «carrière» d'ufologue bien remplie, principalement dans la mouvance du MUFON dont il est une des figures de proue. Il est à noter, qu'après une longue et fructueuse collaboration avec William Moore, Friedman s'en démarquera fermement. La rupture eut lieu après le symposium du MUFON à Las Vegas, en juillet 1989, au cours duquel Moore avoua, devant un public nombreux *«[...] avoir coopéré à une campagne gouvernementale de désinformation, en observant l'impact de ses dommages sur un témoin»*! Et de s'interroger encore si *«[...] certaines des informations publiées par Moore n'étaient pas plutôt de la désinformation ?»*... (Friedman et Berliner;1992).

William Moore, enseignant de formation, ancien directeur des enquêtes de l'APRO (Aerial Phenomena Research Organization), est membre du MUFON depuis 1978. C'est aussi un professionnel de l'ufologie, en ce sens qu'il en vît. Moore fut également le coauteur d'un premier ouvrage qui connut un incontestable succès populaire : «The Philadelphia Experiment : Project Invisibility» (1979), avec Charles Berlitz, petit-fils du fondateur de l'école du même nom, linguiste distingué comme il se doit (il pratique vingt et une langues, prétend-on!), ancien des services de renseignement militaires, auteur et père du «fumeux» et néanmoins célèbrissime «Triangle des Bermudes».

Leonard H. Stringfield, enfin, fut journaliste et directeur des relations publiques d'une grande compagnie chimique. Au début de la seconde guerre mondiale, il rejoignit l'armée de l'air à la base de Wright Field (tiens!) et fut envoyé en mission un peu partout dans le Pacifique en qualité de correspondant. A la fin du conflit, on le retrouve dans les services de renseignement et de contre-espionnage. De 1953 à 1957, il collabora avec l'Air Command Defense, lui fournissant des informations sur des observations d'OVNI (voir son premier livre en 1957). Il fit partie du NICAP (National Investigations Committee on Aerial Phenomena, sous la direction du major Donald Kehoe) jusqu'en 1970, et travailla même pour le Comité Condon, de 1967 à 1969. Egalement membre du MUFON, Stringfield, disparut en 1994. Il fut incontestablement un précurseur en matière de «crashs» d'OVNI, une composante du phénomène devenue sa spécialité. Len Stringfield avait déjà fait quelques allusions à Roswell, mais, prudent à l'extrême et voulant protéger l'anonymat de ses informateurs, envers et contre tout, ses écrits n'avaient, sans doute par ce fait, jamais suscité qu'un intérêt mitigé (Stringfield;1978;1980;1982;1985;1989; 1991).

La première confrontation de Friedman avec l'affaire de Roswell eut lieu au début des années '70, lorsqu'il recueillit le récit de Lydia Sleepy. Elle était, en 1947, bibliothécaire à la station de radio KOAT d'Albuquerque. Incidemment, elle seule savait manipuler le télétype de l'entreprise. Un jour, un appel téléphonique lui arriva d'un correspondant en poste à Roswell, le journaliste John McBoyle : il lui fit part d'une sensationnelle histoire de découverte, par un rancher local, d'une soucoupe écrasée et de l'intention des militaires de transférer l'épave à la base aérienne de Wright Field dans l'Ohio! McBoyle n'avait pas de téléscripteur et voulait envoyer une dépêche à l'agence ABC, raison pour laquelle il contacta Sleepy. L'opératrice se mit à taper la nouvelle, lorsqu'une sonnerie retentit et son appareil s'interrompit pour laisser défiler un message lui enjoignant de cesser immédiatement la transmission... sur ordre du FBI! Cela se passa le 7 juillet 1947, vers seize heures. Lydia Sleepy maintient toujours cette déclaration aujourd'hui (Friedman; 1991).

Dans les plaines de San Agustin.

En octobre 1972, à l'issue d'une conférence donnée dans le Minnesota, L.W. «Vern» Maltais et son épouse Jean Swedmark abordèrent Friedman. Le couple lui demanda s'il avait eu vent de la chute d'une soucoupe dans le Nouveau-Mexique et de cadavres d'extraterrestres que l'on en aurait retirés? Les Maltais lui confièrent alors ce que leur raconta, en 1950, un de leurs vieux amis, Grady Landon «Barney» Barnett, décédé en 1969. Après l'avoir recueillie, Friedman passa le relais à Moore, lui laissant le soin d'approfondir le récit dont le couple était les dépositaires.

Barnett, ingénieur civil de son état, en mission pour le gouvernement fédéral, travailla dans les environs de Socorro (Nouveau-Mexique), à l'ouest de Roswell, en 1947. Il expliqua aux Maltais que, le 3 juillet, alors qu'il était près de Magadalena, il eut l'attention attirée par un éclat brillant renvoyé par une structure métallique de grande taille, gisant sur la plaine désolée. Barnett crut que c'était un avion qui s'était écrasé durant la nuit et s'en approcha. Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux kilomètres, environ, il réalisa que ce n'en était nullement un, mais une espèce de disque en métal, d'une envergure d'approximativement 8 à 10 mètres. Tandis qu'il s'était arrêté et l'observait, il remarqua qu'il n'était pas seul sur le terrain : un groupe d'autres personnes se trouvaient au-delà du site de l'accident. Les Maltais précisèrent qu'elles faisaient peut-être partie de l'université de Pennsylvanie et effectuaient des fouilles archéologiques dans la région. Elles avaient également été attirées par ce qu'elles croyaient être un avion accidenté...

Toujours selon les Maltais, Barnett leur précisa qu'il vit les corps de créatures mortes, gisant sur le sol. Il pensait qu'il devait y en avoir d'autres, à l'intérieur de l'épave. Celle-ci semblait faite d'un métal inoxydable et terne. L'engin s'était disloqué suite à une explosion ou lors de l'impact avec le sol. S'étant approché, Barnett détailla les êtres qui avaient été éjectés : *«Ils étaient comme des humains, mais ce n'étaient pas des humains. Les têtes étaient rondes, chauves, plus grosses par rapport à leur corps que les nôtres. Ils avaient de petits yeux, curieusement espacés. Leur taille était assez petite comparée à nos standards. Leur vêtement était gris et paraissait fait d'une seule pièce. On ne pouvait voir ni tirette, ni ceinture, ni bouton. Il m'apparut que tous les individus étaient de sexe mâle et il étaient nombreux. J'étais suffisamment proche pour pouvoir les toucher, mais je n'en fis rien - je fus écarté de là avant de pouvoir les examiner plus attentivement. Tandis que nous les regardions, un officier militaire arriva dans un camion conduit par un chauffeur et prit les choses en mains. Il dit à tout le monde que l'Armée prenait la direction des opérations et qu'il fallait vider les lieux. D'autres militaires vinrent et entourèrent le site d'un cordon. Il nous fut or-*

donné de partir et de ne parler à quiconque de ce que nous avions pu voir... que c'était notre devoir de citoyen de garder le silence...». Les Maltais ajoutèrent encore que, dixit Barnett, l'épave fut ensuite évacuée et sans doute hissée sur un gros camion qui avait été amené. Jean Maltais ne se souvenait pas de l'endroit exact où cela se produisit. La seule chose qui lui revint en mémoire était que Barnett parla «de la prairie», des «Flats», comme il dit (Berlitz et Moore; 1980).

Friedman situa l'action du côté des plaines de San Agustin, au sud-ouest de Socorro. Avec Moore, il conçut alors l'hypothèse que l'engin qui s'était écrasé là avait d'abord explosé en plein vol (peut-être frappé par la foudre?), 200 kilomètres plus à l'est, répandant ses débris sur les pâtures de «Mac» Brazel...

Parmi ceux qui connurent «Barney» Barnett et qui furent interrogés par les enquêteurs, tous purent attester de sa parfaite intégrité et confirmèrent qu'il était hautement estimé dans la région. Près d'une dizaine, dont sa femme et sa nièce, entendirent Barnett leur raconter son étrange rencontre, chose que Moore dit avoir vérifiée auprès de plusieurs d'entre eux.

Invité à faire un exposé à la Louisiana State University de Bâton-Rouge, en février 1978, Stanton Friedman se vit cette fois encouragé à prendre contact avec un certain lieutenant-colonel Jesse A. Marcel, retraité de l'US Air Force, celui-là même qui reçut l'ordre d'aller y voir de plus près et qui ramassa les débris du «ballon» sur les terres du rancher William Brazel. C'est Moore qui dénicha les coupures de presse du 8 juillet 1947, reprenant le communiqué de l'armée de l'air. Partant de là, il put remonter la piste jusqu'à d'autres protagonistes-clés. Malgré le rôle primordial de son confrère, c'est finalement Moore qui exploitera les résultats de cette volée d'enquêtes. Il publia «The Roswell Incident» (op. cit.), s'associant une nouvelle fois avec Charles Berlitz dont la notoriété devait favoriser la diffusion du livre. Dès sa sortie, pourtant, les investigateurs se désolidarisèrent de Berlitz, auquel ils reprochèrent des distorsions de l'information et des ajouts aussi malheureux qu'invérifiés.

Friedman, Moore et Stringfield ont écrit moultes articles dans le MUFON Journal ainsi que dans les actes des symposia organisés par cette association. Friedman bénéficia, en outre, d'une bourse substantielle pour poursuivre ses recherches, qui lui fut allouée par le FUFOR (Fund for UFO Research), subsidié par de généreuses personnalités s'intéressant au phénomène OVNI en général et, bien sûr, à l'affaire de Roswell.

D'autres enquêteurs s'en mêlent.

Pendant ce temps, le CUFOS (Center for UFO Studies), un groupement concurrent du MUFON, fondé par feu le Dr. J. Allen Hynek, se mit lui aussi à la tâche, sans doute agacé par le retentissement de la controverse centrée sur «Majestic 12». Il désigna deux de ses collaborateurs rompus aux enquêtes sur le terrain, pour reprendre l'affaire par son commencement : Kevin D. Randle, Capitaine de Réserve de l'US-AF, et Donald R. Schmitt, en charge des cas «spéciaux», qui se présente comme illustrateur dans le domaine médical, avec une formation en sociologie et criminologie.

En automne 1989, une expédition fut décidée et ils se rendirent à Roswell, sur les lieux où «Mac» Brazel trouva

les débris. Randle et Schmitt, assistés par l'équipe du CUFOS, mettront eux aussi la main sur des témoins-clés, et on ne compte plus leurs interventions dans l'International UFO Reporter, organe du CUFOS. «UFO Crash at Roswell» retrace leurs enquêtes auprès de plus de trois cents personnes (!), selon leurs dires. Certaines d'entre-elles ont cependant refusé de s'exprimer, bien qu'elles aient été formellement impliquées par d'autres intervenants.

Enfin, parmi les enquêteurs arrivés sur le tard, Karl Pflock n'en est pas pour autant le moins perspicace. Passionné d'ufologie depuis la fin des années '60 où on le trouve déjà au NICAP, membre à la fois du MUFON et du CUFOS, cet ancien haut fonctionnaire des services publiques (Défense, Energie, Espace, Sciences, Technologies, US House of Representatives, etc.), servit aussi dans les Marines, l'Air Force et... la CIA. Il considère lui-même que son rapport n'est que «provisoire», et il poursuit ses recherches commencées en 1992 sur Roswell (Pflock;1994). Pour le situer parmi à ses confrères ufologues (qui ne partagent pas son avis... faut-il le dire !), il serait plutôt «tendance Schiff», son épouse étant, par ailleurs, une des proches collaboratrices du député républicain.

Une dépêche explosive.

Quelle que soit l'opinion qu'on puisse s'en faire («l'événement majeur de l'histoire de l'humanité», «le canulard du siècle», «une lamentable confusion»!), il ne faut pas perdre de vue que ce furent les militaires de l'Armée de l'Air de la base de Roswell eux-mêmes qui créèrent l'événement! C'est en effet un communiqué de presse, on ne peut plus officiel, qui mit en émoi l'opinion publique. Et le *fait* est suffisamment exceptionnel pour qu'on l'épingle (c'est sciemment que j'use ici du terme, car ce document est l'un des seuls et véritables éléments concrets et vérifiables de toute la controverse; le reste n'étant, selon les détracteurs, que témoignages par trop sollicités et reconstitutions spécieuses). Le mardi 8 juillet 1947, le quotidien Roswell Daily Record titra à la «une» : *«RAAF Captures Flying Saucer On Ranch in Roswell Region»* (NdA : RAAF = Roswell Army Air Field). S'ensuivit un article basé sur le communiqué de presse rédigé par le lieutenant Walter G. Haut, à l'époque en charge des relations publiques de la base en question. Notons que le texte connaîtra des variantes et des ajouts en fonction des journaux qui le reproduisirent.

Voici, à titre d'exemple, une traduction du texte imprimé dans le San Francisco Chronicle de ce 8 juillet : *«Les nombreuses rumeurs relatives aux disques volants sont devenues une réalité hier lorsque le bureau de renseignements du 509ème Groupe de Bombardiers de la 8ème Armée Aérienne, Roswell Army Air Field, eu la chance d'entrer en possession d'un disque grâce à la coopération de l'un des ranchers locaux et du bureau du shérif du Comté de Chavez. L'objet volant atterrit sur les terres d'un ranch près de Roswell au cours de la semaine passée. N'ayant pas de téléphone, le propriétaire entreposa le disque jusqu'à ce qu'il fut en mesure de contacter le bureau du shérif, lequel à son tour avisa le major Jesse A. Marcel, du bureau de renseignements du 509ème Groupe de Bombardiers. Une action fut immédiatement décidée et le disque fut récupéré au domicile de l'éleveur. Il fut examiné et par la suite acheminé par le major Marcel vers des quartiers généraux plus importants».*

L'article du 8 juillet 1947, annonçant la découverte d'un « disque volant » et son démenti cinglant publié le lendemain 9 juillet !


Leased Wire
Associated Press

Roswell Daily Record

RECORD PHONES
Business Office 2288
News Department 2287

Movies as Usual

Claims Army Is Stacking Courts Martial

Indiana Senator Lays Protest Before Patterson

RAAF Captures Flying Saucer On Ranch in Roswell Region

House Passes Tax Slash by Large Margin

Defeat Amendment By Demos to Remove Many from Rolls

Security Council Paves Way to Talks On Arms Reductions

No Details of Flying Disk Are Revealed

Roswell Hardware Man and Wife Report Disk Seen

Ex-King Carol Weds Mme. Lupescu

Some of Soviet Satellites, May Attend Paris Meeting

Roswellians Have Differing Opinions On Flying Saucers

American League Wins All

Miners and

Roswell Daily Record

RECORD PHONES
Business Office 2288
News Department 2287

Ramey Empties Roswell Saucer

Sheriff Wilcox Takes Leading Role in Excitement Over Report 'Saucer' Found

Arrest 2,000 In Athens in Commie Plot

Revolution Was Set to Be Pulled Off Thursday

Send First Roswell Wire Photos from Record Office

Ramey Says Excitement Is Not Justified

General Ramey Says Disk Is Weather Balloon

Une version publiée dans un quotidien du lendemain (The Daily Illny) enchérit: *«La base aérienne a refusé de donner des détails à propos de la structure du disque ou de son aspect. Des personnes résidant près du ranch où il fut trouvé, rapportèrent avoir vu une étrange lumière bleue il y a plusieurs jours, vers trois heures du matin».*

De plus, le Roswell Daily Record annonça que le couple Wilmot avait observé, dans la soirée du 2 juillet, un objet lumineux de forme ovale, *«comme deux soucoupes accolées»,* qui survola leur domicile à Roswell. L'objet se déplaçait à vive allure et disparut vers le nord-ouest...

Tel fut le détonateur de l'affaire. En recoupant les données glanées dans les quotidiens de juillet '47, Friedman et Moore disposèrent bientôt de l'identité d'officiers nommément cités et d'un civil. L'enquête pouvait vraiment commencer.

Les premières recherches leur permirent de rencontrer nonante et une personnes en mesure de témoigner. Parmi elles, trente peuvent être considérées comme des témoins directs, en ce sens qu'elles participèrent *personnellement* à la découverte et/ou la récupération de l'objet du «crash», soit à l'opération de camouflage qui s'ensuivit. Trente-deux autres sont des proches relations des précédantes (parents, amis, voisins) et vingt-neuf sont des informateurs divers.

La découverte d'un cow-boy.

Si c'est donc l'armée de l'air qui fut directement responsable de la déclaration fracassante que l'on connaît, l'histoire communément admise fait de William W. «Mac» Brazel le découvreur des débris sur les terres du ranch Foster qu'il administrait, près de Corona, à 75 kilomètres au nord-ouest de Roswell...

En ce début de juillet 1947 (Randle et Schmitt proposèrent d'abord le 3, puis optèrent pour le 5 dans leur second livre), un orage particulièrement violent éclata durant la nuit. Brazel entendit une déflagration qui lui parut distincte des coups de tonnerre auxquels il était accoutumé. Il ne s'en étonna pas outre mesure car, dans cet état du Nouveau-Mexique, il se produisait fréquemment d'étranges événements depuis les expériences atomiques commencées pendant la dernière guerre. De surcroît, la base de White Sands, où l'armée testait des fusées dérivées des V-2 allemands, n'était pas tellement éloignée...

Au matin, il s'en fut à cheval pour examiner les éventuels dégâts occasionnés par la foudre et vérifier quelles pâtures avaient été davantage trempées par les pluies, car c'était là qu'il emmenait paître les moutons. Il était accompagné de Thimoty (ou William... le prénom change selon les enquêteurs) «Dee» Proctor, le fils de ses plus proches voisins, âgé de sept ans. Les bêtes n'avaient pas souffert, les clôtures et les éoliennes avaient tenu bon, mais les deux cavaliers pénétrèrent bientôt dans une aire où les attendait un spectacle insolite : répandus sur la prairie, d'innombrables débris divers, d'aspect métallique, couvraient une vaste surface s'étendant sur plusieurs centaines de mètres. Il y avait beaucoup de petits fragments mais aussi des morceaux plus grands, de-ci de-là. Bien que certains fussent brillants, la plupart étaient ternes. Les pièces étaient par endroits si densément amoncelées, que les animaux refusaient d'y passer. Brazel examina ces matériaux de plus près et fut intrigué par leurs caractéristiques : ressemblant à du feuillard d'aluminium, c'était à la fois si mince et léger que le vent les faisait frémir, mais en même temps si dur qu'il était impossible de les déchirer ou d'y marquer un pli. Ce fut vainement qu'il essaya de les entamer avec son couteau et de les brûler avec une allumette...

Randle et Schmitt écrivent que Brazel préleva alors quelques échantillons et partit avec son jeune aide pour l'exploitation de ses parents, Floyd et Loretta Proctor, située à une bonne quinzaine de kilomètres de là. Moore et Berlitz, quant à eux, disent que Brazel ne réalisa pas immédiatement l'importance de la trouvaille et ne revint sur les lieux qu'un jour ou deux après... Toujours est-il qu'il arriva un soir chez ses voisins et leur montra un des bizarres morceaux.

Il faut savoir que «Mac» Brazel décéda en 1965, soit longtemps avant qu'on reparlât de Roswell. Ce sont ses en-

fants et ceux qui le côtoyèrent qui furent en mesure d'éclairer les enquêteurs sur son aventure. Ainsi son voisin, Floyd Proctor, déclara-t-il à Moore, en 1979, que Brazel insista lourdement pour que sa femme Loretta et lui l'accompagnent jusqu'au pacage pour voir l'insolite récolte. Mais c'était trop loin. Il était déjà tard et, à cette époque, ajouta Proctor, les déplacements coûtaient chers pour de modestes éleveurs comme eux. Le couple conseilla donc à Brazel d'aller à la ville de Roswell et de prévenir le shérif. Puisqu'il était beaucoup question à ce moment-là de «disques volants», Loretta évoqua la perspective d'une prime que Brazel pourrait peut-être encaisser si les débris tombés chez lui provenaient de l'un de ces engins! Comme Brazel avait tenté de le faire, Floyd Proctor essaya lui aussi, sans y parvenir, de rayer ou de brûler le spécimen apporté par son voisin. La flamme ne pût même pas le noircir, ajoutent Randle et Schmitt (1991).

Le rôle du sherif Wilcox.

Le dimanche 6 juillet, à Roswell, Brazel poussa la porte du bureau du shérif du Comté de Chavez, George A. Wilcox. Dans un premier temps, sa déposition fut entendue par un adjoint, B.A. Clark. De prime abord, Wilcox ne prêta guère trop d'attention au vieux cow-boy pittoresque, à la tenue élimée, campé dans ses bottes usées. Mais lorsqu'il exhiba les éléments métalliques qu'il avait fourrés dans une boîte en carton, le Chef de la Police décida qu'il valait mieux en aviser la base aérienne proche. C'est à ce moment que retentit le téléphone; Frank Joyce, de la station de radio locale KGFL, venait aux nouvelles comme chaque jour. Le shérif lui passa alors Brazel, l'incitant à répéter son histoire. Une fois au courant, Joyce fonça vers le bureau. Entre-temps, Wilcox avait contacté la base de Roswell, où on le mit en communication avec le major Jesse Marcel...

Pour Randle et Schmitt (1991), citant le témoignage de Phyllis McGuire, une des filles du shérif Wilcox interrogée en janvier 1990, les militaires débarquèrent au poste de police en moins de temps qu'il ne fallut pour le dire. Cette célérité parut d'ailleurs toujours suspecte aux yeux de son père; il confia plus tard à sa famille que c'était comme s'ils n'avaient attendu que ce signal pour se pointer!

Arrivèrent le major Marcel, son supérieur le colonel William H. «Butch» Blanchard, commandant en chef de la base de Roswell, et un troisième homme en civil, le capitaine Sheridan Cavitt, affecté au CIC (Counter Intelligence Corps), le service du contre-espionnage. Frank Joyce les rejoignit, ainsi que Jay Tulk, un des beaux-fils du shérif, puis ensuite Phyllis McGuire. Elle dut cependant se tenir à l'écart lorsque les militaires commencèrent à interroger Brazel.

Au terme de l'entrevue, personne n'ayant réussi à identifier la nature des débris examinés, Blanchard, *«toujours à la base»* (Randle et Schmitt; op. cit. page 39) ordonna au major Marcel d'accompagner Brazel jusqu'au ranch...

[**Remarque** : Il est d'abord dit que le colonel Blanchard était *présent*, mais plus loin... *qu'il était toujours à la base !* Dans leur second livre, Randle et Schmitt sont moins prolixes à ce propos; ils écrivent : *«Marcel s'en fut immédiatement au bureau du shérif, interrogea Brazel, et puis s'en retourna à la base. Comme Brazel avait décrit un champs rempli de débris métalliques étranges, Marcel réalisa qu'il devrait effectuer un déplacement jusqu'au ranch»* (1994; page 28). Si l'on en croit la mémoire de Marcel, l'information correcte se trouve dans l'interview qu'il accorda au journaliste Bob Pratt, pour le National Inquirer, en 1979 (le texte de cette interview est partiellement reproduit dans le rapport de précité de Pflock) : Marcel raconte qu'il se rendit *seul* au bureau de Wilcox, puis rentra faire son rapport chez le colonel Blanchard].

Blanchard réagit promptement en donnant l'ordre à Marcel de saisir quelqu'un du service de contre-espionnage (ce sera Sheridan Cavitt), de raccompagner Brazel, de ramasser autant de débris que leurs véhicules pouvaient en contenir et de les rapporter à la base (Friedman et Berliner; op. cit. page 99).

Toujours selon Phyllis McGuire (et sa soeur Elizabeth Tulk en témoigna également), tandis que Brazel s'entretenait avec les militaires, son père dépêcha deux suppléants au ranch Foster. Lorsqu'ils revinrent, dans la soirée, ils dirent qu'ils ne virent aucun des débris mais trouvèrent une aire de terrain noircie. C'était comme si quelque chose de grand et de circulaire s'était écrasé. Le sol avait été *brûlé* et avait une dureté qui les surpris tout les deux, comme s'il avait été vitrifié.

[**Remarque** : Ce détail pourrait corroborer partiellement ce qu'écrivit Frank Edwards en 1966, citant l'objet qui était passé en feu, s'était écrasé et avait *brûlé* - Voir plus haut].

Le 8 juillet, Wilcox et deux adjoints eurent l'intention de s'y rendre, à leur tour. Cela leur fut interdit car l'armée avait barré la route et détournait tout trafic. Le shérif en fut tout mari mais impuissant à déroger à l'ordre car il était en dehors de sa juridiction: en effet, le ranch de Brazel était sur le territoire du Comté de Lincoln, alors que son statut légal ne l'autorisait à officier que dans celui de Chavez! Les militaires de la base de Roswell qu'il interrogea restèrent muets. Quand les journaux relatèrent la récupération d'un «disque volant» par l'armée, son bureau fut assailli d'appels téléphoniques en provenance de partout aux Etats-Unis, mais aussi d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie et même de Chine. Le 9 ou le 10, Wilcox reçut à nouveau la visite d'officiers de la base. Ils confisquèrent la boite de débris laissée par Brazel; on est en droit de penser que ce fut pour la délivrer au colonel Blanchard.

Kevin Randle interrogea Barbara Dugger, la petite-fille du shérif, en mars 1991. Adolescente, elle était très proche de sa grand-mère. Celle-ci lui révéla en 1972, après le décès du shérif, et en insistant pour qu'elle gardât cette information confidentielle, que son époux en avait su davantage. En réalité, il se serait rendu sur le site de l'impact, à moins de cinquante kilomètres au nord de Roswell, où il aurait trouvé une vaste aire *brûlée* recouverte de débris métalliques... et ce, *avant* que Brazel ne vînt déposer ! Bien qu'elle ne fut pas sûre qu'il les ait vues lui-même, il aurait du moins entendu parler de la présence de quatre créatures de petite taille, macrocéphales, revêtues de combinaisons brillantes. L'une d'elles aurait encore été en vie. Par la suite, Inez Wilcox entendit des militaires menacer son mari de mort et présager que sa famille subirait le même sort, s'il révélait quoi que ce soit (Randle et Schmitt;1994)...

John McBoyle, le journaliste déjà cité, qui appela Lydia Sleepy pour lui dicter une nouvelle sensationnelle, s'était

apparemment rendu sur place car il mentionna aussi une zone *calcinée*, dans l'interview qu'il accorda en 1992, peu avant de mourir. Un objet ressemblant à un plat («dishpan»), de quelque 9 mètres d'envergure, gisait fracassé contre un versant (Randle et Schmitt;1994). A l'époque, il signala encore à Sleepy que les militaires discutaient entre eux de «petits hommes» trouvés à bords (Berlitz et Moore)...

La mission du Major Jesse Marcel.
Jesse Marcel et Sheridan Cavitt escortèrent Brazel jusqu'au ranch Foster. Chacun conduisait son véhicule; Marcel sa Buick de service, Cavitt une Jeep. Devant eux, coupant au travers de la plaine, Brazel ouvrait la voie au volant de son vieux camion. Au crépuscule, ils stoppèrent à quelques kilomètres du site parsemé de débris et se préparèrent à passer la nuit dans une cabane.

[**Remarque** : Certains disent qu'à cette occasion, Marcel examina une pièce de grande dimension, environ trois mètres, que Brazel avait tractée jusque-là (la source de cette information semble être Stringfield). Son compteur Geiger n'indiqua aucune radioactivité... Cette anecdote ne figure cependant pas dans l'interview de Marcel à Pratt!].

Le lendemain matin, le 7 juillet à l'aube, Brazel et Cavitt, à cheval, suivis de Marcel en Jeep, arrivèrent au champs de débris. Il y en avait de différentes sortes, réparties sur une surface longue d'environ 1200 mètres et large de 40 à 60 mètres.

Randle et Schmitt récidivent en expliquant que Marcel mesura la radioactivité des lieux, mais le détail est une fois de plus absent dans l'interview de Pratt, déjà mentionnée... Longuement, les trois hommes arpentèrent la prairie, observant et ramassant les insolites débris. Si l'on fait la synthèse de ce que Friedman et Moore disent avoir recueilli comme informations auprès de Marcel, les débris se répartissaient comme suit : a) de courts et fins longerons (les plus longs mesuraient peut-être un mètre), de section en forme de «I», légers comme du bois de balsa, extrêmement durs bien que flexibles dans une certaine mesure. Un alignement de signes rosés ou violets, faisant penser à des hiéroglyphes mais sans rapport avec une écriture connue, ornait certains d'entre eux; b) une grande quantité d'un matériau rappelant du parchemin, brun, très rigide; c) d'innombrables fragments semblables à du papier d'aluminium, sans toutefois en être, gris, terne et d'une incroyable robustesse; d) de fins «filaments», du genre fils de pêche (d'autres témoins les ont plus tard comparés à de la fibre optique); e) enfin, une espèce de boîtier noir, en métal, de quelques centimètres de côté, de poids insignifiant, dépourvu d'ouverture...

[**Remarque** : Une fois de plus, si l'on consulte la seule relation publiée de ce que Marcel confia à Pratt, on lit : [...]*«Nous trouvâmes un peu de métal, de petits bouts de métal mais, principalement, nous trouvâmes du matériau qu'il est difficile de décrire. Je n'avais jamais rien vu de semblable, et je ne sais toujours pas de quoi il s'agit».* Il évoque ensuite les longerons comme décrits ci-avant et *«[...] un autre matériau qui ressemblait beaucoup à du parchemin qui, également, était incombustible».* Plus loin, il affirme : *«[...] J'avais connaissance de pratiquement tous les types d'instruments d'observations météorologiques utilisés par les militaires, et je ne pouvais en reconnaître aucun là-dedans»..*

-*«S'agissait-il d'une partie d'un quelconque avion que vous auriez pu identifier ?»,* demande Pratt...
-*«Non, ce ne pouvait être des morceaux d'avion»,* répond Marcel...
-*«Ni un élément d'un ballon météorologique ou d'un ballon expérimental ?»...*
-*«Je n'ai pas vu que c'en était, non. Pour une raison, les morceaux que nous avions ramassés, s'ils avaient appartenu à un ballon, ils n'auraient pas été poreux. C'était poreux [ce que nous avions trouvé]».*

Lorsque l'agent du CIC lui demanda de quel type de métal il pouvait bien s'agir, Marcel concéda qu'il ne pouvait l'identifier. C'était aussi mince qu'une feuille de papier d'étain, comme celle que l'on trouve dans un paquet de cigarettes, si ce n'est que ses propriétés étaient extraordinaires : quand on la courbait ou la froissait, elle reprenait instantanément sa forme originelle sans qu'aucun pli ne fut visible; ce matériau était absolument impossible à couper, rayer, percer ou brûler à la flamme d'un briquet (ni d'un chalumeau, fut-il constaté plus tard). Marcel précisa aussi : *«[...] Nous essayâmes même d'y faire une marque avec une masse de plus de sept kilos»,* mais en vain !
[**Remarque** : Ce détail, hautement significatif de la résilience du matériau, doit cependant être accepté avec prudence et mériterait confirmation; en effet, quelques lignes plus avant, dans la relation de Berliner et Friedman (page 100), Marcel explique, en parlant d'un soldat qui avait tenté d'entamer un morceau avec une masse, qu'il ne l'avait en réalité *pas* vu faire, mais qu'il n'avait pas de raison de douter de sa parole...].

Randle et Schmitt (1991) écrivent (sans préciser leur source) qu'on alla jusqu'à faire passer la roue d'un camion Dodge sur un morceau plus large : rien n'y fit, il demeura intact ! La robustesse des autres débris était tout aussi remarquable qu'incompréhensible.

Le major Jesse Marcel totalisa environ huit cents heures de vol, au cours de sa carrière militaire. Ce qu'il eut sous les yeux, cette journée de l'été '47, ne ressemblait à *rien* de familier pour lui. Les débris dispersés dans le champs n'étaient pas ceux d'un ballon-sonde comme l'armée en lançait régulièrement. Même Brazel le savait, pour en avoir découverts plusieurs auparavant. Ce n'étaient pas non plus les restes d'un avion militaire, d'une fusée ou d'un prototype. Aucun des éléments propres à ces appareils ne se trouvaient réunis là : ni tôle, ni mécanisme de quelque sorte, ni câblage, ni instrumentation, ni organe de propulsion, ni trace d'huile ou de combustible!

A Bob Pratt il expliqua : *«Je remarquai une chose : rien n'avait en fait heurté le sol, n'avait rebondi sur le sol. C'était quelque chose qui avait du exploser en l'air et était tombé. Et j'appris plus tard que, plus vers l'ouest, vers Carrizozo, ils avaient trouvé quelque chose comme çà, aussi. Dont je ne savais rien. [C'était] à la même époque, 60 à 80 miles à l'ouest de là».*

Lors d'une conversation téléphonique avec Leonard Stringfield, en avril 1978, Marcel rapporta que : *«[...] la zone fut minutieusement inspectée... mais aucune dépression récente due à un impact ne fut trouvée dans le sable»* (Stringfield;1980).

Toujours à propos de l'aire de dispersion des débris, Marcel spécifia à Pratt: *«[...] il était évident que vous pouviez presque déterminer de quelle direction cela venait et vers où çà allait. Ca*

voyageait du nord-est vers le sud-ouest. [...] Bien que je n'aie pas parcouru toute la zone dans laquelle se trouvaient ces matériaux, je savais dire que c'était plus épais là où nous commençâmes à chercher, et que çà s'amincissait en allant vers le sud-ouest»...

Il est intéressant de confronter ces deux dernières informations avec d'autres. Tout d'abord, Randle et Schmitt rapportent que pour certains témoins - et ils y incluent Marcel... qu'ils n'ont jamais rencontré, faut-il le rappeler! - un sillon («gouge») peu profond, de 150 mètres de long et large de 3, était visible dans le sol, à une extrémité de la zone de débris... Ensuite, ils précisent que *«le champs de débris était orienté du nord-ouest vers le sud-ouest»...* soit *l'inverse* de ce que confia Marcel à Pratt!...
[**Remarque** : On manque, hélas, de détails à propos dudit sillon : sol retourné?, trace d'échauffement?, rempli ou non de débris?, toutes informations qu'on regrette de ne pas lire].

Marcel et Cavitt passèrent le reste de la journée à collecter des débris. Ils en remplirent la Jeep, la banquette arrière de la Buick et son coffre. Les deux officiers reprirent la route de Roswell. Tandis que Cavitt rentra à la base, Marcel fit un crochet par son domicile. Il fut tellement impressionné par sa découverte, qu'il voulut absolument partager sa surprise avec son épouse et son jeune fils (également prénommé Jesse) qu'il réveilla en pleine nuit.

Jesse Marcel Jr. est aujourd'hui chirurgien dans le Montana (on a pu le voir dans l'émission «L'odyssée de l'étrange», diffusée sur TF-1 le 21 juin 1995, où Jacques Pradel l'avait invité sur le plateau, puis dans la seconde édition du 23 septembre, et bien sûr dans nombre de documentaires et «talk-shows» américains). Vétéran du Vietnam, pilote d'hélicoptère avec le grade de colonel, réserviste dans la Garde Nationale, son témoignage fait autorité auprès des enquêteurs. Agé de onze ans à l'époque, Jesse Marcel Jr. se souvient parfaitement de son père étalant sur le sol de la cuisine quelques-uns des singuliers débris. Il confirme en tout points le degré d'étrangeté des caractéristiques décrites ci-avant. Il ajoute qu'en plus des longerons en forme de «I» et des minces plaques d'aspect métalliques, il y avait de petits résidus noirs, plus épais et cassants, qu'il compare à de la Bakélite. Il se rappelle aussi les motifs «hiéroglyphiques» sur les longerons. Fort d'une expérience dans l'examen d'appareils militaires accidentés, Jesse Marcel Jr. affirme avec conviction que ce qu'il vit cette nuit mémorable était de nature inconnue...

Au matin du 8 juillet, le major Marcel se présenta avec les débris auprès de son supérieur le colonel Blanchard.
Les événements vont alors se télescoper, et ce qui se passa exactement après est rapporté de diverses manières. Etant donné que Marcel décéda en 1986, Randle et Schmitt n'eurent l'occasion d'interroger son fils, le Dr. Marcel, qu'à partir de 1989, et sa mère Viaud Marcel en 1990. Friedman, Moore, Stringfield et quelques-uns encore, eurent la chance de recueillir les propos du major Marcel de son vivant.
[**Remarque** : Je déplore que ce récit, et d'autres également décisifs, n'aient pas faits l'objet d'une publication *in-extenso*. De telles dépositions, aussi cruciales de par ce qu'elles impliquent peut-être, devraient être accessibles. Voilà, à mon sens, une tâche dont pourrait s'acquitter aisément un organisme comme le FUFOR].

Une réunion se serait tenue dans le bureau de Blanchard, à laquelle prirent part une dizaine d'officiers et de sous-officiers, dont Randle et Schmitt énumèrent les noms, sans toutefois produire les témoignages. Blanchard aurait avertit le chef de la police militaire de Roswell (le Provost Marshal), à qui il commanda d'envoyer des hommes et des MP's au ranch Foster; de ceinturer le site par un cordon de sécurité, de barrer les accès pour éloigner les curieux, et de ratisser méticuleusement les lieux pour en ramasser tous les indices.

C'est aussi à ce moment que semble avoir été prise la décision de publier le fameux communiqué de presse, tâche que Blanchard aurait confiée au lieutenant Walter Haut.
[**Remarques** : 1) Dans une lettre de janvier 1993 à Jean Sider, reproduite dans un de ses livres, Haut mentionne par contre la date du 7 juillet... et non du 8! (Sider;1994);
2) S'il est incontestable que le communiqué de presse du 8 juillet émanait d'un service officiel de la base aérienne de Roswell, peut-on pour autant certifier qu'il avait bel et bien été ordonné par son commandement? D'après Berlitz et Moore (à moins qu'il ne s'agisse là d'une des inexactitudes commises par Berlitz lui-même, déplorées par ses collaborateurs du moment?), on se trouve face à une contradiction. En page 24, il est écrit que le lieutenant Walter Haut *«[...] distribua avec enthousiasme le communiqué suivant aux membres de la presse sans prendre la peine d'obtenir l'autorisation de son commandant de la base, le colonel William Blanchard - une omission dont on lui fit prendre douloureusement conscience par la suite»...* Si tel fut réellement le cas, on peut comprendre que cette action fut promptement suivie par un démenti formel émanant de Washington et produit par le quartier général de Fort Worth.

A noter que Marcel lui-même, dans l'interview de Bob Pratt, dit à propos de Haut : *« [...]Je ne lui ai pas parlé et n'ai pas lu ce qu'il déclara. J'ai entendu des rapports contradictoires à ce sujet. J'ai entendu que cet homme [chargé] des Relations Publiques avait appelé la presse sans avoir consulté le CO [colonel], et plus tard j'ai entendu que le CO l'avait autorisé à faire cela»...*

Et dans le même ouvrage de Berlitz et Moore, il est dit, un peu plus loin (page 81), que : *«Le lieutenant Haut fut appelé par le colonel William Blanchard et reçut l'ordre d'écrire et de distribuer un communiqué de presse stipulant que l'AAF avait récupéré les restes d'un disque volant accidenté».* Cette version est admise par l'ensemble des autres enquêteurs et est d'ailleurs confirmée par Haut dans sa lettre à Jean Sider, où il explicite le rôle qu'il joua. Il n'en demeure pas moins que... Walter Haut démissionna en avril 1948, soit dix mois plus tard. Berlitz et Moore précisent encore (page 82) que le sergent Edward Gregory, qui fut son collègue au service des relations publiques, avoua à Stanton Friedman qu'il ne comprit jamais pourquoi Haut quitta l'armée, dans laquelle il aurait certainement fait une belle carrière? De là à imaginer que toute l'affaire de Roswell se réduise à une bévue de cet ordre, il y a un pas que je n'ose franchir mais il n'empêche que ce point mériterait d'être clarifié.

Enfin, Pflock semble aussi quelque peu dubitatif quant à la dépêche. Il écrit que lorsqu'il rencontra Haut, celui-ci «pensa» qu'il distribua un communiqué *écrit* le 8 juillet... mais «il n'en était pas

absolument sûr»! (page 67). Ceci est quelque peu incompréhensible, d'autant plus qu'en fin du rapport de Pflock est reproduit la copie de l'affidavit signé par Walter Haut, en 1993, confirmant qu'il le rédigea!]

Les articles claironnant que l'armée avait mis la main sur un des mystérieux «disques volants» qui intriguaient toute l'Amérique, parurent dans une trentaine de journaux de l'après-midi et de la soirée, car ce ne fut qu'en fin de matinée que Haut porta sa dépêche aux journaux Morning Dispatch et Record, et aux deux stations de radio locales, KGFL et KSWS.

Entre-temps, on nous dit que Blanchard chargea Jesse Marcel de convoyer les débris qu'il avait collectés vers Carswell Air Force Base, à Fort Worth, au Texas, à destination du général Roger M. Ramey. Un B-29 fut affrété. Selon Robert Porter, un membre de l'équipage interrogé en 1990, le pilote en était le lieutenant-colonel Payne Jennings. Porter nomma les quatre autres officiers et sous-officiers commissionnés (sans doute décédés ou disparus depuis car on ne connaît pas leur témoignage). Quatre petits colis furent embarqués, dit Porter : un paquet triangulaire, de quelques 75 centimètres de grand côté, et trois boîtes du format carton à chaussures (Randle et Schmitt; 1991). Berliner et Friedman citent, quant à eux, la dernière déclaration de Jesse Marcel à ce propos, en 1979, faisant état d'un chargement remplissant... *la moitié de la cale* du B-29 (page 121)!

De telles divergences sont-elles crédibles? Elles sont tout bonnement inacceptables, selon les détracteurs, mais concevables pour d'aucuns qui invoquent et admettent des défaillances de la mémoire, à plus de quarante ans de distance. En outre, et ceci explique peut-être cela, il y aurait eu, en fait, *plusieurs* vols spéciaux acheminant des débris. Berliner et Friedman n'en citent pas moins de *huit*.

Un général de brigade témoigne.
Un témoin de poids est produit et il confirme au moins une de ces opérations : il s'agit, ni plus ni moins, de l'officier du plus haut rang hiérarchique ayant accepté de s'exprimer dans l'affaire de Roswell : le général de brigade Thomas Jefferson DuBose. Moore le retrouva à la retraite, en localisant son numéro de téléphone (Friedman et Moore;1981). DuBose accorda plusieurs entretiens, jusqu'à sa mort en 1991.

En juillet '47, il était alors colonel, chef d'état-major du général Ramey. Son premier témoignage apparaît dans le livre de Berlitz et Moore, où les auteurs se réfèrent à une interview datant de septembre 1979. DuBose déclara, en substance, que des ordres vinrent d'en haut d'expédier le matériel de Roswell directement à Wright Field, par vol spécial...

Plus tard, lors d'une entrevue avec Friedman en 1984, DuBose précisa que Ramey fut obligé d'étouffer l'affaire, et que ceci avait été ordonné par le général Clements McMullen, commandant en second du Strategic Air Command (SAC) au Pentagone. Ramey ne devait pas, en outre, en faire part au public, en aucune circonstance (Moore;1985)...

DuBose donna quelques informations supplémentaires par la suite. Des matériaux provenant de l'épave de Roswell auraient transité par Fort Worth «deux ou trois jours plus tôt» (que le 8 juillet). Il aurait reçu lui-même l'appel



Le major Jesse A. Marcel présente à la presse un morceau des débris qui avaient été disposés par terre dans le bureau du général Ramey lors de la séance du 8 juillet. (Doc. J. Bond Johnson, Fort Worth Star-Telegram.)



Le général Roger Ramey et le colonel Thomas DuBose posent pour la photo, devant les mêmes débris. (Doc. J. Bond Johnson, Fort Worth Star-Telegram.)

du général McMullen, l'avisant qu'il était question *«de certains éléments»* trouvés près de Roswell. *«[...]Les débris devaient être déposés dans un container approprié et Blanchard devait veiller à ce qu'ils fussent envoyés [...] et Al Clark, le commandant de la base de Fort Worth, devait les réceptionner et les livrer à McMullen, à Washington. Personne, et je dois souligner ceci, personne ne pouvait en discuter avec sa femme, ni moi avec Ramey, ni avec quiconque. L'affaire, pour autant que nous étions concernés, était close»* (Randle et Schmitt;1991). D'après les auteurs, ceci se passa le 6 juillet; l'information est confirmée par Berliner et Friedman (page 111).

Pourtant... quelques pages plus loin, ceux-ci écrivent que ce fut dans l'après-midi du mardi 8 juillet que DuBose reçut un appel téléphonique de Washington. En ligne depuis le Pentagone : le général Clemence (sic) McMullen. Il donna l'ordre à DuBose d'avertir son supérieur, Ramey, qu'il fallait expédier le précieux chargement à Washington, et concocter une explication plausible pour la presse, visant à démystifier totalement les assertions relatives à un quelconque «disque volant».

[**Remarques** : S'agissait-il des mêmes matériaux ? Y a-t-il eut *deux* envois (le 6 et le 8) ? Les dates furent-elles confondues ?

Le témoignage de DuBose est certes important car, au minimum, il confirme la volonté des autorités de Washington de couper court à une nouvelle par trop sensationnelle. Les ufologues tiennent cet épisode pour une preuve accablante du black-out officiellement instauré par les militaires.

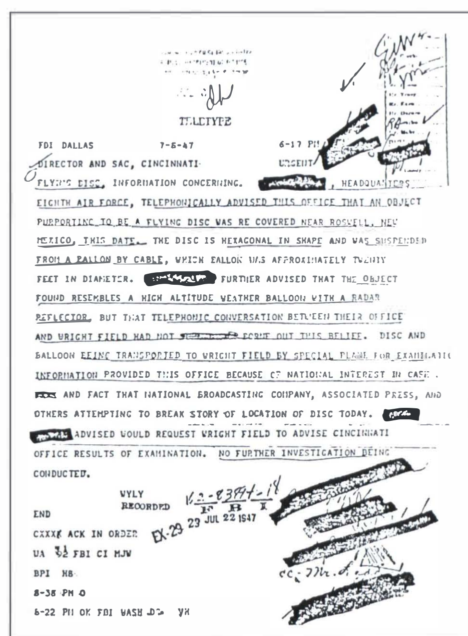
Ceci dit, à aucun moment il n'est signalé par les auteurs précités si DuBose eut ou non l'occasion de voir les débris *hors* du colis prévu pour leur transport. D'après Randle et Schmitt (1994), il se remémorait d'un seul sac en plastique portant des scellés, pesant moins de 10 kilos, attaché au poignet du colonel

Alan B. Clark. Cette opération s'était vue classifiée «top-secret», même aux yeux d'un gradé comme lui.
L'information se trouve, en fait ailleurs, dans le compte-rendu d'une interview que DuBose, alors âgé de 89 ans, accorda à un autre enquêteur, Jaime H. Shandera, un des dirigeants du groupement Fair-Witness Project, et dont Pierre Lagrange me procura obligeamment la copie parue dans Focus (Shandera;1991).

Dans ce texte, DuBose certifie qu'il réceptionna à la base de Fort Worth, un sac postal en grosse toile plein de débris. Il le porta dans le bureau du général Ramey, et en répandirent son contenu sur le sol. «Dedans il y avait des tas de détritus», dit Dubose, dont il parla à plusieurs reprises avec Shandera. Marcel n'était pas encore présent à ce moment. DuBose se souvenait fort bien de lui, mais pensait qu'il les avait rejoints plus tard dans le bureau.]

Un document du F.B.I.

Que «quelque chose» fut acheminé vers le centre de Wright Field est confirmé par un document officiel en provenance du FBI : il s'agit d'un télétype daté du 8 juillet, adressé à son Directeur (qui n'était autre que J. Edgar Hoover). Le document, obtenu grâce à une procédure permettant à des citoyens américains d'accéder à *certains* documents classifiés (The Freedom of Information Act), fait état d'un objet «supposé être un disque volant». Il est succinctement décrit «de forme hexagonale et était suspendu à un ballon par un câble, lequel ballon avait approximativement 6 mètres de diamètre. (Illisible) avisa ensuite que l'objet retrouvé ressemble à un ballon météorologique de haute altitude équipé d'un réflecteur radar [...]. Le disque et le ballon sont transportés à Wright Field


TELETYPE

FBI DALLAS 7-8-47 6-17 PM

DIRECTOR AND SAC, CINCINNATI URGENT

FLYING DISC, INFORMATION CONCERNING. [redacted], HEADQUARTERS EIGHTH AIR FORCE, TELEPHONICALLY ADVISED THIS OFFICE THAT AN OBJECT PURPORTING TO BE A FLYING DISC WAS RECOVERED NEAR ROSWELL, NEW MEXICO, THIS DATE. THE DISC IS HEXAGONAL IN SHAPE AND WAS SUSPENDED FROM A BALLON BY CABLE, WHICH BALLON WAS APPROXIMATELY TWENTY FEET IN DIAMETER. [redacted] FURTHER ADVISED THAT THE OBJECT FOUND RESEMBLES A HIGH ALTITUDE WEATHER BALLOON WITH A RADAR REFLECTOR, BUT THAT TELEPHONIC CONVERSATION BETWEEN THEIR OFFICE AND WRIGHT FIELD HAD NOT BORNE OUT THIS BELIEF. DISC AND BALLOON BEING TRANSPORTED TO WRIGHT FIELD BY SPECIAL PLANE FOR EXAMINATION. INFORMATION PROVIDED THIS OFFICE BECAUSE OF NATIONAL INTEREST IN CASE. [redacted] AND FACT THAT NATIONAL BROADCASTING COMPANY, ASSOCIATED PRESS, AND OTHERS ATTEMPTING TO BREAK STORY OF LOCATION OF DISC TODAY. [redacted] ADVISED WOULD REQUEST WRIGHT FIELD TO ADVISE CINCINNATI OFFICE RESULTS OF EXAMINATION. NO FURTHER INVESTIGATION BEING CONDUCTED.

WYLY

RECORDED

END

EX-29 23 JUL 22 1947

CXXXK ACK IN ORDER

UA 92 FBI CI MJW

BPI HB

8-38 PM O

6-22 PM OK FBI WASH DC YH

[redacted]

Fac-similé du télétype du F.B.I. où il est question du « disque volant » envoyé à Wright-Field

par vol spécial pour examen [...] en raison de l'intérêt national [...]».

William Moore prétend avoir contacté, en 1981, l'ancien agent du FBI qui envoya ce message. A la retraite, celui-ci refusa pourtant catégoriquement toute interview (Moore;1985)...

Une habile mise en scène ?

Dans l'après-midi du 8 juillet, après que le général Ramey eut examiné les débris apportés par Jesse Marcel, ce dernier fut convoqué dans son bureau. Ramey, paraît-il, voulut d'abord se faire montrer l'endroit exact de leur provenance. Les deux hommes s'en furent dans la salle des cartes et Marcel s'exécuta. Lorsqu'il regagnèrent le bureau de Ramey, Marcel vit que l'on avait éparpillé sur le plancher... les restes d'un vulgaire ballon météorologique! Des journalistes firent leur entrée et des photos furent prises, sur



L'illustration ci-contre nous montre le réflecteur de cette cible Rawin, emmenée dans les airs par quatre ballons de polyéthylène, qui fut identifié par Sheridan Cavitt et Irving Newton comme étant à l'origine des débris éparpillés au sol dans le bureau de Ramey. Ce réflecteur, fait de cadres en balsa sur lesquels étaient tendus et collées des feuilles d'étain, permettait de déterminer la vitesse et la direction des vents circulant en haute altitude. C'était un des ustensiles courants de la météorologie de l'époque.

lesquelles on reconnaît Marcel, Ramey et Dubose. Mais Marcel fut empêché par son supérieur de déclarer quoi que ce soit en leur présence. C'est Ramey qui s'expliqua. Pour mieux convaincre, il avait également appelé un spécialiste, l'adjudant-chef Irvin Newton, le météorologiste de la base. Newton devait identifier les débris, ce qu'il fit sans peine, puisqu'il était évident qu'il n'y avait là rien de plus que les restes en piteux état, froissés et détériorés du réflecteur d'une cible de type Rawin (le réflecteur, en fait des feuilles d'étain tendues sur des longerons en bois de balsa, servait à être repéré au radar. L'assemblage était suspendu à des ballons en néoprène, et plus tard en polyéthylène, que l'on gonflait à l'hélium). Marcel, en bon officier discipliné et obéissant, ne pipa mot, se contentant de poser en exhibant un des morceaux...

Le tour était joué. Le 9 juillet, le Roswell Daily Record titra à la une : *«Ramey dégonfle la soucoupe de Roswell»*. Tous les journaux qui avaient eu l'intention de publier le communiqué de Haut, mais n'en firent rien car il était trop tard le 8 juillet, le remplacèrent automatiquement par le démenti de Ramey, le matin du 9. La couverture fut donc bien plus grande pour cette seconde information qu'elle ne le fut

pour la première. La mascarade montée par les militaires avait pleinement réussi. Tous les protagonistes furent assignés au secret le plus absolu. L'armée put enfin s'occuper tranquillement de la suite des opérations. Pour le public, c'en était fini du «disque volant». Plus personne n'y prêta la moindre attention et l'affaire tomba dans l'oubli...

Tel est le scénario-type proposé par la plupart des enquêteurs qui ont foi en la réalité de la récupération d'une soucoupe et de ses occupants. Les choses sont cependant loin d'être démontrées et admises par tous. Ce qui est attesté, c'est l'ordre de Washington de créer une diversion; DuBose le corrobore et c'est un témoin particulièrement crédible. Marcel également. En tous cas, pour ce qui est de ceci. Mais revenons un instant à la séance organisée par Ramey...

Au moins six photographies furent prises lors de cette conférence de presse: sur deux d'entre-elles, on voit Marcel, agenouillé, présentant un large échantillon. Elles furent réalisées par le major Charles A. Cashon, le PIO de Fort Forth (Public Information Officer); sur trois autres, Ramey, tout d'abord seul, puis avec DuBose à ses côtés. C'est le journaliste James Bond Johnson, du Fort Worth Star-Telegram, qui les fit; sur la dernière, l'adjudant Irving Newton tenant deux larges morceaux (l'auteur du document n'est pas connu).

Un examen attentif des photos montre que l'aspect des débris disposés sur le revêtement de sol est quasi identique sur les six clichés : on y voit effectivement ce qui peut être des feuilles d'aluminium ou d'étain, déchiquetées et chiffonnées; des baguettes ou des longerons de différentes longueurs gisent, épars, et certains ont l'air d'être attachés aux débris d'apparence métallique. Tout cela fait plus songer aux restes d'un ballon et son réflecteur qu'à... une soucoupe volante, il faut le concéder! Pourtant... ces photographies posent problème et illustrent une ambiguïté de taille, représentative du type d'écueil sur lequel on achoppe fréquemment dans l'affaire de Roswell :

-Jesse Marcel, relatant cet épisode dans l'ouvrage de Berlitz et Moore dit : *«[...] Ils ont pris une photo de moi, accroupi, présentant certains des débris métalliques les moins intéressants. [...] Le matériau sur cette photo était des morceaux de ce que nous avions vraiment trouvé. Ce n'était pas une photo mise en scène. Plus tard, ils débarrassèrent tous [les éléments de] notre épave et substituèrent certains des leurs. Alors ils autorisèrent davantage de photos. Ces clichés furent pris tandis que les véritables débris étaient déjà en route pour Wright-Field»...*

-Rapportant l'interview d'Irving Newton, en juillet 1979, Berlitz et Moore écrivent : *«[...] J'en avais lâché des milliers [...] et il ne fait aucun doute que ce qu'on m'avait donné était des morceaux de ballons»...* Réinterrogé en juillet 1994 par l'USAF et le colonel Richard L. Weaver qui rédigea le rapport de l'enquête demandée par le GAO, Newton précisa : *«[...]Je ne fus pas influencé pendant la première interview, ni aujourd'hui, pour déclarer autre chose que ce que je savais être la vérité, qui est que le matériau que j'ai vu dans le bureau du général Ramey était les vestiges d'un ballon et d'une cible Rawin»...*

-L'affidavit signé par DuBose, en décembre 1991, stipule au paragraphe 7 : *«Le matériau montré sur les photographies prises dans le bureau du général Ramey était un ballon météorologique. L'explication du ballon météorologique pour les débris était une couverture pour détourner l'attention de la presse»* (Pflock;1994)...

-C'est le même DuBose, qui à peu de temps de là, répondit lors de sa rencontre avec Shandera, alors que celui-ci lui demanda comment il se fit que le matériau qui provînt de Roswell pût être un type de ballon météorologique : *«[...] Absolument pas. Il n'y avait pas de ballon météorologique là. Les ballons avaient certaines marques pour que nous soyons capables de les identifier».*
Shandera : *«Se pourrait-il que ce fut un quelconque type de réflecteur radar ?»*
DuBose : *«Non. Ce matériau était gris sombre. Nous ne savions pas ce que c'était».*
Shandera lui montra les fameuses photographies prises dans le bureau de Ramey et demanda à DuBose s'il reconnaissait les débris : *«Oh oui. C'est le matériau que Marcel ramena de Roswell à Fort Worth».* Comme Shandera lui répéta que, selon d'aucuns, ce qu'on y voyait provenait d'un ballon, DuBose s'exclama : *«[...] Ce n'est pas un fichu ballon météo! Il n'y en avait pas un seul là-bas».* Plus tard, lorsque son interlocuteur lui raconta que l'adjudant Newton avait formellement identifié un ballon météorologique, le général DuBose réaffirma : *«Aucun maudit ballon météorologique n'a jamais été dans cette pièce !»* (Shandera;1990).

-Le Dr. Jesse Marcel Jr., apparaissant dans le documentaire «Incident at Roswell», réalisé en 1995 pour la télévision anglaise Channel Four, assure, en montrant les photos prises dans le bureau de Ramey, que ce qu'on peut y voir... n'est en aucune manière semblable à ce que son père lui montra en revenant du ranch Foster ! Il soutient qu'il y a eu substitution des vrais débris et remplacement avec ceux d'un ballon météorologique...

-Enfin, il est un témoignage capital qu'on ne peut négliger, puisqu'il s'agit de celui du lieutenant-colonel de l'USAF à la retraite Sheridan «Cav» Cavitt, à l'époque capitaine, seul survivant de l'expédition du 7 juillet 1947 au ranch Foster, avec Marcel et Brazel. Berliner, Friedman, Randle, Schmitt et d'autres encore, ont toujours soutenu que Cavitt avait refusé de témoigner, voire même de confirmer simplement qu'il était bien l'officier en civil du CIC qui avait accompagné Marcel. Cavitt prétendait, disaient-ils, qu'il était lié par un serment et ne pouvait ni ne voulait s'y soustraire. Il finit cependant par témoigner à l'occasion de l'enquête menée par l'USAF à la demande du GAO et fit une déposition écrite en mai 1994. Ce qu'il y révèle peut se résumer comme suit : en préliminaire, il informe qu'il fut maintes fois sollicité par des enquêteurs et leur parla toujours librement, mais déplore que ses propos ont été souvent déformés (!). Il affirme, sans équivoque, que les débris découverts sur le champs étaient ceux d'un matériau réfléchissant, comportant des feuilles d'aluminium, et quelques fines baguettes ressemblant à du bambou. Il pensait à l'époque, et continue à le croire aujourd'hui, que ce qu'il trouva était un ballon météorologique. C'est ce qu'il répéta toujours aux enquêteurs. Il se remémore également un petit «boîtier noir», qu'il assimila à l'appareillage de la sonde-radio du ballon. Parlant des photographies des débris réalisées à Fort Forth, Cavitt maintient qu'il s'agissait bel et bien de ce qui avait été rapporté du ranch Foster. Il réaffirme aussi que, contrairement à ce

qui est clamé par des enquêteurs, il n'a jamais été astreint à aucun serment l'empêchant de s'exprimer dans cette affaire...

[**Remarque** : Il est néanmoins curieux - et ceci est mentionné par le colonel Weaver, l'auteur du rapport - qu'*avant* de procéder à son interview, le Secrétariat de l'Air Force lui adressa une autorisation écrite pour qu'il puisse débattre d'un sujet classifié, le libérant, en outre, de tout serment qu'il aurait pu faire... Etait-ce bien nécessaire vis-à-vis de son interlocuteur... l'USAF elle-même?! Ce qui fit dire à Friedman, que Cavitt avait su ménager ses intérêts et préserver sa retraite paisible...]

Rien n'est simple ! Alors ?

Le 509ème Groupe de Bombardiers cantonné à Roswell était une unité prestigieuse. C'était la seule escadrille de bombardiers atomiques. Les B-29 qui avaient lâché les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki étaient stationnés là. Les officiers et les hommes de ce corps d'armée d'élite avaient presque tous des états de service impressionnants. Nous étions au lendemain du second conflit mondial et en pleine Guerre Froide...

Le major Jesse Marcel s'est-il lourdement trompé ? *«[...] Je crois toujours que ce n'était rien qui venait de la Terre. Cela arriva sur Terre, mais pas depuis la Terre»*... répéta Marcel à de nombreuses reprises à ceux qui l'interrogèrent. Peut-on imaginer qu'il ait été incapable, lui, un officier des renseignements, un aviateur expérimenté, de reconnaître un banal ballon météorologique, comme il y en avait tant et tant? Et pourquoi pas? pensent certains... Notons qu'il fut muté à Washington, en octobre 1947; non pas sur une voie de garage, mais bien assigné au Special Weapons Program. Promu lieutenant-colonel deux mois plus tard, il parcourut le monde pour recueillir des échantillons d'air à des fins d'analyses, pour détecter s'il y avait eu des expérimentations nucléaires soviétiques.

Lorsque les Russes firent leur premier essai, c'est Jesse Marcel lui-même, dit-il, qui rédigea le rapport dont s'inspira la Maison Blanche pour annoncer l'événement. Est-ce bien à lui, qui ne put identifier un vulgaire ballon météo quelques mois auparavant, qu'on aurait confié de telles missions?...

Crash à Circleville.

Dans les environs du premier juillet 1947 - donc tout juste *avant* Roswell - un autre incident s'était produit dans la petite ville de Circleville, Comté de Pickway, dans l'Ohio. Il vaut la peine d'être signalé. Un fermier de l'endroit, Sherman Campbell, découvrit à proximité de son ranch les restes d'un ballon et de sa cible Rawin. Campbell, bien que dépourvu de toute formation particulière, réalisa d'emblée qu'il s'agissait d'un engin militaire. Il hypothéqua qu'il pouvait être à l'origine d'observations de «disques volants» - on était alors en pleine vague, je le rappelle - surtout en raison de son réflecteur particulièrement brillant. Il prévînt le shérif local, qui immédiatement identifia l'objet. L'armée fut avertie. Le journaliste de l'endroit visita les lieux, fit une photo et un article qui fut repris par plusieurs quotidiens. Il est intéressant de constater que, comparativement au cas de Roswell, où des protagonistes comptaient des spécialistes, *pas un seul* des acteurs de l'incident survenu dans l'Ohio ne se méprit à aucun moment sur la nature exacte de ce qui s'était «crashé» là! (Berlitz et Moore;1980)...

Un second site à Roswell ?

Dans l'après-midi du 8 juillet, poursuivent Randle et Schmitt, Blanchard se rendit personnellement au ranch Foster. Une recherche aérienne avait été engagée au-dessus de la zone critique et... un second site fut bientôt découvert et immédiatement isolé par les militaires! Cette fois, ce n'est plus de fragments insolites dont on parla. Très vite la rumeur d'une épave entière et de petits êtres humanoïdes se répandit. La phase la plus extraordinaire de l'affaire de Roswell restait à venir...

A suivre.

Patrick Ferryn.

REFERENCES :

-BERLITZ, Charles and MOORE, William L. 1980. «The Roswell Incident». New York : Grosset and Dunlap.[Une édition française parut en 1981 : «Le Mystère de Roswell. Les Naufragés de l'Espace». France-Empire].

-BLOECHER, Ted. 1967. «Report on the UFO Wave of 1947». Introduction by Dr. James E. McDonald.

-BOUGARD, Michel. 1977. «La chronique des OVNI». J.-P. Delarge.

-CAHN, J.P. 1952. «Flying Saucers and the Mysterious Little Men». True, Septembre. pp. 17-19, 102-12.

-FRIEDMAN, Stanton T. 1985. «Flying Saucers, Noisy Negativists and Truth». Sixteenth Annual MUFON UFO Symposium. Saint-Louis, Missouri. June 28-29-30.
1991. «Update on Crashed Saucers in New Mexico». MUFON 1991 International UFO Symposium Proceedings. Chicago, Illinois July 5-6-7.
1995. «Roswell Revisited». MUFON Symposium, Seattle. May.

-FRIEDMAN, Stanton T. & BERLINER, Don. 1992. «Crash at Corona». Paragon House. New York.

-FRIEDMAN, Stanton T. et MOORE, William L. 1981. «The Roswell Incident: Beginning of the Cosmic Watergate». Twelfth Annual MUFON UFO Symposium Proceedings. MIT, Cambridge, Mass. July 25-26.

-LAGRANGE, Pierre. 1993. «L'Affaire Kenneth Arnold», in «OVNI vers une anthropologie d'un mythe contemporain». Collectif sous la direction de Thierry Pinvidic. Dimensions Humaines. Editions Heimdal.
1995. «La soucoupe volante qui venait de la planète Mogul» [excellent] dossier sur Roswell in OVNI Présence, n° 54, février.
1995. «Extra-Terrestres. La Grande arnaque». Science & Vie. N°935. Août.

-MOORE, William L. 1985. «Crashed Saucers : Evidence in Search of Proof». Sixteenth Annual MUFON UFO Symposium. Op. cit.

-PFLOCK, Karl T. 1994. «Roswell in Perspective». Fund for UFO Research Inc. P.O. Box 277. Mount Rainier, MD 20712.

-RANDLE, Kevin D. 1995. «Roswell UFO Crash Update : Exposing the Military Cover-up of the Century». Global Communications.

-RANDLE, Kevin D. & SCHMITT, Donald R. 1991. «UFO Crash at Roswell». Avon Books. New York.
1994. «The Truth About the UFO Crash at Roswell».M. Evans and Company, Inc. New York.

-SCHMITT, Donald R. 1990. «New Revelations from Roswell». MUFON Internat. UFO Symposium Proceedings. Pensacola, Florida. July 6-7-8.
1992. «UFO Crash at Roswell : New Witnesses, New Evidence». Proceedings of the UFO Research Symposium. Denver, Colorado. May 22-25.

-SHANDERA, Jaime H. 1991. «New Revelations About The Roswell Wreckage : A General Speaks Up». Focus Vol. 5 (New Series). Issues 10-11-12. Dec. 31. 1990.
1994. «Report of Air Force Research Regarding the 'Roswell Incident'». WashingtonD.C., Department of the Air Force, July.
1995. General Accounting Office (GAO). Government Records - Results of a Search for Records Concerning the 1947 Crash near Roswell, New Mexico. July. Washington, D.C. 20548, USA.

-SIDER, Jean. 1990. «Ultra Top-Secret: Ces OVNIS qui font peur». Editions Axis Mundi.
1994. «Contacts Supra-Terrestres - Leurres et Manipulations». Tome I. Ed. Axis Mundi

-STRINGFIELD, Leonard H. 1957. «Inside Saucer Post, 3-0 Blue».
1978. «Retrievals of the Third Kind : A Case Study of Alledged UFOs and Occupants in Military Custody». MUFON Proceedings.
1980. «UFO Crash/Retrieval Syndrome, Status Report II : New Sources, New Data». MUFON, January.
1982. «UFO Crash/Retrievals : Amassing the Evidence, Status Report III.
1985. «The Fatal Encounter at Ft. Dix-McGuire : A Case Study, Status Report IV».
1989. «UFO Crash/Retrievals : Is the Coverup Lid Lifting? Status Report V». MUFON Journal, January.
1991. «UFO Crash/Retrievals : The Inner Sanctum, Status Report VI».

Au moment de boucler cet article, l'annonce de la parution en français de deux livres consacrés à Roswell venait de nous parvenir :

-BOURDAIS, Gildas. 1995. «Sont-ils déjà là? Extraterrestres : l'affaire Roswell». Presses du Châtelet.

-NOLANE, Richard, D. 1995. «Extraterrestres, la vérité sur Roswell». Editions Plein Sud.

A-t-on réellement filmé des extraterrestres à Roswell ? : Le point sur l'affaire.

Depuis plusieurs semaines il est abondamment question d'un document qui, si son authenticité était prouvée, pourrait constituer une preuve irrécusable de l'origine extraterrestre des OVNI. Ce document est connu depuis le printemps 95 par des informations circulant sur le réseau *Internet*. Il a été quasi officiellement annoncé à la presse à ce moment-là, mais la nouvelle n'a circulé que dans les pays anglophones. C'est surtout depuis la diffusion de photos extraites de ce document filmé dans l'émission *L'odyssée de l'étrange* de Jacques Pradel (TF-1, 21 juin 1995) que la nouvelle a fait l'effet d'une bombe dans les médias francophones. Depuis lors, une cassette vidéo vendue par TF-1 a largement fait connaître le document dans le public, et une récente (23 octobre 1995) nouvelle émission de J. Pradel est venue confirmer l'intérêt des médias pour cette question.

La Société Belge d'Etude des Phénomènes Spatiaux s'est toujours refusée à jouer la carte du sensationnalisme au détriment de la rigueur scientifique. Son objectif, au-delà de la collecte des témoignages, est d'entreprendre des enquêtes critiques et des analyses fouillées en collaboration avec un certain nombre d'experts scientifiques. Nous comptons bien conserver ce cap, quoi qu'il arrive et quels que soient les enjeux du présent débat.

Sollicités depuis plusieurs semaines pour que nous donnions notre point de vue sur la valeur du film évoqué plus haut, nous vous présentons ci-après les quelques informations aujourd'hui en notre possession (je remercie ici plus particulièrement M. A. Meessen qui m'a communiqué l'essentiel des données ayant circulé sur le réseau *Internet*). La quasi totalité des articles et des dossiers publiés sur l'histoire de ce film ont également été consultés. Sans préjuger de l'authenticité réelle du document qui alimente les discussions actuelles, la SOBEPS précise d'emblée que la légèreté avec laquelle le film semble actuellement diffusé ne peut que nuire à sa crédibilité. Il est surtout regrettable que des objectifs priori-tairement mercantiles paraissent l'avoir emporté sur la stricte rigueur scientifique faite de patience, en dehors de tout contexte médiatisé.

La crédibilité de l'ufologie est, elle aussi, mise à l'épreuve dans cette affaire. Il nous faut donc examiner les pièces du dossier, aussi sereinement que possible, et procéder à une critique historique des événements. Il est en effet essentiel, pour comprendre l'évolution de la diffusion du document, de situer les acteurs et leurs diverses prises de position sur une échelle du temps. La chronologie étant, en elle-même, une information précieuse pour apprécier la pertinence des arguments invoqués, nous commencerons par évoquer les faits tels qu'ils furent peu à peu révélés..

Jenny Randles (qui était alors Directeur des Recherches pour la British UFO

Research Association - BUFORA) semble avoir été avertie de l'existence d'un film d'autopsie d'extraterrestres par Philip Mantle (alors Président de l'Independent UFO Network) dès **juillet 1993**. Mantle aurait également alerté Walt Andrus (Directeur International du Mutual UFO Network - MUFON) lors de la conférence annuelle du BUFORA organisée en juillet 93 à Bristol, sur la côte sud de l'Angleterre. En **novembre 93**, P. Mantle mettait au courant les membres du comité directeur de BUFORA. Le **12 novembre** suivant, alors qu'ils attendaient l'avion à London Heathrow pour se rendre à un congrès ufologique à Vienne, Philip Mantle, Jenny Randles et John Spencer (Président de BUFORA) discutèrent à nouveau de cette affaire.

Dans la revue *UFO Times* éditée par la BUFORA (numéro de juillet-août 1995), Philip Mantle (devenu entre-temps Directeur des Recherches pour cette association ufologique) confirma les principaux éléments de ses premiers contacts avec Ray Santilli, le «découvreur» de ce document étonnant. Mantle écrit : *«J'ai d'abord été approché par Santilli il y a environ deux ans (au début de 1993 donc) alors qu'il voulait m'associer à la réalisation d'un documentaire sur les OVNI. (...). Pour diverses raisons, ce projet ne fut pas poursuivi, mais Santilli évoqua devant moi l'existence d'un film réalisé à Roswell en 1947, et comment il l'avait obtenu. (...). J'ai raconté l'affaire à quelques-uns de mes amis, notamment à John Spencer, actuellement Président de BUFORA. J'en ai aussi parlé à W. Andrus alors qu'il était invité à une conférence à Bristol. (...). A plusieurs reprises Santilli m'a promis de pouvoir visionner ce film, mais à chaque fois le rendez-vous a dû être reporté. (...). Au* ***début de 1994****, je préparais un article sur le film de fiction racontant l'affaire de Roswell (avec les acteurs Kyle McLachlan et Martin Sheen). A cette occasion je décidai de recontacter Santilli. Je lui ai demandé s'il affirmait toujours disposer d'un document filmé datant de 1947 et pris à Roswell. Il m'a répondu : «Oui, mais vous ne me croyez pas, Philip!». Une fois de plus, je lui ai répété que je voudrais bien voir ce film, et nous avons discuté d'une telle possibilité. Après de nombreux coups de téléphone et divers fax échangés entre nous, on convint d'un rendez-vous ferme au bureau londonien de Santilli pour le 17 mars 1995. (...).»*

Dans le *Daily Mirror* du **22 décembre 1993**, il était annoncé que le fameux réalisateur Stephen Spielberg était entré en possession d'un film relatif à l'affaire de Roswell. L'auteur du document d'époque aurait été un certain Von Poppen. Ce film aurait montré le corps de quatre êtres extraterrestres d'aspect humanoïde au pied d'un engin spatial fracassé au sol. Cette dépêche (manifestement d'origine anglaise) allait être reprise dans le *Daily Star* du **1er février 1994** avant d'être diffusée un peu partout en Europe.

Inutile de préciser que la société de production de S. Spielberg (*Amblin Entertainment*) s'empressa de démentir l'information. Selon le *Daily Mirror*, Spielberg aurait l'intention de produire un film sur le «crash» de Roswell d'ici 1997 afin de commémorer à sa façon le cinquantenaire du début de l'ufologie. Ce film (baptisé *Project X*) serait déjà programmé pour un montant d'environ 80 millions de dollars et il inclurait des séquences de fiction avec d'authentiques documents (en particulier une autopsie d'extraterrestres).

D'après Eduardo Ruso (du Centro Italiano Studi Ufologici - CISU) qui rencontra P. Mantle en mai 1995 à Saint-Marin (voir plus loin), celui-ci lui aurait déclaré que la source de cette information pour le moins surprenante serait un certain Carl Nagaitis qui avait entendu parler du film obtenu par Santilli et qui souhaitait ainsi obliger le producteur anglais à diffuser le document en sa possession. Ajoutons que ce Nagaitis est un ami et collaborateur de Philip Mantle (ils ont notamment publié un ouvrage ensemble).

Le **13 janvier 1995**, lors d'un «talk-show» diffusé en direct par la BBC (*Good morning with Anne and Nick*), le chanteur pop du groupe des *Troggs*, Reg Presley, bien connu pour l'intérêt qu'il porte aux OVNI, déclarait qu'il avait eu l'occasion de parler avec un producteur qui avait mis la main sur un film d'autopsie d'extraterrestre alors qu'il recherchait du matériel filmé à propos d'Elvis Presley. Reg Presley précisa d'ailleurs qu'il avait pu visionner ce document exceptionnel, à savoir 15 rouleaux de pellicule d'une durée totale de 150 minutes.

Dans la mesure où il s'agit là de la première déclaration publique annonçant l'existence du film découvert par Santilli, il est intéressant de préciser la version qu'en donne Reg Presley. Ce récit a été proposé par Colin Andrews, ami de Presley et bien connu pour ses recherches à propos des traces laissées dans les champs britanniques (les fameux *crop circles*). On ne manquera pas de rapprocher cette version de celle proposée plus tard (entre mars et juillet 1995) par R. Santilli. Voici un extrait de la déclaration de C. Andrews telle qu'elle apparaît dans le numéro de l'hiver 1995 de sa *Circle Phenomenon Research International Newsletter*.

«Durant les premiers jours de 1995, j'ai reçu un coup de fil de mon vieil ami Reg Presley dans mon bureau aux Etats-Unis. Reg était en Angleterre. Chacun connaît l'intérêt de Reg pour les OVNI et le phénomène des «crop circles». Il est le chanteur principal du groupe rock des «Troggs» (populaire dans les années 60). Reg me raconta que son directeur avait eu l'occasion de parler avec un homme d'affaires à Londres, un certain Raymond Santilli, directeur et propriétaire de «Merlin Productions», une société de communication qui avait également des connections avec le showbiz. Reg et moi avons été en contact professionnellement il y a quelques années et nous avons conservé de solides liens d'amitié.

«Santilli suggéra au directeur de Reg que ce dernier vienne à Londres visionner le matériel. Ray disait qu'il s'agissait d'un matériel unique, d'origine militaire, et montrant un OVNI écrasé au sol près de Roswell. Il déclara aussi que ce film avait été offert à Stephen Spielberg il y a quelque temps de cela, mais que l'affaire avait échoué. Très excité Reg se rendit bien vite dans les bureaux de Merlin Productions à Londres. C'était juste après Noël 1994. Une séquence de 15 minutes fut transférée sur vidéo à partir du film 16 mm original.

«Comment ce film était arrivé là et qui l'avait donné ? Selon Santilli, on lui avait proposé ce film en présence d'un directeur commercial de la Fox TV alors qu'il recherchait des archives cinématographiques sur Elvis Presley pour un documentaire qu'il comptait produire. L'homme qui lui proposa ce document était un ancien caméraman militaire. Santilli recherchait des archives inédites sur la vie militaire d'Elvis. L'ancien militaire proposa à Santilli 15 bobines de film non développé qu'il avait lui-même filmées à l'époque du crash de Roswell, au sol et depuis les airs. Il y avait aussi des autopsies d'êtres trouvés sur place. Il déclarait avoir appartenu au service des

Renseignements. En raison de la nature inhabituelle des événements, les canaux en usage ne furent pas respectés et quand Washington réclama les documents, seulement deux bobines furent retrouvées et envoyées, le reste étant gardé par le caméraman.

«Pendant les 46 années qui suivirent il avait caché l'existence de ce film, effrayé par les représailles que le gouvernement fédéral pouvait exercer à son égard. Maintenant qu'il était âgé, il cherchait à obtenir une substantielle somme d'argent pour acheter une maison pour sa nièce en guise de cadeau de mariage et il avait ainsi décidé de vendre le film. L'homme alla rechercher les vieilles bobines et permit qu'un petit morceau de film soit coupé afin que Santilli puisse faire une analyse à Londres. Selon Santilli, la société Kodak aurait déclaré que ce film datait d'environ 1948. Cela a suffi pour que Santilli reparte chercher l'ensemble des bobines pour un montant total de 100.000 dollars (il a aussi mentionné la somme de 150.000 $).»

L'autre date importante de cette chronologie des événements est le **3 février 1995**. Nous reprendrons la suite du récit de Colin Andrews pour ce nouvel épisode.

«Si cette histoire est vraie, le gouvernement américain serait certainement nerveux à propos de la perte d'un tel matériel qui prouverait leur mensonge au monde entier. C'est Reg qui m'impliqua dans cette affaire. Vers la fin de la dernière semaine de janvier 1995, Reg avait pu revoir la séquence de 15 minutes en vidéo et il souhaita alors m'associer dans sa recherche. Reg et moi avons demandé à Santilli de pouvoir le rencontrer. Le rendez-vous fut fixé au 3 février 1995. J'ai fait le vol depuis New York en compagnie de mon épouse, Synthia, afin qu'elle puisse également témoigner. Santilli nous expliqua comment il avait trouvé le film et combien cela fut facile de le sortir des Etats-Unis. Cependant, il avait eu des difficultés à développer la vieille pellicule. Certaines bobines étaient plus endommagées que d'autres, les gris se mêlant au noir, les images étant alors de piètre qualité. La prestigieuse Royal Society de Londres accepta de l'aider avec leur technique de renforcement par digitalisation électronique. Apparemment les résultats de cette technique informatique furent bons et Santilli déclara qu'ils n'avaient plus que quelques films à traiter. Il dit aussi qu'il avait vu ce qui avait été développé et qu'il était certain de leur authenticité. Il déclara encore qu'on y voyait la scène du crash avec des débris qui étaient examinés et emportés.

«Le film montrait également deux autopsies dont une au cours de laquelle on distinguait nettement le Président Truman en train d'observer ce qui se passait. D'après ce qui est dit, Truman est debout avec d'autres personnes derrière un écran vitré et son visage peut être vu si distinctement qu'il est possible de lire sur ses lèvres les mots qu'il prononce. Tout le film est en noir et blanc et totalement muet. Selon le caméraman, la seconde autopsie fut entreprise dans un hôpital militaire de Dallas. J'ai demandé à Santilli quelle était la chose qui l'avait le plus impressionné? Qu'est-ce qui l'avait convaincu de son authenticité? «Je n'ai plus eu aucun doute, répondit-il, quand j'ai vu le Président Truman.»

«La première scène d'autopsie, réalisée sous une tente, se trouvait sur la séquence vidéo que Reg et moi avons visionnée. Il y avait deux personnes habillées de blanc travaillant sur le côté gauche d'un corps qui est couché sur une sorte de table. Ce personnel «médical»

ne portait pas de couvre-chef, ni des gants, ni de masque. Le supposé extraterrestre est recouvert d'un drap blanc d'où émergent la tête, les pieds et la main droite. A cause de l'angle de prise de vue de la caméra fixe, positionnée du côté droit de la table, il est difficile d'estimer la taille de ce corps. Je dirais qu'elle est comprise entre 1,50 m et 1,85 m, et qu'elle est plus vraisemblablement comprise entre 1,75 m et 1,80 m. Les pieds semblent un peu plus grands que chez les humains, tout comme la tête, en forme de poire et sans cheveux. Les yeux sont très grands et noirs. On distingue juste un petit nez et peut-être une fine bouche également.

«Il est difficile d'être certain du nombre de doigts visibles à la main droite mais je crois que j'ai vu quatre doigts et un pouce; en tout cas le pouce était bien visible. J'ai demandé à Santilli de me permettre de réaliser une copie de ce film avant de rentrer aux U.S.A. où je pouvais obtenir un avis médical sur les examens observés. Santilli accepta à la condition que personne d'autre ne puisse visionner le document. Avec son accord, j'ai ainsi montré le film au Dr Gale Ramsby, professeur de radiologie au Centre de Santé de l'Université du Connecticut. Selon le professeur Ramsby, le film montre une opération chirurgicale plutôt qu'une véritable autopsie. Santilli vérifia que le caméraman avait effectivement déclaré qu'il s'agissait d'une intervention d'urgence menée sur le site même de l'accident après qu'on se fut aperçu qu'une des créatures était encore en vie. Dans le film deux personnes semblent enlever une sorte de pansement d'une blessure située sur le côté gauche du torse ou bien du bras. L'endroit précis est masqué par le corps. De temps en temps, de grandes quantités de tampons d'ouate ou de pansements sont soigneusement examinés par les deux hommes qui les déposent à côté de la table. Durant tout le film il y a une mention inscrite dans le coin inférieur droit de l'écran sur laquelle on peut lire : RESTRICTED ACCESS A01 CLASSIFICATION SUBJECT 1 of 2 JULY 30th 1947.

«Il y a trois ou quatre éclairs blancs qui sont visibles durant le film, et que les experts pensent être dus à des réparations ou des collages sur le film. Pendant ces éclairs, en repassant le film image par image, on peut constater que le repère signalé plus haut reste visible alors que tout le reste disparaît dans le blanc. Cela indique que ce repère a manifestement été ajouté par après, probablement durant le développement.»

Plusieurs personnes ont fait remarquer que les mentions signalées par Colin Andrews n'étaient pas conventionnelles. Ainsi, les documents militaires américains sont plutôt datés par le jour suivi du mois et de l'année : on se serait donc attendu à 30 JULY 1947 plutôt qu'à JULY 30th 1947.

Le **5 mars 1995**, dans un article écrit par Jules Stenson (*Aliens are captured... on film*), le *Sunday People* de Londres annonçait qu'un film montrant pour la première fois des images d'authentiques extraterrestres serait bientôt visible. Le journaliste citait Ray Santilli comme étant l'acheteur (pour la somme de 100.000 £) de ce document étonnant. Dans cet article, Philip Mantle déclarait : *«Le document est unique. C'est le seul film connu qui montre des extraterrestres. Un officier de l'Air Force fut dépêché de Washington pour les filmer. Il a conservé quelques rouleaux de ce film et il vient de les vendre à Ray Santilli parce qu'il avait besoin d'argent.»*

Plus loin Mantle ajoutait : *«Le document montre toute l'affaire, la trace et les débris*

au sol, et entre trois et cinq entités, quelques-unes d'entre elles étant mutilées. Cet équipage n'aurait été découvert qu'environ une semaine après l'accident, ce qui explique que certains corps étaient décomposés ou partiellement dévorés par des prédateurs. (...).» Précisons qu'au moment de cette déclaration dans laquelle P. Mantle n'hésitait pas à donner des détails (inédits et souvent erronés), l'ufologue anglais n'avait toujours pas vu la moindre image du film à propos duquel il parlait si abondamment.

Le **11 mars 1995**, Santilli aurait invité diverses personnalités religieuses (dont l'archevêque de Canterbury !) à venir regarder son document et donner leur avis de gens d'église(s). Leur réaction semble avoir été plutôt négative : pour eux, dans une belle unanimité oecuménique, il ne pouvait s'agir que d'une fraude.

La première fois que Philip Mantle put visionner le fameux film, ce fut le **17 mars 1995**. En compagnie de son épouse Sue, dans le bureau londonien de Santilli, ils regardèrent une séquence qui correspond à la scène de la tente décrite plus haut. Selon Mantle (à comparer à la description d'Andrews), la caméra est fixe et filme un corps en partie recouvert d'un drap coloré, la tête, les bras et les jambes étant visibles. Près de la table où repose le corps, il y a deux individus vêtus de blanc qui semblent prélever des échantillons sur le cadavre. A l'avant de la scène on aperçoit un personnage habillé en sombre qui tourne le dos à la caméra. Les images sont de piètre qualité.

C'est à la suite de ce premier contact avec les images du film de Roswell que P. Mantle décida d'inviter Santilli à participer à la conférence annuelle du BUFORA organisée en août 1995. A la surprise de Mantle, Santilli ne se fit pas prier et accepta d'emblée cette invitation.

Le **26 mars 1995**, la *Press Association* britannique diffusait un communiqué de presse annonçant qu'un producteur de télévision anglais, Raymond Santilli, avait mis la main sur un film de plusieurs dizaines de minutes concernant l'affaire de Roswell. Le même communiqué signalait que Philip Mantle, représentant du MUFON en Angleterre et Directeur des Recherches pour le BUFORA, avait déclaré que le film avait été authentifié par la firme Kodak. Il était également précisé que le film était constitué de 14 rouleaux pour une durée totale de 91 minutes. Philip Mantle y annonçait aussi que le document serait présenté en août 1995 lors du congrès annuel de BUFORA organisé à Sheffield.

Le lendemain (27 mars), plusieurs quotidiens anglais diffusèrent l'information. Dans son édition du 29 mars, l'*Independent* publiait une lettre que leur avait envoyée Philip Mantle. C'était pour lui l'occasion de donner quelques précisions sur les scènes que le film montrait. Il y affirmait aussi que c'était là la *«meilleure preuve qu'un engin spatial extraterrestre s'était bel et bien écrasé sur Terre durant l'été de 1947»*. D'une manière générale, les déclarations de Mantle datant de cette époque (printemps 1995) révèlent qu'il était entièrement convaincu de l'authenticité du document et de son caractère extraordinaire.

Graham W. Birdsall, éditeur du bulletin *UFO Magazine*, prétend que cette campagne de presse a été orchestrée par P. Mantle qui aurait envoyé lui-même un communiqué à la *Press Association* britannique. La version de Mantle est évidemment différente. Il dit avoir été contacté par David Clarke, un ancien

membre du comité directeur de BUFORA qui était alors attaché comme journaliste au quotidien *Sheffield Star*. Ce Clarke cherchait des informations parce qu'il souhaitait écrire un article à propos d'une observation d'OVNI signalée près de Sheffield. Dans la conversation, Mantle évoqua le futur congrès de BUFORA et, dans la foulée, il parla du film de Santilli. Quelques jours plus tard, probablement entre le 20 et le 25 mars, P. Mantle aurait alors été approché par des journalistes de la *Whites Press Agency* de Sheffield qui demandèrent à l'ufologue de confirmer les propos qu'il avait tenus à D. Clarke et qui étaient parvenus à leurs oreilles. C'est de là que seraient nés les divers articles publiés dans la dernière semaine de mars 1995.

Depuis les premiers développements de cette affaire, Stanton T. Friedman, physicien nucléaire de formation et véritable ufologue professionnel, grand spécialiste de Roswell et des affaires connexes à ce cas (comme le dossier «Majestic-12»), s'était intéressé à l'histoire du film et à son contenu. Le **31 mars 1995**, S.T. Friedman était l'invité de la Central Television de Birmingham. Bien entendu, on ne manqua pas de l'interroger à propos du film dont la presse britannique venait de parler les jours précédents. En fait, à cette époque, Friedman n'avait pas encore pu visionner la moindre séquence du film. Friedman et Philip Mantle (lui aussi invité au débat télévisé) résidaient dans le même hôtel. Malgré cela, à aucun moment, Mantle ne crut bon d'inviter le physicien américain à venir regarder la séquence vidéo d'une quinzaine de minutes qu'il avait avec lui. Cette séquence avait été fournie par Santilli qui, par ailleurs, avait refusé de participer à l'émission télévisée.

Juste avant cette émission, le directeur de *UFO Magazine*, Graham W. Birdsall, avait pris contact avec Stanton T. Friedman afin qu'il se livre à quelques vérifications à propos des informations divulguées par la presse britannique. Avant son départ pour l'Angleterre, le physicien américain avait ainsi pu vérifier que le cinéaste de 82 ans, présumé auteur du film de l'autopsie d'extraterrestres, était inconnu dans les archives militaires sous le nom signalé : Jack Barnett. De deux choses l'une : ou bien il s'agissait d'un pseudonyme destiné à préserver l'anonymat de ce caméraman, ou bien le nom était exact et cet individu n'avait jamais travaillé dans l'U.S. Army. Dans un courrier circulant sur *Internet* le **20 septembre 1995**, John W. Ratcliff affirme que lorsque R. Santilli a révélé le nom du caméraman dans un courrier qui se voulait confidentiel mais qui fut finalement largement diffusé, il a commis une «coquille» orthographique, écrivant BARNETT au lieu de BARRETT. Cela change évidemment le commentaire de Friedman (voir plus loin).

D'autre part Friedman put aussi vérifier que dans les agendas personnels du Président Truman déposés à la Truman Library, rien ne signalait la présence du Président des Etats-Unis au Texas entre juillet et octobre 1947. Il est intéressant de noter qu'à l'époque (fin mars 1995), le réseau *Internet* propageait la rumeur selon laquelle Friedman avait pu vérifier, au contraire, que Truman était bien à Dallas à la date de la supposée autopsie. Désinformation? Juste avant son retour aux Etats-Unis, le **4 avril 1995**, S.T. Friedman rencontra enfin Santilli : ce dernier aurait alors admis que son seul intérêt dans cette histoire était bien financier.

Ce même jour (**4 avril 1995**), R. Santilli fut interviewé à la BBC. Le producteur annonça alors que le film avait été réalisé

en juin 1947 et non au début de juillet, c'est-à-dire un mois avant que l'affaire de Roswell soit évoquée dans la presse américaine. D'après Santilli, la région de l'accident aurait été complètement nettoyée pour effacer toute trace. Malheureusement, on aurait oublié une petite zone qui fut retrouvée fortuitement le 7 juillet suivant.

On peut signaler que certains ufologues (dont Jean Sider) avait déjà évoqué la possibilité d'autres crashs d'OVNI en juin 1947. Le commentateur de la BBC utilisa expli-citement le nom de Jack Bamett pour désigner le caméraman. Ce dernier aurait conservé certaines parties de son film afin de les améliorer : il développait lui-même son matériel et suspectait que certains films seraient de mauvaise qualité vu les conditions de la prise de vues.

Quatre jours plus tard, le **8 avril 1995**, Ray Santilli séjournait sur la Côte d'Azur et participait au Festival de Cannes. C'est à cette occasion que Perry Petrakis, rédacteur en chef de la revue *Phénoména*, rencontra le producteur et l'interviewa afin d'alimenter un article qui fut publié dans le n° 27 (mai-juin 1995). Dans cet échange, Santilli évoqua un certain nombre de points qui avaient déjà été diffusés au Royaume-Uni. Il confirma notamment que le film avait effec-tivement été réalisé un mois avant que l'affaire de Roswell n'éclate en juillet 1947. Il ajouta : *«C'est extraterrestre sans le moindre doute possible!»*.

Rentré en Angleterre, Ray Santilli fut interviewé sur la chaîne *Radio 4* de la BBC le **11 avril 1995**. L'animateur, Louis Robinson, s'entendit confirmer par Santilli que le film présentait non seulement l'autopsie d'extraterrestres, mais aussi les restes du véhicule et la présentation de divers débris.

C'est à la date du **20 avril 1995** que P. Mantle prétend avoir envoyé à R. Santilli deux pages dans lesquelles il exposait les analyses qu'il aurait voulu voir exécutées à propos du film. Des copies de cette lettre auraient été envoyées à W. Andrus (MUFON) et J. Spencer (BUFORA). Selon Mantle, deux sociétés anglaises auraient accepté d'entreprendre de telles analyses du film Kodak (dont la *Hasan Shah Films*).

Une semaine plus tard, le **28 avril 1995**, Philip Mantle et son épouse Sue rencontrèrent R. Santilli dans son bureau de Londres. Le rendez-vous avait été organisé afin de visionner une autre séquence du film. En fait, le film qui fut présenté ce jour-là était celui de l'autopsie d'un extraterrestre, alors que jusque là Mantle avait seulement pu voir l'épisode de la tente. Dans cette nouvelle séquence, deux opérateurs commencent par enlever une membrane noire qui recouvrait les yeux du cadavre. L'individu est de sexe féminin et son corps est intact (ce n'est donc pas le film de cette autopsie qui fut finalement commer-cialisé). D'après la description de Mantle, la pièce est identique à celle de la seconde autopsie (celle du cadavre présentant une sérieuse blessure à la jambe droite), on y retrouve une vitre derrière laquelle on distingue un personnage semblant observer la scène.

Le **3 mai 1995**, S.T. Friedman envoya un fax à Ray Santilli afin de lui signifier qu'il restait de nombreux points obscurs dans cette affaire. Il réclamait surtout des informations précises à propos des points suivants : le type de caméra utilisée; le type exact de film utilisé et les dates de prise de vues; les documents attestant la carrière militaire du soi-disant Jack «Barnett»; la preuve, sous forme de reçu, d'un payement de 100.000 $ à ce Jack «Barnett»; etc. Dès le lendemain (**4 mai 1995**), R. Santilli répondit très laconiquement à Friedman : *«Rien de ce vous évoquez ne m'intéresse»*.

On peut penser que la désinvolture de cette réponse était due au peu de temps dont Santilli disposait alors. En effet, le **5 mai 1995**, à l'invitation de Santilli et de Mantle, une présentation spéciale fut organisée dans une salle louée au Museum de Londres. Cette réunion avait été réservée à un certain nombre d'ufologues triés sur le volet (la SOBEPS et ses dirigeants n'étaient pas du nombre), et on y vit surtout plusieurs représentants des médias télévisés. D'après différents témoignages de participants, une petite centaine de personnes purent ainsi visionner quelques extraits du film original. C'est lors de cette projection privée que l'animateur de TF-1, Jacques Pradel, négocia un contrat d'exclusivité pour la France. Un autre personnage des milieux audiovisuels était présent : M. Bob Kiviat, associé à la *FOX Network* aux Etats-Unis, et chargé de vérifier en quoi le document proposé pouvait constituer une bonne affaire commerciale ou non.

Le film fut présenté sans aucune introduction ni commentaires. Seule la mention suivante s'afficha sur l'écran quelques instants avant la projection : *«Le film que vous allez voir est tiré de bobines de 3 minutes qui constituent le film original en 16 mm qui a été obtenu de la personne ayant elle-même assuré la prise de vues. Tous les droits sont en possession de Merlin Communications Ltd.»*

On imagine que de multiples questions surgirent aussitôt après la projection. Assailli par les spectateurs, Santilli ne répondit quasiment à rien, laissant la parole à une personne qui semblait agir comme son agent de publicité. Cette personne décida subitement que l'entretien s'arrêterait là; ils quittèrent alors la scène laissant la salle avec ses interrogations. Cet individu qui paraissait avoir beaucoup d'influence sur Santilli fut par après identifié comme étant Chris Cary, un conseiller en marketing free-lance qui venait de s'associer avec Santilli pour former une société destinée à centraliser tous les aspects commerciaux du film (*International Exploitation Management*). Le copyright des photographies actuellement publiées est par contre attribué à une autre société : la *Roswell Footage Ltd.*

Dans un courrier échangé entre ce Chris Cary et G.W. Birdsall le **26 mai 1995**, Cary, évoquant les réticences de S.T. Friedman à propos du film, déclara : *«Quoi qu'il en soit de la personnalité de M. Friedman, de son statut et de sa position au sein de la communauté ufologique, nous croyons que le matériel présenté doit être examiné par des chercheurs neutres qui n'ont aucun intérêt particulier dans le développement futur de cette affaire.»*

Philip Mantle déclara aussi que c'est ce **5 mai** qu'il découvrit la séquence de l'autopsie du cadavre de sexe féminin dont la jambe droite présentait une sérieuse plaie ouverte. Avec toutes les autres séquences qu'il avait pu visionner auparavant, Mantle prétend avoir ainsi pu voir environ 40 minutes de documents différents.

Les **19 et 20 mai 1995**, le Centro Ufologico Nazionale (CUN) italien organisa à Saint-Marin le 3ème Symposium International sur les OVNI et les Phénomènes Connexes en collaboration avec le gouvernement de la petite république de Saint-Marin. Quelques photographies extraites du document présenté au début du mois au

Museum de Londres furent projetées devant les membres du CUN et des représentants de Saint-Marin. P. Mantle, R. Santilli et C. Cary participaient à ce symposium.

Peu après, le **26 mai 1995**, Kent Jeffrey, le fondateur de l'*International Roswell Initiative* (un projet qui a déjà réuni environ 17.000 signatures afin que le gouvernement fédéral des Etats-Unis accepte de révéler toutes les informations en sa possession à propos de Roswell), faisait diffuser un article dans lequel il affirmait que, pour lui, il ne faisait aucun doute que le film était un faux à 100 %. Selon Jeffrey, les cadavres présentés étaient ceux d'êtres humains présentant des malformations. Présent à Londres lors de la projection du 5 mai, Jeffrey déclara plus précisément : *«En raison de la nature douteuse du film et de la façon équivoque avec laquelle ceux qui le détiennent l'ont obtenu, il y a un risque réel pour l'ensemble des efforts actuellement mis en oeuvre pour connaître la vérité sur l'affaire de Roswell. Pour moi, il n'y a aucun doute dans mon esprit depuis que j'ai vu ce document : ce film est un faux!»*.

Le **1er juin 1995**, Stanton T. Friedman rencontra Ray Santilli à Londres. Le physicien rappela au producteur qu'il n'existait aucun élément attestant la présence effective du Président Truman au Texas en juillet 1947. Santilli émit alors l'hypothèse que dans la mesure où l'événement serait daté de juin et non de juillet, on pouvait supposer que Truman avait fait un crochet par Dallas au moment d'un voyage à Ottawa (Canada) en juin 47. Friedman, rentré aux U.S.A., entreprit de vérifier cette nouvelle donnée. Des archives de la Truman Library que Friedman consulta, il ressort que le voyage à Ottawa fut très public. Truman avait rendu visite à sa mère, souffrante, à Independence (Missouri) la semaine précédant le voyage au Canada (séjour noté aux dates des 7, 8 et 9 juin 1947). Il fut également présent à une réunion d'anciens militaires à Kansas City. Truman rentra à Washington le 10 juin. Le voyage en train vers Ottawa et retour se déroula du 11 au 14 juin, et le 15 juin, il signait un traité de paix avec la Hongrie. Rien ne permet donc de supposer une visite du Président Truman dans le Texas dans la première quinzaine de juin 1947 et aux dates de la présumée prise de vues.

Le **2 juin 1995**, le pathologiste anglais Christopher M. Milroy (Department of Forensic Pathology, Université de Sheffield) remit un rapport après avoir visionné le film de l'autopsie à la demande expresse de *Merlin Group*, la société de Santilli. Dans ce document, le Dr Milroy décrit d'abord ce qu'il a observé et il conclut que *«toutes les apparences montrent qu'il s'agit de l'autopsie d'une adolescente de race blanche avec un corps humanoïde»*. L'aspect imprécis et flou de certains plans rapprochés empêche toute conclusion claire à propos des organes. Milroy estime aussi que la blessure à la jambe n'est sans doute pas ce qui a dû causer la mort de l'individu. Il n'a d'ailleurs remarqué aucune blessure susceptible d'expliquer ce décès et il trouve que la seule blessure à la jambe constitue peu de choses en regard de celles habituellement constatées lors d'accidents d'avion. Il ajoute que d'après lui ce n'est pas un pathologiste ayant l'habitude d'autopsies qui opère mais plutôt un chirurgien.

Le lendemain (**3 juin 1995**), à la demande de P. Mantle, R. Santilli accepta de présenter une séquence d'une des autopsies devant les membres du Conseil de direction de BUFORA. C'est également à cette date que Santilli

envoya un courrier sur *Internet* qui constituait sa première prise de position vraiment publique à propos de l'affaire (ses autres déclarations avaient été réservées à des tiers ou étaient des interviews publiées plus tard).

En voici quelques extraits : *«(...) Nous avons vu non seulement plusieurs vieux albums de photos appartenant au photographe et qui prouvent certains épisodes de sa vie, mais aussi les documents de son engagement et de sa démobilisation militaires, son journal et tout un tas d'autres choses. De plus, le film lui-même contenait un code (un carré associé à un triangle) qui permet de le dater de 1947. (...) Nous restons convaincus de la sincérité du caméraman. (...) Bien que cela soit un risque, nous lui avons garanti un anonymat complet. (...) Nous n'avons jamais fait de la publicité pour vendre ce film : ce sont les offres qui sont venues à nous.»* Santilli réitérait également son souhait de travailler avec des experts étrangers à l'ufologie, des *«personnes et des organisations qui sont neutres et n'ont aucun intérêt particulier dans les OVNI»*.

Le **14 juin 1995**, John Clifton, de la société *Motion Picture & Television Imaging* travaillant pour Kodak, écrivait à Chris Cary du groupe *Merlin* pour faire état de quelques remarques à propos du film. J. Clifton affirme tout d'abord qu'il est difficile de dater le document seulement à partir d'un petit échantillon du bord de la pellicule. A partir des symboles visibles, on peut supposer que le matériel a été fabriqué en 1927, 1947 ou 1967. Il concluait ainsi : *«(...) je voudrais insister sur le fait que la date de fabrication ne saurait, bien entendu, constituer une indication précise de la date d'utilisation et, dès lors, du moment de la prise de vues.»*

Un mois plus tard (**mi-juillet 1995**), M. P.G. Milson, directeur du marketing chez Kodak, faisait diffuser un communiqué sur le réseau *Internet.* Il y était précisé que des extraits du film avaient été examinés dans trois sièges de Kodak (Hollywood, Royaume Uni et Danemark), qu'il était acquis que la date de fabrication du film pouvait être 1927, 1947 ou 1967 sans qu'on puisse davantage préciser les choses. Ce responsable de Kodak concluait à nouveau qu'à aucun moment une date de fabrication ne prouvait en quoi que ce soit la date réelle de l'utilisation d'un négatif.

Le **21 juin 1995**, Jacques Pradel diffusait son émission *L'odyssée de l'étrange* sur TF-1. Pour la première fois, les médias francophones de France et de Belgique étaient confrontés au document. Jean-Claude Greslé, pilote de ligne et ufologue, avait accompagné J. Pradel à Londres le 5 mai. Durant la projection, il avait pu griffonner quelques croquis qui furent publiés dans le n° 930 de *VSD* (du **22 juin au 28 juin 1995**) relatant comment Pradel avait eu connaissance du document. L'article de *VSD* porte un titre révélateur : *La créature tombée du ciel. La plus grande découverte de tous les temps... ou bien une manipulation macabre orchestrée par l'armée américaine ?* Lors de la négociation d'achat du film, une autre présentation du film eut lieu à Paris en présence de Pascale Breugnot, productrice de l'émission, mais aussi de Patrick Braun, un chirurgien ami de Pradel. Ce médecin fit quelques commentaires à propos de l'autopsie remarquant ainsi des *«lividités cadavériques»* aux extrémités inférieures du corps. Pour lui, ce n'est pas une sorte de poupée mais un cadavre authentique très proche de l'espèce humaine. Lors de l'émission, il n'a cependant pas exclu qu'il puisse s'agir d'un individu présentant quelque malformation génétique.

Le **22 juin 1995**, grâce à Santilli, P. Mantle a pu dialoguer avec le présumé caméraman du film de Roswell. Ce dernier a appelé l'ufologue anglais au téléphone et ils ont eu une conversation d'environ un quart d'heure. L'intention avouée de Mantle était de mettre en confiance le vieillard avec l'espoir qu'il accepte de le rencontrer un jour ou l'autre. Deux jours plus tard, le **24 juin 1995**, lors d'une conférence sur Compuserve avec le MUFON, Ray Santilli confirma que ce caméraman avait bien été informé du crash d'un OVNI dès le 2 juin 1947.

Des centaines de bobines de film furent impressionnées. Un premier envoi de ces films fut fait vers Washington, à destination du Général McMullan (ou plutôt McMullen, voir par après). Le second envoi fut omis puisque, d'après Santilli (relayant la version du caméraman), on pensait à Washington que le premier colis réceptionné contenait l'entièreté des documents.

Le **26 juin 1995**, à Londres, Colin Andrews rencontra Ray Santilli en compagnie du Dr Hoang-Yung Chiang (du Centre National de Biotechnologie de Taipeh, Chine de Taiwan). Le **10 juin** précédent, C. Andrews avait rencontré, à Los Angeles, le chercheur japonais Johsen Takano. Ces deux personnes (qui prétendent avoir reçu une mission officielle de leur gouvernement respectif pour enquêter sur les OVNI) étaient aux Etats-Unis dans la seconde moitié de 1993, à l'époque où Santilli découvrit le film. Chiang participa à la conférence annuelle du MUFON à Richmond (Virginie) en juillet 1993, et Takano assista à une conférence sur les OVNI aux Nations-Unies (New York) en octobre de la même année. Pourquoi tous ces détails ? Parce que quand Takano et Chiang purent voir les séquences proposées par Santilli, leur commentaire fut bref : *«Nous avons déjà vu tout çà ailleurs».*

Lors de son séjour aux Etats-Unis, Takano aurait reçu un courrier spécial émanant de la CIA de Tokyo. D'autre part, Chiang aurait reçu, dans le même temps, la proposition de se rendre au quartier général de la CIA à Langley (Virginie). Là, on leur aurait présenté cinq heures de matériel filmé à propos de l'affaire de Roswell. Michael Hesemannn, un ufologue allemand qui diffuse cette information, estime que cela confirme l'existence de 100 bobines de 3 minutes, auxquelles il faut ajouter les 91 minutes de films ramenés par Santilli (21 rouleaux de 3 minutes et un autre de 8 minutes), ce qui correspond aussi aux 120 bobines que le caméraman J. B. prétend avoir enregistrées.

Dans un bref courrier que vient de me transmettre Colin Andrews, ce dernier précise que Takano et Chiang n'auraient pas vraiment vu ces films, mais qu'on leur aurait rapporté qu'il existait environ cinq heures de films relatifs à d'autres autopsies d'extraterrestres s'étant déroulées à d'autres endroits. Il y aurait notamment un film en couleurs datant des années 70. Andrews me confirme que Takano s'est rendu en compagnie de trois officiels du gouvernement japonais au quartier général de la CIA aux Etats-Unis, il y a environ un an (été 1994). A ma connaissance, cette information particulièrement importante pour la compréhension des développements de cette affaire est restée confinée à un cercle restreint de personnes. Pourquoi ?

Le lendemain, **27 juin 1995**, dans le bureau de Santilli à Londres, P. Mantle interviewa le producteur anglais. Cet entretien était destiné à la revue du MUFON (*UFO Journal*) qui le publiera dans son n° 328 (août 1995). Santilli signala que le caméraman travaillait comme indépendant (free-lance) dans les années 50. En 1955, il collabora occasionnellement avec *Universal News.* Ce fut notamment le cas lors d'une grève des opérateurs de cette société au moment où divers concerts de rock'n roll étaient programmés sur des campus américains. C'est ainsi que ce caméraman avait été engagé et qu'il disposait de plusieurs documents concernant quelques vedettes du rock comme Bill Haley, Pat Boone et Elvis Presley.

Après avoir négocié l'achat de séquences sur le rock et les avoir payées comptant, Santilli apprit de la bouche de son interlocuteur qu'il avait d'autres choses qui pouvaient peut-être l'intéresser, comme par exemple l'autopsie d'un extraterrestre filmée à Roswell en 1947. Santilli prétend qu'il ignorait tout de cette affaire de Roswell quand J. B. (Barnett ou Barrett) l'évoqua pour la première fois devant lui. Quoi qu'il en soit, alléché par ce qui était proposé, Santilli décida d'accompagner le caméraman jusqu'à son domicile (la négociation sur les archives du rock s'était faite ailleurs). Santilli prétend également que ce même jour, du domicile de J. B., il téléphona directement à Kodak pour vérifier l'ancienneté du film, et qu'il lui fut répondu qu'en fonction du code signalé, il devait s'agir d'un document des années 1927, 1947 ou 1967. Cela se passait au début de 1993.

De retour en Grande-Bretagne, Santilli présenta le projet d'achat de ces documents à la société *Polygram* avec laquelle il collaborait régulièrement. Cette dernière dépêcha Gary Shoefield qui souhaita rencontrer le caméraman afin de décider si le document valait la peine d'être négocié. La rencontre entre les deux hommes ne put cependant jamais avoir lieu car au moment de l'arrivée de Shoefield aux Etats-Unis, J. B. dut être hospitalisé. *Polygram* ne donna plus de suite à l'affaire. Non pas qu'elle leur parut suspecte, précise Santilli, mais plutôt parce qu'il était question de documents officiels soustraits à l'U.S. Army et que des problèmes de droit pouvaient surgir. Santilli affirme que J. B. fut particulièrement dépité de la tournure des événements (il espérait une rentrée d'argent substantielle) et qu'il fallut près de 18 mois pour rétablir un contact d'affaire avec lui. Ce serait donc à la fin de 1994 que l'achat du film se serait finalement déroulé, la totalité du document ayant été acquise au début de 1995. A la date de l'interview, Santilli prétendait encore que le caméraman ne voulait traiter qu'avec une seule personne, Santilli lui-même évidemment, et qu'il refusait de rencontrer quiconque d'autre.

Le **7 juillet 1995**, une projection du film fut organisée au Natural History Museum de Londres. Le Dr Paul O'Higgins de l'University College y participait. Il semble que le but de cette séance était de recueillir l'avis d'experts en anatomie. Ces avis auraient dû être utilisés pour le documentaire que la chaîne télévisée Channel Four préparait à partir du film de Santilli. Les commentaires de O'Higgins ayant été plutôt négatifs, l'anatomiste ne fut pas recontacté par les producteurs de la chaîne. En fait, O'Higgins reste intimement persuadé que le cadavre présenté est humain et qu'il s'agit vraisemblablement d'un individu souffrant d'une malformation génétique. Pour lui, la polydactylie (6 doigts aux mains et aux pieds) est relativement fréquente, de même que l'hypertrophie crânienne.

Le **18 juillet 1995**, Steven H. Schiff, qui mène une enquête auprès du Ground

Accounting Office (G.A.O.) à propos de l'affaire de Roswell (voir à ce propos l'article de Patrick Ferryn), déclara à des journalistes qu'il avait été invité à visionner des extraits du film proposé par Santilli. La séance fut organisée aux Etats-Unis par Chris Cary, le collaborateur de Santilli. Durant la seconde semaine de juillet, plusieurs quotidiens anglais publièrent des articles à propos de ce document.

Selon Graham W. Birdsall (*UFO Magazine*), c'est le **19 juillet 1995** que Ray Santilli donna une première version publique et complète de la découverte des films. Certains des éléments présentés ici avaient déjà été révélés dès mars 1995, mais cette fois, il s'agit d'un récit beaucoup plus précis qui fut diffusé sur *Internet*. En voici la traduction intégrale que je vous invite à comparer avec l'interview donnée par Santilli le 27 juin précédent.

«Durant l'été de 1993 j'étais à Cleveland (Ohio) afin de rechercher du matériel filmé en vue d'un documentaire musical. J'avais ainsi trouvé mention de vieux films pris par Universal News pendant l'été de 1955. Puisque Universal News n'existait plus et que j'avais besoin de ces films, j'ai pu apprendre que les films avaient été pris par un cinéaste indépendant. Il avait été employé par Universal News parce qu'il y avait alors une grève des opérateurs. Une fois le caméraman localisé, j'entrepris une négociation serrée pour obtenir un tout petit morceau de ce film : trois minutes de film payées cash. Dès qu'on fut arrivé à un accord, cette personne me demanda si j'étais intéressé à obtenir les droits sur des documents très intéressants pris alors qu'il était dans l'armée. Il expliqua que ce film provenait de Roswell où s'était déroulé un accident d'objet aérien, et que le film montrait les débris au sol et surtout des autopsies de cadavres. A ce moment, j'ignorais tout de l'incident de Roswell, mais quand quelqu'un vous raconte qu'il possède un film d'autopsie d'extraterrestre, vous trouvez çà forcément très intéressant.

«Le caméraman avait environ quatre-vingt ans et paraissait suffisamment crédible. Il expliqua que de 1942 à 1952 il avait travaillé comme caméraman pour l'U.S. Air Force et les services spéciaux, et que c'est à ce titre qu'il fut envoyé à différents endroits pour filmer plusieurs événements parmi lesquels des tests dans le cadre du Projet Manhattan (expérimentation de la bombe atomique à White Sands). Il expliqua aussi que le 2 juin 1947 il avait reçu un ordre venu directement du Général McMullen dans lequel il était question d'un crash et qu'il fallait qu'il rejoigne immédiatement White Sands pour filmer tout ce qu'il pouvait. Il avait pour instruction de conserver le matériel qu'il avait recueilli avant de le confier à quiconque; il avait même autorité, sur ce point, sur le commandant des opérations sur place. Le caméraman devait uniquement se référer à McMullen. Il prit un avion vers Roswell et regagna le site en voiture qu'il décrit comme étant un lit asséché d'un petit lac. Après avoir écouté son histoire, j'ai rejoint le domicile du caméraman pour y visionner le document. Sur les différents rouleaux qu'il possédait, il n'y avait qu'une seule bobine qu'il pouvait utiliser avec un vieux projecteur. Le film fut projeté directement sur un mur. Ce document était et est tout à fait incroyable. De chez lui j'ai téléphoné chez Kodak pour avoir leur avis à propos de quelques mentions codées visibles sur la pellicule.

«J'ai très vite confirmé une offre d'achat ferme et au comptant que le caméraman a accepté. Je lui ai dit que cela prendrait quelques jours et que je souhaitais qu'il me confie un petit échantillon du film. Il en coupa ainsi environ soixante cm que je pus ramener au Royaume Uni. Malheureusement, l'obtention de l'argent posa problème et les quelques jours promis devinrent des semaines, puis des mois. Cela créa des difficultés parce que le caméraman voulait son argent pour financer un cadeau à l'occasion d'un mariage dans sa famille. A la suite de cela, cette personne devint circonspecte à mon égard et refusa tout contact téléphonique. Chaque fois que je lui téléphonais, son épouse répondait qu'il prenait note du message, sans plus. En ***novembre 1994*** *je pus enfin réunir la somme nécessaire, je pris l'avion pour les Etats-Unis et là je conclus l'affaire. J'ai l'impression que ce caméraman est une personne vraiment fiable. C'est quelqu'un de simple qui n'a jamais vraiment roulé sur l'or. Il vit avec son épouse depuis 50 ans et paraît on ne peut plus stable. J'ai pu compulser plusieurs vieux albums photos, sa collection de films, et divers papiers personnels. Je suis certain que ce caméraman a bien fait tout ce qu'il prétend. Je suis revenu avec 22 rouleaux de pellicule, 21 impressionnés et une bobine de film vierge.»*

Le même jour (**19 juillet 1995**), Sam Holland, John Lundberg et Rod Dickinson étaient invités par John Purdie, le producteur de la cassette vidéo que la chaîne Channel Four était en train de préparer. Quant aux trois premiers cités, il s'agit de spécialistes des maquettes et poupées animées, plus particulièrement de marionnettes en latex destinées aux effets spéciaux pour la télévision et le cinéma. Après avoir vu le document proposé par Santilli, ces spécialistes du trucage ont conclu :

- que ce qu'ils venaient de voir pouvait très bien correspondre à des effets spéciaux ne nécessitant pas un important budget;
- qu'ils trouvaient une confirmation du budget médiocre consacré à ce film dans le fait que les locaux visibles dans le document étaient tous plutôt exigus;
- qu'il n'y avait aucun indice permettant d'identifier les lieux filmés (filmer en plein air aurait également coûté plus cher);
- que les techniques nécessaires à la réalisation des trucages (pour autant qu'il s'agisse de cela) ne furent vraiment au point qu'à la fin des années 70.

Le **25 juillet 1995**, la BBC (sur Radio Four) organisa en soirée un débat au cours duquel Philip Mantle et l'anatomiste O'Higgins opposèrent leurs points de vue. Mantle rappela l'historique de la mise à jour du film et affirma qu'il n'avait aucun intérêt financier dans cette affaire, son seul but étant de rendre public un document crucial pour l'ufologie et l'humanité toute entière.

Le **1er août 1995**, Stanton T. Friedman et Bruce Maccabee (ufologue américain qui s'est spécialisé dans l'expertise des photographies d'OVNI) se rencontrèrent à Baltimore (Maryland) dans les locaux de *Kiviat Green Productions*, la société qui commercialise le document de Santilli pour la *Fox Network*. Pour Friedman, c'était enfin l'occasion de visionner l'ensemble du film, y compris la séquence de la tente. Selon le physicien, cette partie dure environ 2 minutes, mais elle se répète en boucle durant 7 minutes. A la fin de la présentation, Friedman fit le commentaire suivant : *«Je n'ai rien vu qui indique que ce document soit lié au cas de Roswell, ni à une autre affaire d'OVNI d'ailleurs. Je pense que c'est bien une véritable autopsie, mais qu'il s'agit plutôt d'une expérience militaire ou médicale. Certainement pas l'examen d'un extraterrestre, mais sans doute de quelqu'un souffrant d'un syndrome de Turner (...).»* Friedman n'a pas non plus repéré la présence du Président Truman,

ni vu des images d'un quelconque vaisseau spatial écrasé au sol.

Les **19 et 20 août 1995**, se tint enfin le 8ème Congrès International de la BUFORA sur les OVNI. Les organisateurs avaient loué un auditorium de l'Université de Hallam, à Sheffield. Certaines sources avancent la présence de 1300 participants venus là pour enfin connaître la «vérité» sur ce film et en voir pour la première fois les images. Le film projeté fut celui préparé par la société de Santilli (*Merlin*), ce document incorporant diverses interviews et, bien entendu, les séquences supposées avoir été filmées en 1947. Titre de ce document : *«Incident at Roswell»*. Lors de ce congrès plusieurs intervenants apportèrent leur soutien à la défense de ce film, livrant souvent des précisions originales et intéressantes. Ainsi l'ufologue allemand Michael Hesemann qui exposa les résultats de sa propre enquête menée auprès du caméraman J. B. et sur les lieux présumés de la prise de vues. Afin de conserver la ligne de conduite choisie dans cet article, voici la traduction complète de l'intervention de Hesemann :

«J'ai reçu les premières informations à propos de cette affaire en février 1995, quand UFO Magazine révéla que Reg Presley avait fait des révélations importantes lors d'une interview à la BBC. J'ai immédiatement téléphoné à Colin Andrews et à Reg Presley afin d'en savoir plus. Peu après, j'ai obtenu les coordonnées téléphoniques de Ray Santilli et je lui ai offert mes services pour l'aider dans ses recherches. Finalement j'ai été invité à participer à la projection du 5 mai à Londres. J'étais d'abord sceptique à propos de ce film. Je n'ai rien décelé comme trucage manifeste, mais je n'avais pas non plus d'élément valable justifiant son authenticité. J'ai donc décidé de creuser l'affaire. Après de longues conversations avec R. Santilli et deux semaines d'enquête sur les lieux mêmes à Roswell en juin 1995, je suis en mesure de présenter quelques éléments en faveur de l'authenticité du document. Par ailleurs, je n'ai rien trouvé qui indique la possibilité d'un trucage.

«Pour ceux qui ne connaîtraient pas encore les conditions de découverte du film, je vais brièvement rappeler quelques points. Tout commença à Cleveland (Ohio) à la fin de l'été de 1993. A la recherche d'archives à propos d'Elvis Presley, M. Ray Santilli rencontra M. J. B., un caméraman indépendant qui travaillait en 1955 pour Universal News Agency et avait pu ainsi filmer le «King» au début de sa carrière. J. B. venait d'entrer dans sa quatre-vingtième année; il n'était pas en très bonne santé, et vivait en banlieue, avec son épouse, dans une jolie petite maison. Ray Santilli était à l'époque occupé à des activités touchant de près le showbiz. Son «Merlin Group» s'était spécialisé dans la recherche de documents inédits. Il n'était pas du tout concerné par les OVNI bien qu'il ait eu le projet de réaliser un documentaire à ce propos depuis que son vieil ami Reg Presley lui avait parlé de ses dernières observations d'OVNI alors qu'il recherchait des «crop circles» en juillet 1993. Reg avait filmé des OVNI; Reg parla de Colin Andrews à Santilli. Colin était l'auteur, avec Philip Mantle, de «Circular Evidence», un ouvrage qui est devenu la «bible» des chercheurs sur ces traces dans les champs. Certain qu'il s'agissait là d'un sujet fascinant, Santilli n'y apporta néanmoins plus aucune attention particulière.

«J. B., le caméraman, apprécia ce jeune Anglais taciturne et sa façon de faire des affaires : il avait payé «cash» trois minutes d'archives filmées sur Elvis. C'est pourquoi il lui dit : «Si vous pensez que ce film est intéressant, j'ai autre chose de bien meilleur; j'ai pris çà alors que j'étais à l'armée; avez-vous déjà entendu parler de l'affaire de Roswell?» Santilli répondit que non. J. B. continua : «A cette époque un OVNI s'est écrasé au sol. On l'a retrouvé ainsi que quatre corps. J'étais là et j'ai tout filmé. J'ai encore quelques bobines. Le Pentagone a juste oublié de me les réclamer...» Et là il se mit à raconter son histoire.

«Entre 1942 et 1952 il avait été occupé comme caméraman pour l'U.S. Army Air Force. Son père était déjà dans le métier du cinéma, et à cause de son expérience dans ce domaine, J. B. fut incorporé sans difficulté bien qu'il faillit ne pas être accepté lors de l'examen médical (il avait souffert de polio alors qu'il était enfant). Durant la guerre, il fut envoyé à différents endroits et apprit à filmer dans des conditions difficiles. En 1944, il fut affecté dans les Renseignements. Il avait l'autorisation de filmer des événements top secrets comme «les expériences de St Louis, Missouri, où on testait un nouveau statoréacteur». Le 2 juin 1947 il reçut un ordre du Général McMullen, commandant en second du Strategic Air Command. Il devait faire rapidement des prises de vues, un avion spécial l'attendait pour cette mission ultra-secrète. Son ordre de route mentionnait un «crash d'un appareil espion russe» qui se serait produit «près des terrains d'essais de White Sands», et au sud-ouest de Socorro (Nouveau-Mexique). Il décolla de la base Andrews AFB vers Washington DC en compagnie de seize autres officiers et du personnel médical. Ils arrivèrent à Wright Field où ils furent rejoint par d'autres personnes et chargèrent du matériel.

«Quelques heures plus tard, l'avion (un C-54) atterrissait à Roswell Army Air Field, une base du Strategic Air Command au Nouveau-Mexique. Des voitures les attendaient. Pendant des heures ils roulèrent dans le désert, vers l'ouest. Ils traversèrent une réserve Apache et les terrains d'essais de White Sands. Après Socorro, ils quittèrent la route principale et empruntèrent un mauvais chemin en direction de Magdalena. De là, à un poste militaire, ils bifurquèrent vers le sud jusqu'à ce qu'ils dépassèrent un escarpement et un autre poste militaire pour arriver sur la rive nord d'un lac asséché. Toute la zone était déjà ceinturée et interdite. Dès ce moment, J. B. comprit qu'il ne s'agissait pas d'un avion espion soviétique écrasé au sol. C'était un grand disque retourné sur le dos avec de la chaleur qui irradiait encore du sol environnant. Sur la face ventrale de l'appareil il y avait un plus petit disque; des petites poutrelles (I-beams) couvertes d'étranges hiéroglyphes étaient éparpillées tout autour. Les militaires protégeaient la zone. J. B. et l'équipe venue de Washington DC furent présentés à un colonel qui était manifestement le commandant de l'opération. Ils attendirent tous l'arrivée du Général K. qui devait leur donner des ordres plus précis. Là J. B. apprit pour la première fois que l'appareil était dirigé par d'étranges êtres venus d'un autre monde. Les militaires craignaient que ces derniers leur tirent dessus. Ils paraissaient en effet étranges, d'une taille d'environ 1,5 m, avec un grand crâne chauve, de grands yeux noirs (qui s'avérèrent plus tard recouverts d'une membrane de protection) et six doigts aux mains et aux pieds. Selon J. B. : «Le pire c'étaient les cris de ces créatures monstrueuses couchées par terre. Bon sang, personne ne savait ce que c'était, mais une chose était sure, c'étaient des monstres venus d'un cirque et qui n'avaient rien à faire ici. Chacune d'entre elles serrait une sorte de boîte contre leur poitrine. Elles étaient là, en train de geindre en tenant leur boîte.»

«Une fois que ma tente fut montée, j'ai commencé à filmer, d'abord le véhicule, ensuite les environs et les débris. Vers 06 h on jugea qu'on pouvait sortir sans danger. Les monstres continuaient de se plaindre et quand on approcha, ils crièrent même plus fort. Les créatures protégeaient leurs boîtes mais on a tenté d'en récupérer une en donnant un violent coup sur la tête d'un des monstres avec la crosse d'un fusil. Trois de ces êtres furent emmenés après qu'on les eut attachés; la quatrième créature était morte. L'équipe médicale était d'abord réticente pour s'approcher de ces êtres, mais comme certains d'entre eux étaient blessés, ils n'eurent pas le choix.»

Quand les êtres furent préparés pour leur transport, on apporta de la neige carbonique. Comme ils portaient des combinaisons fermées faites d'une matière très souple et très résistante qui était isolante, les médecins durent enlever ces vêtements avant de mettre les corps dans le réfrigérant. Cela s'avéra vraiment très difficile, aucun couteau ou rasoir étant capable de découper l'étoffe. Finalement des ciseaux arrivèrent à bout du matériau. J. B. put filmer tout cela dans une des tentes.

«Après la récupération des créatures, la priorité fut de rassembler les débris. Le disque lui-même était encore trop chaud et il y avait toujours un danger d'incendie. Les débris paraissaient provenir de structures extérieures qui portaient le petit disque placé sur le ventre de l'appareil. Ces débris furent amenés sous les tentes puis enfermés dans des camions. Après trois jours, une autre équipe vint de Washington et on prit la décision de déplacer l'engin. A l'intérieur, l'air était très lourd et personne ne pouvait y rester plus longtemps que quelques secondes sans se sentir mal. C'est pourquoi on décida de ne l'inspecter qu'une fois que la carcasse serait à la base. On l'amena donc sur un gros transporteur vers Wright Field. J. B. le suivit et resta les trois semaines suivantes à Wright Field afin de filmer une autopsie menée par le Dr Detlev Bronk et son assistant, le Dr Willies. Bien entendu les «monstres» étaient morts entre-temps. J. B. dut porter le même équipement de protection que les médecins. C'était difficile de manipuler ainsi la caméra, surtout pour son chargement et la mise au point. A tel point que, ignorant les ordres donnés, J. B. enleva ce vêtement protecteur pour mieux travailler. Les deux premières autopsies se déroulèrent en juillet.

«J. B. développa personnellement les films dans le laboratoire de la base (aucun assistant n'eut l'autorisation de l'aider); il y avait entre 120 et 130 rouleaux. Quand il en eut développé une centaine, un avion spécial fut mandé de Washington pour les enlever. Il informa alors le général McMullen qu'il aurait besoin d'un autre avion dans les jours qui venaient pour le reste du matériel qu'il avait préféré garder parce qu'il nécessitait un traitement spécial. Cet avion ne vint jamais. Le Pentagone a cru que les bobines reçues constituaient l'ensemble du matériel filmé. C'était l'époque où l'U.S. Army et l'Air Force étaient en train de se séparer pour occuper des bureaux différents. Les officiers commandant la base à laquelle appartenait J. B. savaient seulement qu'il était affecté à une mission top secrète, mais eux-mêmes n'avaient aucune autorisation pour s'informer sur ce sujet. J. B. crut que quelqu'un lui réclamerait certainement un jour les rouleaux restants. C'est pourquoi il les prit avec lui lorsqu'il quitta l'armée en 1952. Et depuis, il attend toujours...

«Pendant 40 ans, il ne parla à personne de son aventure de Roswell. Il conserva les bobines de film comme un trésor, ne

les regardant jamais, puisqu'il n'était pas supposé les avoir. Mais quand il a atteint 80 ans, il réalisa qu'il ne fallait peut-être plus attendre davantage, la plupart des officiers de 1947 étant certainement décédés depuis longtemps. Il savait aussi qu'il ne lui restait, lui aussi, que peu de temps à vivre. De plus, sa petite-fille favorite se préparant à se marier, il allait avoir besoin d'argent pour les noces. C'est alors que Santilli s'est pointé. J. B. eut confiance en lui parce que c'était un Anglais qui ne pouvait absolument pas être associé aux militaires américains. «Vous pouvez tout avoir», dit J. B. à Santilli, «pour 150.000 $, payés cash comme vous l'avez fait pour les autres documents, à cause des impôts, vous savez. Il ne me faut pas de papiers. Vous prenez le matériel, je garde l'argent. Et ne parlez à personne de l'endroit où vous avez déniché cela». Pour prouver son histoire, il montra à Santilli son certificat de démobilisation (DD 14) de 1952, des photos prises de lui au moment de son service, son journal. Tout paraissait authentique. Santilli était intéressé mais il n'avait bien sûr pas l'argent pour payer «cash» le document qu'on lui proposait. De retour en Angleterre, il essaya d'intéresser une importante compagnie de production, mais celle-ci n'apprécia guère l'idée d'acquérir quelque chose pour 150.000 $ sans aucun reçu.

«Après une autre année durant laquelle il essaya de convaincre J. B. qu'il était toujours intéressé par son film, Santilli reçut l'aide d'un ami avec qui il était en affaires, le producteur d'éditions musicales de Hambourg, Volker Spielberg. Ce dernier acceptait d'avancer l'argent. Peu après Noël 1994, Santilli put faire le voyage aux Etats-Unis et enfin récupérer 22 rouleaux de film dont un négatif, non impressionné. Ce matériel était partiellement en très mauvais état, si bien que Santilli dut s'adresser à un laboratoire spécialisé pour le conserver. Les premières sept minutes disponibles furent livrées par ce laboratoire au début de janvier 1995 et purent être vues par Reg Presley, Colin Andrews et Philip Mantle. (...).»

Le texte présenté par Hesemann est la transcription quasiment intégrale (et fidèle) de la relation des événements par J. B. telle qu'elle fut enregistrée au domicile du caméraman. Cette interview contient néanmoins quelques précisions par rapport à ce qu'a dit l'ufologue allemand. En voici les principales :

- C'est alors qu'il se trouvait à Saint-Louis pour filmer un nouveau type d'hélicoptère baptisé «Little Henry» que J. B. fut prévenu par son supérieur hiérarchique, George C. McDonnell (qui était le premier chef du Service des Services Secrets de l'U.S. Air Force), qu'il devait prendre immédiatement contact avec le général Clements M. McMullen. On était alors le 1er juin 1947.

- C'était la première fois que J. B. travaillait pour McMullen. Il reçut la mission de se rendre au sud-ouest de Socorro, là où un «accident aérien» venait de se produire. Quelques minutes après avoir reçu ses instructions de la bouche même de McMullen, J. B. était informé du même ordre par «Tooey» (nom de code désignant le général Carl Spaatz) qui précisait qu'il s'agissait de l'accident d'un avion-espion russe.

- Le général K. évoqué par Hesemann est le général George C. Kenney qui commandait à l'époque le Strategic Air Command (SAC).

- J. B. prétend avoir été de nouveau appelé en mai 1949 pour filmer une troisième autopsie d'une des créatures qui aurait donc survécu. Cette fois, le

caméraman n'a rien gardé de ce document.

Le **21 août 1995**, quelques heures après la clôture du congrès de BUFORA, R. Santilli confirmait ou précisait certains points :

- Au moment de son envoi sur le site du crash, il était bien vrai que les militaires avaient affirmé à J. B. qu'il s'agissait d'un accident d'un avion espion russe.

- La pellicule utilisée aurait été identifiée comme étant du Cine Kodak Super XX dont la fabrication fut arrêtée en 1956. Le film aurait également été confié à la NASA pour la refocalisation de certaines séquences.

- J. B. aurait conservé les bobines qu'il jugeait techniquement moins bonnes (problèmes d'exposition, de mise au point, etc.).

Bob Shell est l'expert à qui Santilli a confié l'analyse du film. Shell est zoologiste de formation, mais il est surtout connu comme un spécialiste en photographie, plus spécialement dans le domaine de la digitalisation (il collabore aussi à plusieurs revues spécialisées touchant au domaine de la photo). Il a d'ailleurs écrit plusieurs traités spécialisés consacrés à l'expertise photo.

Au moment du congrès de BUFORA, B. Shell présenta quelques mises au point intéressantes. Selon lui, les images des débris au sol et celles montrant le Président Truman sur le site se trouveraient sur un des rouleaux qui n'a pas encore été traité : la pellicule est collée et il faut un traitement spécial pour espérer dérouler la bobine. La caméra utilisée était une Bell & Howell Filmo 70 model D. Relayant les propos du caméraman J. B., Shell affirme que l'humanoïde retrouvé vivant sur place aurait survécu deux années et qu'il fut autopsié après son décès en 1949. Shell prétend aussi que les quatre êtres vivaient encore lorsqu'ils furent découverts. L'un d'eux fut tué sur place par les militaires et deux autres périrent rapidement. Shell a aussi essayé de synthétiser les informations sur les séquences du film qui n'ont pas été commercialisées mais que certaines personnes ont pu voir. La première séquence serait, selon lui, aux mains d'un Japonais qui refuserait que ce document soit rendu public. Cet extrait aurait une durée de 12 minutes, mais l'examen du corps aurait duré deux heures si on se fie à une horloge murale visible sur le film. Un seul des témoins interrogés par Shell prétend, qu'à un moment, le nom du Dr Detlev Bronk apparaît sur un carnet de notes.

Nous avons déjà dit plus haut que Santilli avait interdit la diffusion des images du film avant le 27 août 1995. Les chaînes qui avaient acheté les droits (elles seraient 27) ne purent donc programmer leurs émissions qu'à partir du lendemain. C'est ainsi que le **28 août 1995**, *Channel Four* et *RTL+* (Allemagne) diffusèrent le document de Santilli. Assez curieusement, la chaîne franco-allemande *Arte* se crut obligée de réagir face à ce qu'elle croyait être une médiatisation outrancière. Dans la soirée du **29 août 1995**, cette chaîne programma une émission spéciale de Paul Ouazan présentée en direct depuis l'Observatoire de Meudon par Michel Polac. Six invités avaient pris place autour de l'animateur, plutôt mal à l'aise pour cette rentrée inattendue. Il y avait là : Paul Veyne, professeur d'histoire ancienne au Collège de France, Pierre Lagrange, Lhotar Beyer, Henri Broch, Michel Schiff, et un cinéaste, Jean-Teddy Filippe. Si le débat sur *«Extraterrestres : la preuve»* se cantonna dans des généralités et parfois l'anecdote, le film présenté en ouverture de l'émission réclame plus d'attention. Il s'agit en fait d'un pseudo-document produit de toutes pièces par Jean-Teddy Filippe, et qui est censé présenter des archives sur l'autopsie d'un extraterrestre découvert en U.R.S.S. en juin 1947, près de Khos Alas (on aura compris l'allusion à Roswell). Le film respecte une grammaire de l'image spécifique de tels documents : images de mauvaise qualité, interviews de témoins, séquence de l'autopsie par le pseudo-professeur Gervanov, stéréotype de l'analyse scientifique avec l'équipement de laboratoire, le microscope, etc. Tout est faux dans ce film et cependant tout paraît vraisemblable. Il est bien évident que ce n'est pas parce qu'on peut trouver des faussaires capables de peindre comme Picasso, qu'on est en droit de suspecter que Picasso n'a jamais existé. Néanmoins, on ne peut manquer d'être troublé par le film de Filippe, si proche, dans sa forme, de ce que nous propose Santilli.

Les **7 et 8 septembre 1995**, la République de Saint-Marin avait tenu à faire le point sur la question maintenant que le congrès de BUFORA était achevé et que le «black-out» sur la diffusion publique d'extraits du film était levé. Il faut en effet savoir que la commercialisation des cassettes vidéo et la diffusion d'extraits du film sur les chaînes télévisées n'ont été autorisées qu'à partir du 26 août 1995. Le thème de ces journées (*«New perspectives on Roswell»*) avait réuni plusieurs personnes impliquées dans le dossier : Bruce Maccabee, Stanton T. Friedman, Philip Mantle, Chris Cary (représentant Santilli), Maurizio Baiata, Linda Howe, Michael Hesemann, Roberto Pinotti et Don Schmidt.

Rien de vraiment neuf ne fut établi durant cette réunion, chacun répétant ses dernières prises de position. L'intervention la plus intéressante est à mettre à l'actif de Maccabee. Ce dernier note que plusieurs caractéristiques du film sont consistantes avec le matériel utilisé en 1947. Les «flashes» correspondent à des surexpositions notées au début et à la fin de chaque rouleau de film se déroulant à la vitesse de 24 images/seconde (ce qui correspond à des bobines d'une durée de 2 minutes 45 secondes). A ce moment-là, il y a accélération ou ralentissement du moteur de la caméra. Maccabee a aussi essayé de vérifier si, oui ou non, il y avait moyen de mettre en évidence certains détails anatomiques qui semblent absents sur le corps autopsié. Il ne lui fut pas possible de déceler la moindre trace de nombril, mais il est certain d'avoir constaté la trace de petits tétons sur la poitrine de l'individu.

Maccabee décrit également l'étiquette de trois boîtiers de film qu'il a pu examiner. Ces étiquettes comportent des indications intéressantes. Il y a un tampon du *509th Bomb Group* sur le couvercle de ces boîtes; le rouleau n° 31 porte la mention manuscrite : *«June 1947 Recovery. Underexposed for the first 50 ft Force x 2 stops flairs in gate Do not discard»*. Une telle mention pourrait signifier que le caméraman voulait forcer le développement du film. Le rouleau n° 52 porte lui la mention : *«Truman's. 85 filler 2/3 stop. Force x 2 stop - Possible»*. Sur le boîtier, il y a d'autres indications spécifiant qu'il s'agit d'un *Cine-Kodak High Speed SUPER XX Panchromatic Safety Film*. Cette dénomination confirme et précise des indications fournies quelques jours auparavant par Bob Shell et R. Santilli.

Dans un courrier diffusé sur *Internet* le **20 septembre 1995**, John W. Ratcliff rectifie pour la première fois le nom du caméraman américain. Il prétend que Santilli a commis, involontairement, une erreur dans l'orthographe de ce nom au printemps de 1995. Dans une information qu'il aurait voulu confidentielle, Santilli révélait l'identité du caméraman sous le nom de Jack Bamett. Après coup, s'apercevant que le caractère confidentiel de son message n'avait pas été respecté, il ne dévoila pas son erreur et garda le nom «Bamett» en guise de pseudonyme destiné à préserver l'anonymat du véritable auteur du film, M. Jack Barrett. J.W. Ratcliff affirme que le vieillard de 82 ans vit actuellement en Floride.

Dans ce même courrier, Ratcliff annonçait que l'épouse de Santilli venait d'accoucher d'un enfant né prématurément dont les chances de survie étaient minces. Ray Santilli serait très affecté par cette épreuve et regretterait de s'être tellement investi dans cette affaire. D'autre part, il prétend que c'est son bailleur de fonds, Volker Spielberg, qui a recueilli l'essentiel des bénéfices de l'affaire et pas lui. Ce Spielberg posséderait l'original de la fameuse première autopsie et une excellente copie de l'épisode de la tente. Il semble avoir décidé de conserver ces documents pour un usage strictement privé. Cette décision contrarierait beaucoup Santilli qui s'était engagé à divulguer l'entièreté des films ramenés des Etats-Unis.

Entre le **19 et le 26 septembre 1995**, plusieurs informations émanèrent de Llewellyn A. Wykel et Karol M. Kelly. Ces deux personnes aidèrent Michael Hesemann dans sa recherche du site probable du crash de juin 1947, et poursuivirent leurs investigations après le retour de l'ufologue allemand en Europe.

Sans entrer dans les nombreux détails de cette enquête, les chercheurs évoqués ci-dessus pensent que l'endroit qui correspond le mieux aux indications de J. Barrett aurait été identifié comme étant la région de «Sixmile Canyon». Cet endroit est à environ 190 km au nord-ouest de Roswell et à 160 km du site où Mac Brazel découvrit des débris en juillet 1947. Au moment des événements (juin 1947) seulement deux personnes vivaient dans le coin : Joseph Gianera et son épouse Esther. Aucun d'eux ne semble se souvenir de quoi que ce soit datant de cette époque.

Le **23 octobre 1995**, TF-1 diffusa le second numéro de *L'odyssée de l'étrange*, une émission de Jacques Pradel qu'un procès intenté par les producteurs de *Mystères* avait retardé. Ce *Spécial Roswell* allait être l'occasion, pour les spectateurs francophones, d'enfin visionner quelques séquences du film. On y apprit aussi de nouveaux détails intéressants.

Ainsi, Ray Santilli (qui était en studio, à Londres, durant toute l'émission qui se déroulait en direct) apparut comme un personnage à la fois froid et réservé, cachant mal ses réactions, balayant en tout cas les différentes questions ou objections d'une seule réponse stéréotypée : *«Je ne suis pas seul à pouvoir décider du sort du film; il faut donc me laisser faire; je ne peux pas en dire ou en donner plus pour le moment...»*.

Soit! Il n'empêche qu'une énième version de la découverte du cameraman Jack Barrett-Bamett (?) fut proposée ce soir-là. Santilli raconta à Pradel qu'il y a environ trois ans (en 1992 donc), il s'était rendu à Cleveland avec un producteur de Polygram pour y rencontrer un ancien disc-jockey qui pouvait leur vendre des archives concemant Elvis Presley. Finalement, ils n'avaient conclu aucun marché, mais ils avaient laissé entendre çà et là qu'ils étaient intéressés par des documents touchant à l'histoire du rock. C'est ainsi que le cameraman J.B. se serait présenté à l'hôtel où les deux Anglais étaient descendus pour leur proposer un film sur E. Presley.

L'équipe de J. Pradel s'est rendue aux Etats-Unis et a pu rencontrer Bill Randle qui fut l'interlocuteur de R. Santilli et du Directeur de Polygram (Gary Shoefield) lors de leur visite à Cleveland le **4 juillet 1992**. La réunion se tint au Club de l'Université de Cleveland et B. Randle prétend n'avoir vendu à Santilli que quelques bobines d'un concert rock qui avait été donné à Cleveland en octobre 1955. Randle ajoute que c'est Jack Bamett (il ne parle pas d'un Barrett!) qui séjourna quatre jours sur place pour toumer ce film. Mais le plus important est que Randle est catégorique sur un autre point : ce Jack Bamett est mort depuis plusieurs années...

Entendant cette affirmation, R. Santilli ne sourcilla pas, rétorquant que J. B. était au contraire bien vivant. Qui ment, qui dit la vérité ? Pourquoi la rencontre de Cleveland est-elle maintenant datée de juillet 1992 alors que les précédentes versions de Santilli la situaient en 1993 ?

Un autre élément important est apparu quand J. Pradel a révélé les résultats de son enquête auprès du «financier» de R. Santilli, c'est-à-dire Volker Spielberg. A Hambourg, la société d'éditions musicales de Spielberg semble avoir été dissoute et ses anciens collaborateurs ignorent ce qu'il est devenu. Localisé par les enquêteurs de TF-1 dans un autre pays d'Europe, Spielberg leur a simplement répondu qu'il voulait qu'on le laisse tranquille, qu'il était un collectionneur, que tout ça était une affaire strictement personnelle et que, égoïstement, il voulait garder les documents pour lui-même.

V. Spielberg confirmait ainsi qu'il possédait effectivement les films originaux achetés en son nom par Santilli. Ce demier, toujours très calme, reprocha alors à J. Pradel d'avoir réalisé cette enquête. Il prétendit qu'il y avait un accord entre lui et TF-1 pour que certains aspects ne soient pas abordés ou dévoilés actuellement. Ce à quoi Pradel rétorqua que l'enquête avait clairement mis en évidence que ce V. Spielberg n'était pas un véritable collectionneur de films, que ses desseins restaient obscurs et qu'on pouvait même s'interroger sur l'existence réelle du film dont il est question ici. A nouveau Santilli garda tout son flegme en rappelant qu'il fallait se contenter de ce qui était disponible, qu'on devait juger à partir de cela, et qu'il lui était impossible d'en produire davantage pour l'instant. Il ajouta même qu'il était *«entre les mains d'autres personnes»*.

En confirmation de cette inaccessibilité aux documents originaux, il y eut la déclaration de l'expert photographe Bob Shell qui confessa que toute son expertise n'avait porté que sur seulement trois images du film. On comprend que les commentaires de cet expert restèrent finalement assez réservés. Un ancien cameraman de l'U.S. Army, le Lt. Col. D. McGovern (il fut chargé de filmer plusieurs autopsies à Hiroshima et Nagasaki) affirma qu'il était inconcevable qu'une opération top-secret ait pu se faire sans qu'aucune vérification du matériel utilisé n'ait été faite (le nombre de bobines et même le nombre d'images filmées étaient habituellement contrôlés).

Il releva aussi plusieurs autres anomalies. D'abord, selon lui, on ne filmait jamais

une autopsie avec une caméra mobile, mais plutôt avec deux caméras fixes dont une placée à la verticale de la table d'opération. De plus, il a remarqué que l'étiquette du boîtier n° 52 (celle où figure le nom du Président Truman) a, comme par hasard, son numéro de série masqué par une bandelette. Un peu comme si on avait voulu empêcher toute vérification de la date exacte de fabrication et l'identification de ceux à qui le film fut vendu. Cette étiquette porte également la mention : *«85 filter 2/3 stop Force x2 stop»*. D. McGovem fait remarquer que ce type de filtre est réservé à de la pellicule couleur et qu'il n'est jamais utilisé pour le noir et blanc. Confronté à ces commentaires, R. Santilli se contenta de répondre laconiquement qu'il n'était pas un expert en la matière.

Toujours à propos des aspects techniques de ce film, on peut rapporter les propos de Jean Badal, chef opérateur, qui pense que la prise de vues a été faite par un très mauvais cameraman (la caméra, même tenue à bout de bras, doit rester immobile). Quant à Michel Contour, spécialiste de films anciens au C.N.C., il est d'avis qu'il s'agit bien d'un film d'époque. En effet, les plages de «blanc» correspondent à des débuts et à des fins de bobine : entre chaque «blanc», il s'écoule environ trois minutes, durée moyenne d'une bobine. De plus, chaque plan dure une trentaine de secondes, ce qui correspond à l'autonomie d'action d'un ressort d'une bonne caméra des années 45-50.

Un autre point de vue intéressant fut celui des médecins qui avaient pu examiner la vidéo. Pour Jean-Pierre Santoro (médecin légiste), ce ne sont pas des pathologistes au courant de la médecine légale qui ont opéré : les organes sont prélevés n'importe comment et ce n'est pas ainsi qu'on manie la scie pour ouvrir un crâne. Selon lui, le cadavre présenté était sans doute dans un état de putréfaction déjà avancé. Quant à Josiane Pujol, spécialiste en dentisterie et expert judiciaire, elle constate que la morphologie du crâne de la créature autopsiée est anatomiquement tout à fait identique à celle d'un crâne humain : même s'il s'agit d'un macrocéphale, les proportions sont conservées et l'emplacement du conduit auditif correspond à sa position chez l'homme.

Parmi les demiers avis émis lors de cette émission de J. Pradel, notons celui de Stanley Winston, spécialiste en effets spéciaux et créateur de nombreux monstres du cinéma (il est, par exemple, le «père» des dinosaures de *Jurassic Park*). Pour lui, il ne peut pas s'agir d'un trucage. Il y a trop de détails difficiles à simuler, comme l'humidité permanente des tissus organiques. Pour Albert Jacquard, généticien, la créature ressemble beaucoup trop à l'homme pour qu'il puisse s'agir d'un extraterrestre. Il pencherait plutôt en faveur d'une profanation de cadavre monstrueux, peut-être en vue d'une tentative de désinformation destinée à l'U.R.S.S. de Staline.

On aurait aimé que Jacquard aborde davantage l'aspect génétique de la question. En effet, non seulement certains (j'y reviens plus loin) ont pensé à un être humain atteint de malformations liées à une ou plusieurs anomalies du matériel chromosomique, mais d'autres ont aussi prétendu que la créature filmée pouvait être le résultat d'une hybridation entre des humanoïdes extraterrestres et des Terriens.

Outre ce long historique de la divulgation du film des deux demières années, il me faut encore évoquer quelques faits qui ont leur importance dans l'évaluation qu'on veut donner à ce document. Nous rappellerons d'abord que cette affaire est (malencontreusement) contemporaine de la réalisation d'un film de fiction intitulé *Roswell* dans lequel un des rôles principaux est tenu par Martin Sheen. Dans un dossier de promotion de ce vidéo-film commercial, Graham W. Birdsall (de *UFO-Magazine*) a repéré quelques éléments troublants. Ainsi, dans un passage consacré à la vente de ce film, il est clairement fait allusion à l'invention de *«fausses observations d'OVNI afin de susciter l'intérêt de la presse»*, et plus loin, d'envisager une *«collaboration promotionnelle avec le BUFORA»*. Philip Mantle prit d'ailleurs contact avec le diffuseur Polygram (décembre 1994) afin d'offrir son aide pour la promotion du film.

Parmi les éléments qui plaideraient en faveur d'une mise en scène, certains ont noté l'heure affichée à une horloge visible dans la scène d'autopsie du cadavre blessé à la jambe droite. Au début de la prise de vue, l'heure affichée est 10 h 10. Selon des observateurs familiers du cinéma, il s'agit là d'une façon de faire habituelle chez les réalisateurs (on agit d'ailleurs de même dans la présentation publicitaire de montres) : la disposition des aiguilles étant alors considérée comme esthétiquement la plus valable. Un autre élément a été avancé : un téléphone visible durant la même scène est muni d'un fil torsadé. Certains ont d'abord pensé qu'un tel système était relativement modeme, mais une enquête a montré que ces fils existaient aux Etats-Unis dès 1939.

D'après Mantle, ce serait le Dr Detlev Bronk, un physiologiste réputé, qui aurait conduit l'autopsie. Stanton T. Friedman conteste ce point en signalant que ce Dr Bronk n'était en fait pas vraiment médecin, mais que c'était plutôt un spécialiste de la physiologie qui n'avait pas forcément la moindre compétence en anatomie pour pouvoir diriger une autopsie. Le Dr Paul O'Higgins de l'University College de Londres se demande quant à lui comment on a pu bâcler une telle autopsie de supposés êtres extraterrestres : alors que pour un scientifique une telle opportunité l'aurait conduit à un travail de plusieurs dizaines d'heures, tout semble avoir été achevé en quelques dizaines de minutes.

On peut aussi ajouter qu'à aucun moment on ne voit réellement le bistouri des opérateurs inciser la peau. Ce qui est visible, c'est un bistouri qui glisse et une traînée (supposée être de sang) apparaître aussitôt. Sans plus. La séquence commercialisée ne montre à aucun moment les opérateurs ouvrir le corps de l'individu. On peut donc difficilement postuler que les «organes» (?) visibles lorsqu'on découvre le corps ouvert sont bien ceux qui sont apparus à l'ouverture du cadavre.

Parmi les rumeurs qui ont circulé à propos du film, on peut signaler celle-ci. On a ainsi affirmé à Colin Andrews que le document était un extrait d'un film de série B réalisé en Amérique du Sud (probablement au Brésil) vers 1990. Il est également dit que ce film aurait d'abord été proposé aux producteurs de l'émission *Unsolved Mysteries*.

D'autres citent Jacques Vallée comme étant le destinataire du film. Tous nient bien sûr farouchement. Mais à quoi correspondent ces tentatives de désinformation ? Dans le même ordre d'idées, que faire de l'information rapportée plus haut et qui conceme des ufologues asiatiques (Takano et Chiang) en relation avec la CIA américaine ? Que viennent faire les services secrets américains dans cette «galère» ?

Plusieurs professionnels de la vidéo-production ont bien entendu visionné la séquence de l'autopsie du cadavre mutilé qui fut finalement commercialisée. Mais d'autres ont également pu voir la séquence de l'examen sous une tente qui reste encore non divulguée. Deux de ces professionnels, Martin Walker, correspondant du *Guardian* à Washington, et John Purdie, ont vu cette séquence mais sans y remarquer les indications de sécurité évoquées par Colin Andrews. Qui a donc inséré ces mentions dans le document présenté à C. Andrews et dans quel but ?

L'aspect commercial de l'affaire est évidemment primordial. Ainsi, outre sa diffusion sous forme de vidéo-cassette au Royaume-Uni et en France (diffusion par TF-1), il est prévu de commercialiser le document aux Etats-Unis. On devine l'ampleur du marché. Selon la société de production *UFO Audio & Video Clearinghouse*, 150.000 copies ont dès maintenant été prévues au prix de vente de 60 $ pièce. En tout cas, dès l'annonce sur *Internet*, 500 cassettes avaient déjà été réservées. Les producteurs espèrent ainsi un chiffre d'affaires d'au moins 8,5 millions de $.

Il existe bien sûr une multitude de zones obscures dans cette affaire. On peut ainsi remarquer comment le récit de la découverte du film et celui de la prise des vues par un certain J. B. ont évolué entre janvier et octobre 1995, au fur et à mesure des questions posées par les ufologues et tous ceux qui purent s'intéresser au dossier. Pourquoi Santilli (et plus encore Mantle) n'a-t-il pas immédiatement diffusé toute «sa» vérité ?

On peut aussi remarquer que d'un strict point de vue anatomique, les cadavres visibles sur les films signalés sont très proches des Terriens. Avec Friedman, je remarque qu'il pourrait finalement s'agir d'une jeune fille souffrant du syndrome de Turner. Ce trouble, d'origine génétique, se caractérise par une indifférenciation des gonades qui entraîne que les organes sexuels secondaires gardent un aspect infantile après la puberté et que les caractères sexuels secondaires n'apparaissent pas. Cette anomalie est spécifiquement rencontrée chez des individus de sexe féminin qui présentent souvent d'autres anomalies physiques. Une adolescente souffrant d'un syndrome de Turner est le plus souvent très petite, elle ne présente aucune pilosité pubienne, elle n'a pas de seins et les mamelons, très petits, sont plutôt latéraux, elle peut avoir une insuffisance du développement statural ainsi qu'un thorax «en bouclier» et un *cubitus valgus*, c'est-à-dire les avant-bras déjetés en dehors. La fréquence d'apparition du syndrome de Turner est de l'ordre de 2 pour 10.000 naissances féminines. Quant à la polydactylie (présence de doigts surnuméraires), il s'agit d'un facteur dominant mais dont la pénétrance est incomplète : bien que dominante, l'anomalie décelée dans le génotype ne s'exprime pas automatiquement dans le phénotype.

Insistons encore une fois sur le fait que le cadavre visible dans la scène d'autopsie ne présente pas de caractéristiques foncièrement extra-humaines. A l'exception de l'absence de nombril, tous les autres traits constatés se rencontrent dans l'espèce humaine. De plus, on ne peut rien spéculer à partir des organes qui sont prélevés. Outre le fait qu'il est vrai que le travail semble bâclé, on ne distingue que des amas indifférenciés que l'on dépose dans divers récipients. Il en est de même dans la séquence de la trépanation : on voit bien que les opérateurs semblent avoir des difficultés

à scier la boîte crânienne, mais lorsque le cerveau est visible, l'éloignement de la caméra empêche tout contrôle précis. Pour encore renforcer le caractère peu sérieux de la prise de vue, on peut se demander pourquoi on n'a pas utilisé une pellicule couleurs pour la prise de vues, en tout cas pour les scènes filmées dans les semaines qui suivirent l'accident.

L'hypothèse la plus *économique* (ce qui ne signifie pas qu'elle soit la plus probable) conduit donc à imaginer qu'il s'agit là d'une véritable autopsie d'un cadavre humain présentant plusieurs anomalies génétiques. Dans quelles conditions et à quelles fins une telle opération s'est-elle réalisée ? : cela reste une autre question.

Le procédé utilisé par Santilli et Mantle consiste à présenter les événements de manière supposée neutre et d'exposer les faits de manière brute. Jacques Pradel reprend le procédé dans le commentaire de la cassette diffusée par TF-1 en exposant les diverses explications possibles. Cette façon de faire permet évidemment d'évacuer certaines critiques potentielles et de conclure par l'évidence de la preuve. Une objectivité factice cache l'a priori du caractère extraordinaire du document. Pierre Lagrange écrit à ce propos («Extraterrestres, scientifiques et médias», in *La Recherche*, n° 280, octobre 1995, pp. 9-10) : *«(c'est) un théâtre (de la preuve) qui met en place de nouveaux régimes d'existence des faits, en marge de la preuve scientifique, en multipliant les formes d'expertise.»*

Il ne suffit pas de simuler la démonstration scientifique ou d'invoquer le scepticisme pour reproduire la pratique de l'expérience et du laboratoire. De même qu'on pourrait me reprocher de simuler l'objectivité de la critique historique en énonçant les événements et les faits relatifs à cette affaire dans leur simple chronologie. Pour reprendre une autre remarque de P. Lagrange, je dirai que j'ai surtout voulu montrer que la façon dont un fait est énoncé, présenté ou produit (ici, la mise à jour du film de J. B. par Santilli et sa diffusion médiatique) compte autant que le fait lui-même.

Savoir si ce document est authentique ou non, reconnaître s'il présente bien une véritable autopsie d'un être extraterrestre ou plutôt une macabre mise en scène autour d'un être humain monstrueux, est donc aussi important que de comprendre pourquoi la réception de ce document a été celle qu'on a connue, pourquoi les réajustements dans les explications proposées par Santilli ont fini par convaincre certains parmi ceux qui restaient sceptiques (par la logique des arguments avancés, leur vraisemblance et l'absence de contradiction interne évidente), alors que plusieurs indices invitant en même temps à conclure au contraire à une véritable fraude et à une mise en scène ont été systématiquement occultés ou minimisés.

A la date où je clôture ce texte, la situation est donc relativement claire. Malgré les affirmations des défenseurs du film (même P. Mantle semble actuellement réserver son jugement et R. Santilli ne sait plus s'il s'agit d'un extraterrestre ou d'un être humain avec des problèmes génétiques), il reste plusieurs éléments discutables dans l'histoire de la prise de vue telle qu'elle est racontée par Jack Barrett alias Barnett. Le principal point qui semble difficile à admettre est sans doute le sans-gêne des autorités américaines qui n'auraient pris aucune précaution dans la récupération de documents ultra-confidentiels, et qui auraient organisé l'autopsie d'êtres réputés extraterrestres

dans des conditions plus proches de la boucherie que du laboratoire de pathologie ou de médecine légale.

J'insisterai aussi sur les confusions de date qui jalonnent le témoignage de Santilli : il n'est pas indifférent que cette affaire ait commencé en juillet 1992 (version actuelle), ou durant l'été de 1993 (version d'il y a quelques semaines). D'autre part, il me semble que le mystère autour de l'identité du présumé cameraman n'a plus beaucoup de raisons d'être. Seul Santilli (et sans doute Hesemann) a rencontré cette personne. A plusieurs reprises, un individu se présentant comme étant «Jack Bamett» a téléphoné à certains protagonistes de cette affaire (comme P. Mantle et J. Purdie) sans qu'on puisse certifier qu'il s'agissait bien de la personne que Santilli a rencontré.

A propos du film proprement dit, on ne dispose que du témoignage de Santilli. Personne d'autre que lui n'a pu voir les bobines de pellicule. La seule chose certaine c'est qu'il existe une copie vidéo qui aurait été faite à partir de ce film. Il existe aussi les trois images remises à B. Shell, mais là aussi on n'a pas la certitude que cet échantillon provient bien du film montrant les autopsies (qui a prélevé ces images et dans quelles conditions ? Personne n'en sait rien !).

Sans préjuger de la suite de ce dossier, je tiens à préciser qu'à titre personnel, je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une affaire directement liée à Roswell. Je sais par contre que cette affaire est en train de monopoliser beaucoup d'énergie chez les ufologues qui, pendant ce temps, négligent d'autres aspects de la problématique OVNI. Cette «diversion» n'est peut-être pas tout à fait involontaire, et la perspective d'une entreprise de désinformation définitive à propos du cas de Roswell n'est pas à rejeter. Notre mission est donc de continuer à rester attentif à l'évolution du dossier, mais plus encore d'insister auprès des acteurs pour qu'ils éclaircissent définitivement ce qui pose problème et, plus particulièrement, que les plus fines analyses en matière de film soient entreprises. Il y a eu trop de commerce jusqu'à présent, beaucoup trop de pseudo-information (*Internet* n'est encore réservé qu'à quelques privilégiés), et surtout pas assez de science. C'est cela que j'attends maintenant.

Michel Bougard.
(30 octobre 1995)

Nouvelles internationales

L'anomalie belge vole toujours

Introduction

J'aime toujours suivre les conséquences d'une vague d'OVNI dans les médias. J'aime plus particulièrement voir comment les circuits officiels de l'information arrivent peu à peu à la banaliser jusqu'à rendre insignifiants une série d'événements inexpliqués en un lieu donné. La manoeuvre se passe traditionnellement en deux temps : d'abord, se crée la légende que les témoignages n'ont jamais concerné qu'un seul engin mystérieux : UN phénomène non-identifié a été vu à telle date et heure, à tel endroit, par M.. X. ou par Mme Z., d'ailleurs sans qualifications particulières. Et sans aucune référence à l'existence d'autres rapports.

Ensuite, on laisse entendre que cette unique manifestation n'a eu lieu que dans un périmètre donné, le plus réduit possible, si bien que finalement, dans l'esprit du public, toute l'affaire se ramène à ce que tel jour, en tel lieu, un certain M. X., une Mme Z., prétendent avoir vu (de préférence brièvement) voler LA soucoupe volante. Et, la magie des mots aidant, on affirme qu'on est en droit de se demander pourquoi ce témoignage unique avait bien pu à l'époque faire naître une telle effervescence.

Ce procédé, cette recette, A. Lausberg dirait «cette farce culinaire», je l'ai vue d'innombrables fois en action et la récente vague belge n'y a bien entendu pas échappé si bien que les médias parlent aujourd'hui volontiers d'une «anomalie belge» circonscrite à la banlieue liégeoise. Voir la presse quotidienne ou même spécialisée pour des exemples. Comme nous allons le voir, s'il est vrai que les observations authentifiées d'OVNI sont devenues rares au-dessus de notre pays au cours de ces derniers mois, c'est tout simplement qu'ils se manifestent désormais ailleurs.

Les témoignages,

22.11.1994 (de 20h30 à 20h32).
Mme C.M., une ménagère, était sortie dans son jardin pour fumer une cigarette, lorsqu'elle aperçut à une distance estimée à 1.200m une silhouette triangulaire constituée de lumières rouges et jaunes qui se déplaçait silencieusement vers le sud, à 45° au-dessus de l'horizon. Au bout d'une minute, elle prit la forme d'un losange. A ce moment, il s'en détacha une autre, plus petite, de couleur dorée, que le témoin décrit comme une «bombe ».

Cet objet évolua dans le ciel de manière erratique, puis regagna l'objet principal. Ensuite, ils ont disparu.

28.11.94 (de 21h30 à 21h35).
Mme Laura Miller est codirectrice du groupement MUFON pour les comtés du nord. Elle se trouvait chez elle avec sa fille, lorsqu'elles aperçurent une lumière insolite dans le ciel. Mme Miller se mit à la filmer au caméscope. De couleur dorée, la lumière se déplaçait lentement et silencieusement vers l'ouest avec des variations d'intensité. A un moment donné, le témoin aperçut,

et reconnut comme tel, un petit avion privé en phase d'approche vers l'aérodrome de Palomar. L'avion parut faire un crochet pour éviter une possible collision. L'objet inconnu s'arrêta et émit une série de lumières plus petites, comme des globes de feu. Ensuite, tout disparut.

28.11.1994 (de 21h45 à 21h47).
A quelques blocs de là, c'est le chat de la famille B. qui se comportait ce soir-là d'une manière inhabituelle. Mme B. sortit pour l'observer. Elle revint aussitôt, avertissant ses deux fils de venir jeter un coup d'oeil sur l'objet qui stationnait au-dessus de leur habitation.
Il s'agissait d'une forme circulaire d'apparence métallique, immobile à la cime des arbres. On voyait un grand nombre de lumières blanches sur sa face inférieure. Au bout de quelques instants, elle s'éleva dans le ciel et disparut.

28.11.94 (de 22h20 à 22h25).
Témoins : Mme Miller et sa fille.
Elles ont observé un second objet, plus rapproché, qui suivait la même trajectoire que le premier, et l'ont filmé au caméscope. Il s'est arrêté au-dessus de leur habitation et a émis une série de *«particules lumineuses»* tandis que l'objet principal clignotait dans le ciel avant de finir par disparaître sur place peu à peu. Ciel dégagé, pas de vent.

28.11.94 (à 23:45).
Regagnant son domicile, S., l'un des fils de Mme B., rangea sa voiture dans l'entrée du garage. Il aperçut alors dans le ciel une forme lumineuse qui émit une *«étoile filante»* qui fit quatre fois le tour de son habitation à 50m d'altitude et une distance de 400m environ. Après avoir effectué sa dernière boucle, l'objet stationna un moment avant de s'éloigner vers l'ouest. Soudain, il fit demi-tour et revint s'arrêter à l'aplomb du témoin. Vu sa faible distance, S. s'aperçut qu'il s'agissait d'une forme triangulaire faiblement éclairée avec une source de lumière plus intense au milieu. Ce spectacle le fascinait. Au bout de deux minutes, l'OVNI se mit à osciller sur place avant de s'éloigner.

29.11.94 (de 19h30 à 19:35).
Seconde observation de S.B. Il s'agit cette fois d'un objet ovale, de couleur orangée, qui se déplaçait lentement à 15m d'altitude au-dessus de sa maison. Comme la veille, il se mit à clignoter, puis expulsa une tache lumineuse qui s'éteignit en même temps que l'objet principal.

06.12.94 (à 20h08).
M.. C.M. a observé une forme trapézoïdale constituée par six lumières rouges qui se déplaçaient vers l'ouest. Elles ont disparu par l'éloignement.

17.12.94 (de 02h00 à 06h00).
Les aboiements insistants du chien tirèrent M.. G.K. de son sommeil. Pensant qu'un animal nocturne avait pu l'effrayer, il sortit de chez lui, mais ne remarqua rien d'anormal. Il allait rentrer lorsqu'en levant la tête, il aperçut une énorme masse lumineuse qui évoluait erratiquement dans le ciel. Il regagna précipitamment son logis et demanda à sa femme de se lever. Mais, effrayée par l'état d'excitation de son mari, celle-ci refusa de quitter le lit.

G.K. prit alors ses jumelles pour chercher à voir plus de détails. L'objet *«avait la dimension d'une maison et la forme d'un casque»*. Au cours des **quatre heures** suivantes, le témoin continua d'observer ses évolutions dans le ciel. A un moment donné, une trappe s'ouvrit et une soixantaine d'objets bien

plus petits *«semblables à des étoiles filantes»* s'égaillèrent dans toutes les directions. Peu avant le lever du soleil, ils regagnèrent l'objet principal qui s'éleva rapidement dans le ciel et disparut. Malgré l'heure matinale, M.. G.K. se rendit ensuite chez un voisin pour lui raconter ce qu'il avait vu. Ce dernier lui fit remarquer que ses yeux étaient irrités et entourés d'un cercle de chair brûlée. Dans les jours qui suivirent, la peau se dessécha et se mit à peler.

Evaluation de la vidéocassette.

D'une durée de 12 minutes, la séquence réalisée par Mme Miller au caméscope a été examinée par les personnes suivantes :

- M.. J. Sainio, membre du MUFON et spécialiste d'identification photo. Il n'a pu lui trouver la moindre explication.

- M.. K. Ballinger, délégué de la F.A.A. (Federal Aviation Administration), a déclaré qu'il pourrait s'agir vraisemblablement d'une cible téléguidée (target drone).

- Pour MM. M. Podell et G. Davidson, tous deux du MUFON, cette hypothèse ne rend pas bien compte de la réalité des faits, notamment en ce qui concerne les distances.

Cette affaire a connu un rebondissement intéressant lorsqu'un groupe de personnes prit contact avec Davidson. Leur représentant déclara que dans la nuit du 28 novembre, le groupe avait lancé des ballons de couleur en matière plastique gonflés d'air chaud dans la région de San Diego. Davidson put facilement rencontrer ces personnes, qui refusèrent de donner leur identité, et fut autorisé à assister au lancement d'un des ballons. Il en réalisa une vidéocassette qui a été comparée à celle de Laura Miller. Bien que les deux séquences présentent des points communs, les lumières sont plus intenses sur l'original de Mme Miller.

Fin janvier 1995, celle-ci fut également témoin du survol de la région par l'un de ces ballons, et réussit à le filmer. La cassette a été confiée à J. Sainio pour analyse.

Autres incidents.

Le premier trimestre de l'année 1995 apporta son lot d'incidents divers dans la région et il ne paraît pas évident de faire le tri d'une situation devenue passablement embrouillée : à de nouveaux témoignages de lumières nocturnes sont venues s'ajouter des confusions notoires avec Vénus, très brillante à l'époque, des inversions de température dues à la persistance d'un temps sec et ensoleillé, un exercice militaire aéroporté nocturne d'une base proche de la Marine américaine le 28 mars et la présence d'un ballon publicitaire de la société Virgin à l'occasion d'un tournoi de golf.

Conclusion.

Le principal regret que j'exprimerai au sujet de cette compilation de cas extraite du Journal du MUFON n° 324 d'avril 1995 sous la signature de Marie Jones et Laura Miller tient à leur manque de précision et d'esprit de synthèse. Parmi les principaux défauts dans la méthodologie des enquêtes, je citerai une chronologie imprécise, voire chaotique que j'ai tenté de rétablir au mieux, l'absence d'une carte des lieux avec l'indication de l'emplacement des observations, l'absence d'évaluation du profil psychologique des témoins dont on ne connaît pratiquement rien.On

aura constaté que la majorité des cas provient soit de l'entourage immédiat de Mme Miller, soit de celui de la famille B. Quelle crédibilité présentent ces gens ? L'article se termine en signalant que des cas de *«disques diurnes»* font surface depuis les deux premiers mois de 1995, mais sont toujours en cours d'évaluation. Tout cela est regrettable puisque la mini-vague évoquée ci-dessus ne présente que des lumières nocturnes.

Quand à l'affaire des ballons gonflés d'air chaud, elle me paraît tout particulièrement intrigante quant aux agissements du groupe «non-identifié» qui affirme être le responsable de la vague d'observations et aux relations possibles avec d'autres cas dans d'autres pays. Quelles sont les motivations qui animent les auteurs de ces plaisanteries particulièrement infantiles ? Comme on dit dans le «milieu», pour qui roulent-ils ? On se souviendra que cette «explication» avait également été avancée comme étant à l'origine de la vague d'observations au-dessus de Gulf Breeze (Floride), de novembre 1987 à début mai 1988 (v. *Inforespace* n° 74 à 76. Egalement : «Actes du Premier Congrès Européen sur les Phénomènes Aériens Anormaux : Apects Physiques et Psychosociologiques » 11-13 novembre 1988, p. 1-28).

En tous cas, nos modernes abstracteurs de quintessence rationaliste et autres mythologues besogneux peuvent tranquillement ronfler sur leurs deux oreilles : si l'«anomalie belge», comme ils l'appellent, vole toujours, ce n'est plus, désormais, au-dessus de leur tête. Mais à Vista, Californie du Sud, Etats-Unis d'Amérique.

Franck Boitte.

A l'étranger.

ITALIE,
13 juillet 1994.

Observation dans les Abruzzes d'un objet structuré portant des lumières, en vol nocturne.

UNE PLATE-FORME VOLANTE...
rapport du C.I.S.U. italien.
Enquête de Gianni Antidormi, Renzo Cabassi et Roberto Raffaeli.

Dans la splendide région nord-occidentale des Abruzzes, dans la province d'Aquila, s'étend la vaste vallée de Fucino avec son lac artificiel. Ce grand bassin de 155km^2 se trouve à une altitude moyenne de 670m au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes qui l'entourent sont assez élevées pour l'Apennin.

Le centre le plus développé de cette zone est Avezzano. L'activité économique est surtout centrée sur l'agriculture mais connaît aussi un essor technologique, grâce au Centre Téléspatial et aux usines Texas Instruments implantés depuis peu. Les caractéristiques des lieux ont conduit à la construction de routes rectilignes, numérotées, reliées entre elles par des chemins transversaux. L'endroit n'est pas urbanisé, les habitations sont disséminées.

Ici, rien d'étrange la nuit. Les routes sont désertes, de chaque côté elles sont flanquées de champs traversés par des canaux d'irrigation, à perte de vue. En été, les lieux sont encore plus désolés, les rares habitants choisissent de migrer vers la montagne limitrophe où le climat est plus supportable.
Dans la nuit du 13 juillet 1994, les routes sont plus désertes encore que d'habitude : la télévision transmet le match de foot Italie-Bulgarie qui comptera pour le Mundial. La télévision annonce 25 millions de téléspectateurs. Les deux témoins de cette observation désirent garder l'anonymat et nous leur attribuerons les noms de Lino et Grazia. Elle a 36 ans, lui en a 39.

A Avezzano ils exercent une profession libérale, mais ont leur domicile dans la campagne aux environs de Pescasseroli. Ils viennent de quitter la maison dans l'intention de se rendre à Avezzano et empruntent les routes de la plaine de Fucino. Il fait très chaud. Les vitres des portières sont complètement abaissées, l'autoradio fonctionne. Ils passent devant le Centre Téléspatial et se dirigent par la route 22 vers Borgo Ottomila venant de San Benedetto.

Comme d'habitude Lino roule très lentement, ne faisant que 30 ou 40km/h. A la fin de cette longue route droite, dans quelques centaines de mètres, il devra bifurquer vers la gauche et il réduit encore la vitesse, pour négocier le virage serré.

Le ciel est sombre, sans lune. L'attention de Lino est partagée entre la conduite et l'écoute de la transmission du match à la radio. Grazia ne s'intéresse pas au foot : elle regarde devant elle et, presque sans y réfléchir, décrit à voix basse l'étrange structure qui vient d'apparaître au-dessus d'un bosquet, là tout devant, un peu à droite. Cela ressemble à une petite maison basse. Elle connaît la région comme sa poche et sait qu'il n'y a aucune construction à l'endroit où elle voit cette chose. Pourtant elle voit comme des fenêtres illuminées. Elle essaie d'attirer l'attention de son mari en lui demandant à haute voix ce que cela pourrait être. Mais lui, toute attention fixée sur le match ne répond pas. A ce moment la structure fait un mouvement et se présente maintenant comme une rampe à croisillons faiblement lumineuse, évoluant à quelques mètres du sol.

Pendant ce temps-là, toujours à un train de sénateur, la voiture poursuit sa route. Grazia se sent de plus en plus perturbée par ce qu'elle voit, mais c'est en vain qu'elle essaie de capter l'attention de Lino : il n'a d'oreille que pour la radio où il écoute le déroulement de la première mi-temps.

Cependant l'aspect de la chose se précise : sa forme est carrée, les angles sont légèrement arrondis. Sous chaque coin deux lumières fixes : une rouge flanquée d'une verte. Tout à coup la rampe lumineuse ne se voit plus, car l'objet pivote sur son axe prenant l'aspect d'un losange.

«Regarde, il vient sur nous !» hurle Grazia, au moment même où son mari négocie le virage. De cette manière l'objet volant se trouve maintenant à la droite de Grazia et révèle ses caractéristiques. Vue sur le ventre c'est une chose pratiquement carrée de 10m de côté. L'épaisseur est d'environ 3m. Sur tout le pourtour un rebord sombre a la même épaisseur, laissant une ouverture carrée au milieu. L'ensemble se meut harmonieusement, d'une façon cordonnée, avec élégance même.

Grazia a l'impression que c'est piloté ou guidé très attentivement. Les témoins sont maintenant sur une courte portion rectiligne, Borgo Ottomila est à leur droite, sur la route qui conduit vers Avezzano. A certains moments Grazia a l'impression que l'objet penche vers Borgo Ottomila. La voiture s'approche d'un groupe d'arbres et l'objet apparaît au-dessus de ce bosquet, à ras des

cimes. Les deux témoins sont convaincus que les frondaisons se sont pliées au passage de cette chose, en même temps ils perçoivent un fort bruissement de feuilles, comme lors d'une rafale de vent.

Puis la structure pique vers la voiture, la survole en faisant entendre un fort bruit sourd, toutefois atténué. Immédiatement après un autre son provient de cet engin : un bruit ressemblant à celui d'une lessiveuse en phase d'essorage, avec une composante de brassage d'air. Pendant cette manoeuvre l'objet s'est incliné, laissant à Grazia tout loisir de voir la partie supérieure, en tous points identique à la face ventrale, avec un large vide carré entre les bords de 3m d'épaisseur.

En effet, la partie centrale semble ne posséder aucune matière. La partie visible est composée de tubes arrondis de 15 à 20cm de diamètre. Ils sont en évidence par une sorte de luminescence propre, et semble-t-il non pas éclairés directement par une lumière intérieure ni par les feux verts et rouges se trouvant dans les coins. Le dessin à croisillons est bien visible, très régulier. A ce propos Grazia dira que leur dessin fait penser aux croisillons des pylônes pour câbles électriques.

La forme générale n'évoque pas du tout l'avion, fait penser à une plateforme, évidée au centre. Maintenant enfin Lino est également impliqué dans l'observation. Il a freiné calmement, arrêté le véhicule et en descend. Avec son épouse il regarde l'objet qui reprend de l'altitude, vire vers la gauche en pivotant sur son axe et en se dressant à la verticale montrant bien sa face supérieure. La trajectoire suivie va vers le NNE, en direction des montagnes à vitesse très lente. Les lumières dans chaque coin ne sont plus fixes vert/rouge, mais se mettent à clignoter alternativement en blanc et en rouge.

Voulant à tout prix trouver une explication logique à cette observation et avec le sentiment d'avoir échappé à un grand danger, Grazia suppose un moment qu'un hypothétique pilote casse-cou soit venu de l'aéroport de Celano pour leur faire peur.

«A moins que ce ne soit un OVNI ?» ose-t-elle demander à son mari, sachant combien il a horreur des histoires de *«soucoupes»*. *«Oui»*, dit-il, songeur et préoccupé. Ils décident de rester très discrets sur ce qu'ils viennent de voir. Lino aurait voulu avertir la police, mais Grazia s'y est opposée. Par la suite, ils en ont parlé à un de leurs amis intimes et c'est ainsi que nous avons pu faire l'enquête.

FRANCE,
22 septembre 1994.
SORNAY (Saône-et-Loire)

L'enquête sur ce cas a été réalisée par l'A.L.E.P.I. (Association Louhannaise d'Etude des Phénomènes Inexpliqués : Lucien Manzi, Pierre Jaillet, Fabien Vincerot, Jean-Paul Grillot, Emmanuel Cannard, Christophe Ravassard et Serge Mercier).

Cette observation a duré trois à quatre minutes pour le témoin principal, Mme Brigitte Raffein, 30 ans. Elle n'a duré que quatre à cinq secondes pour sa fille, Sandra Merat, âgée de 14 ans et demi. Cette nuit-là, vers 04h00 du matin, Mme Raffein dormait paisiblement, lorsqu'elle fut réveillée par le comportement étrange de sa chienne (chien-loup) à l'extérieur. A travers les jointures de ses volets en bois (fermés), une

lumière blanche filtrait dans la chambre. Pensant que le jour se levait, Mme Raffein alluma sa lampe de chevet, dont l'intensité, à sa grande surprise, baissa, comme celle d'une bougie usée qui va s'éteindre.

Dehors, la chienne continuait à faire un bruit inhabituel. Mme Raffein regarda l'heure : il n'était que 04h16 du matin. Ce ne pouvait être le soleil. La crainte s'empara d'elle. Elle alla dans la salle à manger, pour mieux voir ce qui se passait (en effet, elle n'avait pas fermé les volets de cette pièce). C'est ainsi qu'elle découvrit un phénomène fantastique, qui la paralysa de peur : au-dessus de la maison voisine, distante seulement de 30m, il y avait un triangle aux dimensions impressionnantes, large *«comme le toit de la ferme»*, d'une quarantaine de mètres.

A chaque sommet de ce triangle, on pouvait voir des ronds de couleur : vert, jaune, rouge. Au centre, il y avait un cercle plus gros, comme un soleil violent, aveuglant; au-dessous, deux faisceaux lumineux éclairaient totalement la ferme, visible comme en plein jour.

La première réaction de Mme Raffein consista à appeler sa fille, qui dormait dans une chambre voisine de la sienne. Celle-ci, réveillée en sursaut, se précipita dans la salle à manger, mais trop tard : tout avait disparu! Pensant que sa mère avait rêvé, la jeune fille se rendit aux toilettes. A ce moment Mme Raffein se trouva de nouveau face au même phénomène. Elle appela sa fille en hurlant et, cette fois Sandra arriva à temps pour voir l'OVNI pendant quelques instants. Celui-ci s'éleva tout doucement, puis disparut vers le nord, à une vitesse *«incroyable»*.

Lorsqu'il se déplaçait, l'objet émettait un bruit strident et saccadé, *«comme un bip très aigu»*. Lorsqu'il était stabilisé, on n'entendait qu'un bourdonnement comparable à celui d'un transformateur.

Traumatisées, la mère et sa fille se réfugièrent dans la chambre de la première. Elles sanglotaient. Dehors la chienne continuait à *«faire la fête à quelqu'un»*. La fenêtre étant ouverte, Brigitte et Sandra collèrent l'oreille aux volets. Elles entendirent un bruit qui, de nouveau, les paralysa de peur. Et la chienne continuait... Cela dura près d'une heure. La fille finit par se rendormir, mais sa mère ne put retrouver le sommeil. La nuit suivante fut une nuit blanche pour la mère, et le sommeil de sa fille fut très agité.

Les enquêteurs ont noté que Mme Raffein (qui auparavant ne croyait pas du tout aux OVNI) avait de gros problèmes familiaux, ainsi que de graves soucis financiers (ce qui, indirectement, l'empêcha d'alerter les voisins par téléphone). Ce n'est qu'au matin, qu'elle raconta son aventure à une voisine, tante d'un membre de l'A.L.E.P.I.

Les enquêteurs ont également noté que l'horloge du four à micro-ondes s'était arrêtée et ils ont relevé un magnétisme important sur les ferrures des volets, ainsi que sur le collier en fer de la chienne et sur la voiture d'un voisin rangée à proximité. Ils ont aussi trouvé une empreinte suspecte dont ils ont relevé le contour et les dimensions.

SAN CARLOS DE BARILOCHE,
02 août 1995 (AFP).

Une *«soucoupe volante»* de *«couleur blanche»*, se déplaçant *«à grande vitesse en défiant les lois de la physique»* a perturbé pendant une quinzaine de

minutes, dans le nuit de lundi à mardi, le trafic de l'aéroport de San Carlos de Bariloche, à 1.800 km au sud-ouest de Buenos Aires, a-t-on appris mardi selon une dizaine de témoins oculaires.

Tout a débuté lundi à 23h30 G.M.T. (mardi 01h30 H.B.) alors que le vol 674 de Aerolinas Argentinas, en provenance de Buenos Aires, avec 102 passagers et 3 membres de l'équipage, terminait ses manoeuvres d'approche pour se poser sur la piste de Bariloche, une station de sports d'hiver à la mode dans les premiers contreforts de la cordillère des Andes.

«Le pilote de l'avion a dû faire une manoeuvre désespérée pour ne pas entrer en collision avec un objet volant non identifié (OVNI)», affirment plusieurs membres des forces aériennes militaires argentines. Des témoignages qui sont confirmés par le major Jorge Oviedo qui lui aussi *«a vu un OVNI»* et selon lequel *«au même moment, une coupure de courant s'est produite dans toute la ville et les appareils de mesure de l'aéroport sont devenus fous».* Plusieurs habitants déclarèrent eux aussi avoir aperçu l'OVNI, juste avant la coupure de courant.

«Quand nous nous trouvions à 15 minutes de vol de Bariloche, la Tour de contrôle nous a autorisé normalement à entamer nos manoeuvres d'approche aux instruments et je suis descendu de 12 à 3 miles», explique le pilote Jorge Polanco.
«Au moment où j'entamais la dernière descente, j'ai soudain vu en face de l'avion une lumière blanche qui venait directement sur nous à toute vitesse, avant de s'arrêter d'un coup à une centaine de mètres. Quand j'ai repris les manoeuvres, l'objet a fait un tour bizarre pour accompagner notre virage de descente et rester en parallèle à une centaine de mètres», explique-t-il.

«Mon avion fonctionnait normalement mais, au bout d'un moment, la soucoupe de la taille d'un avion de ligne, a changé de couleur, deux lumières vertes apparaissant aux extrémités avec une orange dans le centre qui s'allumait par intermittence», poursuit le pilote. *«Au moment où j'amorçais ma dernière approche, les lumières de la piste et de l'aéroport se sont éteintes d'un coup. J'ai dû remonter à 3 miles, en faisant une «manoeuvre de fuite», toujours accompagné par l'OVNI qui lui est remonté à une vitesse surnaturelle. Je n'en croyais pas mes yeux et j'étais très préoccupé, comme mes deux équipiers»*, ajoute encore Polanco selon lequel cet OVNI *«ne se déplaçait pas selon les lois physiques et naturelles connues».*

«Quand la lumière est revenue au sol et que j'ai recommencé ma descente, l'OVNI est alors disparu à grande vitesse en direction du Cerro Otto (une montagne de la région)», conclut le pilote qui une fois au sol reconnaît avoir dû rester *«cinq minutes dans la cabine le coeur au bord des lèvres».*
Une enquête a été ouverte pour essayer de déterminer la provenance du mystérieux objet.
(telex RTL./TVI/.MTH./. 020847 AUG 95).

La SOBEPS est une association sans but lucratif qui, dégagée de toute option confessionnelle, philosophique, ou politique, a pour dessein l'observation ainsi que l'étude rationnelle des phénomènes aériens non identifiés et des problèmes connexes. Basées sur le bénévolat le plus complet, nos activités couvrent les enquêtes sur les témoignages et la diffusion sans préjugé des informations recueillies. Cette diffusion s'effectue par le truchement d'une revue semestrielle de même que par des conférences, débats, etc. La rédaction de notre revue Inforespace étant essentiellement liée à la bonne volonté de nos collaborateurs bénévoles et de leur temps libre, cette édition ne revêt donc aucun caractère commercial et nous ne pouvons garantir sa parution à dates fixes, d'éventuels retards étant susceptibles d'intervenir.

C'est pourquoi nous sollicitons vivement la collaboration de nos membres que nous invitons à nous communiquer toute information relative aux sujets traités dans la revue. Nous leur demandons aussi de participer à la promotion de notre Société et, dans la mesure de leurs moyens, de devenir un membre actif en collaborant directement à l'un ou l'autre de nos travaux : traduction, rédaction, enquêtes, secrétariat, codage, etc...

D'autre part, si d'aventure vous êtes amenés à observer un phénomène aérien insolite, ou si vous avez connaissance d'une telle observation par autrui, nous vous serions reconnaissants de nous prévenir très rapidement.

SECRETARIAT - BIBLIOTHEQUE

Les locaux de la SOBEPS peuvent être accessibles à nos membres, mais uniquement le samedi, entre 14 h. et 18 h. Il vous sera alors loisible de consulter sur place l'ensemble de notre documentation (livres et revues).

Pour mieux vous accueillir, nous vous demandons de bien vouloir prendre rendez-vous auprès de notre secrétariat. Pour tout renseignement à caractère administratif, veuillez former le **02/525.04.04** (mais uniquement les mercredi et samedi entre 14 h. et 18 h.). Vous pouvez également nous contacter par fax au 02/520.73.93.

Nous vous rappelons que le 02/524.28.48 est réservé aux témoignages et que la ligne est sur répondeur automatique 24 h. sur 24.

LES DIAPOSITIVES DE LA SOBEPS

Nous avons mis au point pour vous une collection de diapositives entièrement consacrées aux différents aspects du phénomène OVNI. Grâce à cette diathèque exceptionnelle, vous pourrez, si vous le désirez, monter votre propre exposé illustré d'une projection de documents qui captiveront vos amis.

Les 360 diapositives de la collection sont réparties en 30 séries de 12 documents mis sous cache et elles sont glissées dans une pochette plastique à laquelle est jointe une liste de commentaires concernant chaque diapositive. Demandez-nous la liste détaillée décrivant chaque série et les conditions particulièrement intéressantes qui vous sont proposées.Deux séries complémentaires de 12 diapositives chacune ont été consacrées à la vague belge : 750 FB pour les 24 dias (indissociables).

GUIDES DE L'ENQUETEUR ET DE L'OBSERVATEUR

Le **guide de l'enquêteur** est un aide-mémoire reprenant un éventail de 200 questions à aborder lors d'observations d'OVNI. On y explique également comment estimer une altitude ou des dimensions par la technique de la triangulation, comment s'occuper d'éventuelles traces, comment rédiger son rapport et affecter chaque cas d'indices de crédibilité et d'étrangeté.

Le **guide de l'observateur** traite des données astronomiques essentielles sur les étoiles et les planètes, les confusions possibles, les visibilités de la Lune et du Soleil, et permet une introduction solide aux notions d'astronomie nécessaires à tout ufologue.

Les deux documents sont complémentaires et peuvent être acquis **séparément** au prix de **250 FB** par exemplaire (60 FF chacun, ou 350 FB pour les membres étrangers). Les commandes sont à adresser à la SOBEPS et leúr réglement se fait en respectant les modalités précisées en page 2 de couverture.